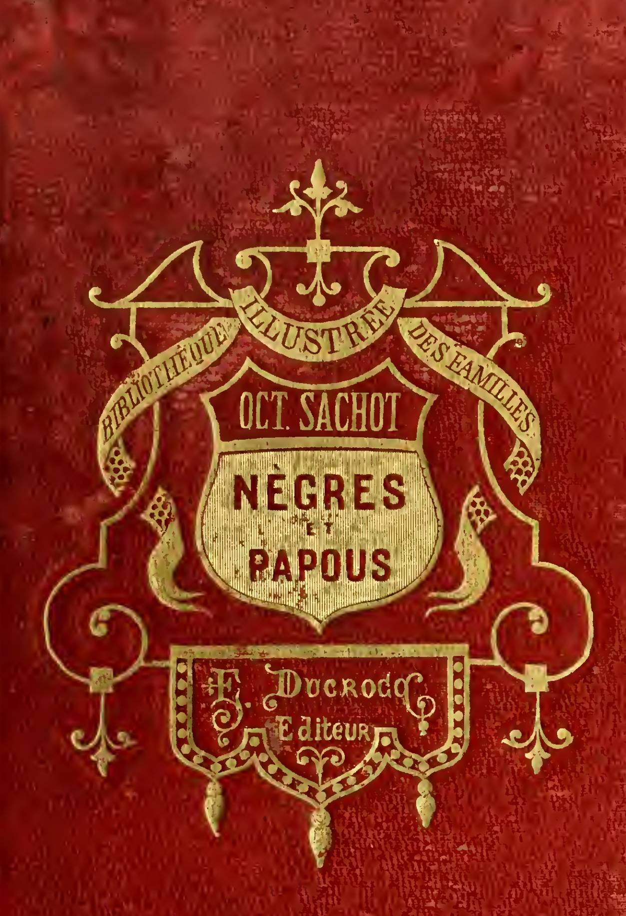

BIBLIOTHÈQUE ILLUSTRÉE DES FAMILLES
OCT. SACHOT
NÈGRES ET PAPOUS
E. Ducrocq
Editeur



RÉCITS DE VOYAGES

NÈGRES & PAPOUS

DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

LA SIBÉRIE ORIENTALE, L'AMÉRIQUE RUSSE ET LES RÉGIONS POLAIRES. 1 vol. grand in-8°, orné de 62 gravures et d'une carte.

LES GRANDES CITÉS DE L'OUEST AMÉRICAIN. 1 vol. in-12, format anglais, orné de gravures, 2° édition.

CURIOSITÉS ZOOLOGIQUES ET BOTANIQUES. 1 vol. in-12, format anglais, orné de gravures, 2e édition.

AVENTURES, TYPES ET CROQUIS. 1 vol. in-12, format anglais, orné de gravures, 2e édition.

1063. — ABBEVILLE. — TYP. ET STER. GUSTAVE RETAUX.

OCTAVE SACHOT

RÉCITS DE VOYAGES

NÈGRES & PAPOUS

L'AFRIQUE ÉQUATORIALE

ET LA

NOUVELLE-GUINÉE

AVEC 2 CARTES
imprimées en couleur.



PARIS
P. DUCROCQ, LIBRAIRE-ÉDITEUR
55, RUE DE SEINE, 55

1879

AVANT-PROPOS

L'Afrique intérieure est aujourd'hui la terre par excellence des explorations géographiques. Depuis un quart de siècle, les découvertes s'y sont succédé avec une singulière rapidité. Une généreuse émulation s'est emparée des nations civilisées, et de toutes parts se sont levés de valeureux pionniers prêts, au premier signe, à entrer en campagne et à risquer leur vie pour l'honneur de soulever un coin du voile qui recouvre encore une si vaste portion du mystérieux continent.

Dans cette noble pléiade de courageux explorateurs, où le nom de Livingstone brille d'un exceptionnel éclat, figurent au premier rang, par l'étendue des trajets parcourus et des obstacles vaillamment surmontés, l'Anglais Cameron et l'Américain

Stanley, qui l'un et l'autre, et presque simultanément, ont eu la gloire de traverser, par ses régions équatoriales, le continent africain, du rivage de la mer des Indes à celui de l'Océan atlantique.

Immense a été le retentissement de ce double exploit. Les récits des deux hardis voyageurs, publiés pour ainsi dire coup sur coup, ont été accueillis par le public d'Angleterre et d'Amérique, auquel ils s'adressaient tout d'abord, avec un enthousiasme que partagèrent bien vite les lecteurs du reste de l'Europe. Nous avons été des premiers à faire connaître en France ces curieuses relations, par des analyses et des extraits insérés dans la « Revue Britannique », concurremment avec des considérations géographiques, historiques, économiques et autres inhérentes au sujet, empruntées par nous à des écrits périodiques d'outre-Manche en possession d'une légitime autorité.

Ce sont ces articles révisés avec soin, puis augmentés de nouveaux documents, et remaniés en vue de donner à l'ensemble de notre travail le caractère d'unité relative qu'il comporte sous sa forme nouvelle, qui nous ont fourni la matière du présent volume. De même que pour la partie primitivement publiée dans la Revue nous avions indiqué nos sources,

de même nous avons continué à indiquer celles où nous avons puisé depuis lors.

La Nouvelle-Guinée est un autre champ d'études vers lequel se dirige aussi en ce moment l'activité des explorateurs, des géographes, des ethnologues et où la politique même semble vouloir prendre pied. A ce pays, autre *terra incognita* que peuple une race possédant de remarquables traits de ressemblance avec la race africaine, nous avons cru devoir consacrer parallèlement une place spéciale dans notre livre. Cette section a, pour la majeure partie, paru aussi tout d'abord en articles dans la Revue Britannique où elle avait été de notre part l'objet d'un travail analogue à celui que nous venons d'indiquer pour ce qui concerne l'Afrique équatoriale.

O. S.

I

L'AFRIQUE ÉQUATORIALE

CAMERON

De Zanzibar à Benguéla.

CHAPITRE I

A la recherche de Livingstone. — Le personnel de l'expédition. — Départ de Bagamoyo. — Une première victime. — L'Ongogo. — Kouikourou. — Nouvelle de la mort de Livingstone. — L'arrivee du corps.

Le prodigieux voyage que le lieutenant Cameron, de la marine royale d'Angleterre, a exécuté à travers l'Afrique équatoriale, de la côte de Zanzibar à celle de Benguéla, pendant les années 1873, 1874 et 1875, a été raconté en substance par lui-même, à la fin de janvier 1877, dans une mémorable conférence faite à la Sorbonne, sous les auspices de la Société de géographie de Paris.

Depuis lors, le commandant Cameron (ce nouveau grade lui a été donné à son retour de Benguéla) a publié à Londres le journal complet de son exploration[1] et nous pouvons, ce curieux volume à la main, suivre l'auteur pour ainsi dire d'étape en étape dans cette glorieuse odyssée à travers le continent africain, des rives de l'océan Indien à celles de l'Atlantique. Si attachante cependant que soit cette longue « aventure », la tâche ainsi comprise dépasserait les limites que nous impose notre plan général. Ce que nous nous proposons ici, c'est moins d'accompagner le hardi voyageur dans les détails purement géographiques de son immense itinéraire, que de lui emprunter quelques-uns de ses tableaux de la curieuse nature qu'il lui a été donné de voir et des mœurs des étranges peuplades avec lesquelles il s'est trouvé en contact. Son récit de la Sorbonne nous est un cadre tout disposé pour les y intercaler.

Le but primitif du voyage de M. Cameron était, on le sait, de rejoindre le grand explorateur David Livingstone, de ravitailler en quelque sorte son expédition et de prendre ses instructions sur le choix du pays qu'il conviendrait le mieux d'explorer. Livingstone devait être à dans l'Oudjidji. La première partie du voyage embrasse donc le trajet de la côte orientale à ce dernier point.

1. *Across Africa*, by Verney Lovett Cameron, C. B., D. C. L., Commander Royal Navy. London, 1877.

L'expédition, dans le principe, était tout entière confiée à M. Cameron. Le conseil de la Société géographique d'Angleterre lui adjoignit sur sa demande M. W.-E. Dillon, médecin, l'un de ses plus intimes amis. Un officier d'artillerie, le lieutenant Murphy, les rejoignit à Zanzibar, et quelque temps après, un neveu de Livingstone, M. Robert Moffat, après avoir vendu les propriétés qu'il possédait au Natal, et qui composaient sa seule fortune, vint les retrouver à Bagamoyo, décidé à consacrer toute son énergie et jusqu'à son dernier shilling à la cause des explorations africaines.

Après s'être assuré les services de l'Arabe Bombay (Mborak Mombée), le chef de la troupe des fidèles serviteurs que Speke avait autrefois emmenés avec lui; après avoir, avec l'aide de cet homme, dont l'importance toutefois avait été fort exagérée, recruté une escorte de trente askari, c'est-à-dire d'individus de choix destinés à faire le métier de soldats, de domestiques et d'âniers; après s'être procuré des porteurs en suffisante quantité, treize ânes, des vivres, des provisions de toute sorte, etc., etc., l'expédition quitta Zanzibar, le 2 février 1873, dans deux embarcations et le même jour elle arrivait à Bagamoyo, sur la côte, point de départ des caravanes se rendant dans l'Ounyanyembé et plus loin encore dans la direction de l'ouest.

Disons tout de suite, à l'honneur de la France,

qu'il existe à Bagamoyo une communauté de missionnaires français dont M. Cameron eut fort à se louer. Ils sont, selon son expression, les bienfaiteurs du pays. Ils possèdent des fermes et des jardins bien cultivés. Ils élèvent un grand nombre de jeunes garçons auxquels ils apprennent la lecture, l'écriture et différents métiers. A la mission se trouve aussi une école de filles tenue par des religieuses. « Les Pères, dit M. Cameron, travaillent avec ardeur ; ils prêchent à la fois de précepte et d'exemple et, au milieu de leurs difficultés sans nombre, ils sont gais et confiants. Je ne doute pas que leurs efforts ne tendent pour beaucoup à la civilisation de cette partie de l'Afrique. Rien n'égale l'obligeance et les attentions que nous ont montrées ces hommes estimables pendant notre séjour à Bagamoyo. »

Un des obstacles à la marche de l'expédition, c'était la croyance des populations qu'elle pratiquait le commerce des esclaves et cette croyance persista jusque dans l'Ounyanyembé. Les Arabes de distinction toutefois étaient favorables aux voyageurs.

Le moment venu de se mettre définitivement en route pour l'intérieur des terres, la caravane ne put partir au complet. M. Murphy, malade, fut obligé de rester momentanément à la mission française de Bagamoyo et, sa maladie se prolongeant, M. Moffat se détacha du gros de la mission à Kikoka et retourna sur ses pas pour le soigner pendant que MM. Came-

ron et Dillon poursuivaient leur marche en avant.

Il y avait un mois déjà que ceux-ci attendaient à Rahennéko que MM. Moffat et Murphy vinssent les rejoindre, quand, à la consternation de tous, ce dernier arriva seul, l'infortuné Moffat était mort emporté par la fièvre, près des marais de la Makata. « Ses restes, écrit M. Cameron, reposent au pied d'un grand palmier, au commencement de la plaine de la Makata. Son nom s'ajoute à la liste glorieuse de ceux qui ont sacrifié leur vie à la cause des découvertes africaines. Mackenzie, Tinné, Mungo-Park, van der Decken, Thornton appartiennent à cette noble phalange, où le nom de son oncle Livingstone — bien que nous l'ignorions alors — brille d'un si vif éclat. Pauvre Moffat! il était arrivé à Bagamoyo si plein d'espoir dans l'avenir !... » « Le jour où il avait reçu l'autorisation de rejoindre l'expédition, ajoute M. Cameron, avait été, me disait-il alors, le plus heureux de sa vie. » M. Moffat fut la première victime de l'expédition ; ce ne devait pas être la seule. Mais n'anticipons pas.

On se tromperait fort si l'on se représentait comme un désert aride la partie de l'Afrique que traversaient en ce moment nos voyageurs. « Le pays que nous avions franchi jusqu'à la Makata, écrit M. Cameron, était bien cultivé, couvert de hameaux entourés de bouquets d'arbres. Là où le sol n'était pas en culture et où les broussailles ne l'encombraient pas, l'herbe

était excellente. Chaque champ cultivé avait une hutte en miniature abritant des offrandes destinées à empêcher les méchants esprits de nuire aux récoltes.» Le baobab, « cet éléphant du règne végétal », aux formes immenses et grotesques à la fois, couvrait de son épais feuillage vert de vastes étendues du sol. Des fleurs aux riches couleurs égayaient la route à chaque pas, des lis tigrés, des convolvulus, des primevères, de grandes pâquerettes jaunes et blanches, et de petites fleurs rouges et bleues rappelant nos myosotis.

Ce paradis, il est vrai, devait bien changer d'aspect à partir des montagnes de l'Ousagara, dans l'Ougogo, contrée pauvre, sauvage et où l'eau manquait souvent.

Rehennéko est un grand village populeux, dont les habitants vinrent bientôt en foule examiner de près les étrangers. Ils étaient vêtus à la manière des esclaves de Zanzibar. Ils portaient en outre un collier fort original consistant en un disque de cuivre faisant autour du cou une saillie horizontale de 50 à 60 centimètres de diamètre et dont l'effet rappelait forcément la tête de saint Jean-Baptiste dans son plat de métal. Cet ornement, aussi bizarre qu'incommode, est spécial au district et ne se rencontre pas ailleurs.

Dans ce village, M. Dillon, atteint de fièvre depuis son passage à la nage de la rivière de la Makata, fut pris de dyssenterie et vit s'aggraver sérieusement le mal qui devait un peu plus tard l'emporter à son tour.

On était au 30 mai. A cette date, l'expédition, outre MM. Cameron, Dillon et Murphy, se composait d'un garde des vivres et provisions — l'arabe Issa —, de 35 askari sous le commandement nominal plutôt qu'effectif de Bombay, de 192 pagazi ou porteurs, de 6 domestiques, cuisiniers et porteurs de fusils et de 3 jeunes garçons. Il y avait en outre 22 ânes et 3 chiens, et plusieurs des hommes avaient avec eux des femmes et des esclaves. C'était donc une force numérique assez imposante. Quant aux armes, MM. Cameron, Dillon et Murphy avaient chacun, outre des revolvers, une carabine à double canon nº 12 et un fusil de chasse de même calibre. Les hommes étaient pourvus de 38 fusils Snider, et Issa et Bombay avaient des revolvers. Bon nombre des pagazi avaient des fusils français à pierre et tous ceux qui n'avaient pas d'armes à feu avaient au moins une lance ou un arc et des flèches. Tous les ânes avaient reçu chacun un nom particulier : celui de M. Dillon devait à la gravité de sa marche le nom de « Philosophe » ; l'ânesse de M. Cameron portait le nom coquet de « Jenny Lind ».

Peu après leur arrivée au village de Mouinyi-Ousegbara, nos voyageurs furent témoins d'une curieuse coutume, universelle d'ailleurs, paraît-il, dans l'Afrique orientale. Une femme se précipita dans leur camp et fit un nœud au turban d'Issa, se mettant par ce fait sous sa protection pour tirer vengeance de son

mari, qui l'avait maltraitée parce qu'elle n'avait pas accommodé à son goût un certain plat de poisson. Le mari arriva à son tour ; mais, avant que sa femme lui fût rendue, il dut payer pour sa rançon un bœuf et trois chèvres, et promettre en présence de son chef de ne plus la maltraiter. Que de femmes dans notre vieille Europe aimeraient à voir cette coutume franchir la Méditerranée! Un esclave peut aussi obtenir de changer de propriétaire en brisant un arc ou une lance appartenant à l'homme qu'il choisit pour nouveau maître, ou en faisant un nœud à une portion quelconque du vêtement de celui-ci. Le possesseur primitif ne peut le racheter qu'en payant sa valeur totale, et en promettant invariablement de ne pas lui faire subir de mauvais traitements.

A Mpouapoua, non loin de là, l'expédition croisa plusieurs caravanes, dont l'une d'Ounyamouézi eût été pillée sans son intervention. A partir de ce pays et dans tout l'Ougogo, l'unique type d'habitation des indigènes est le « tembé », hutte formée de deux murs parallèles, subdivisée en compartiments et ayant un toit à peu près plat inclinant vers la façade. Ces huttes groupées dessinent généralement un carré, au centre duquel les bestiaux sont parqués la nuit. C'est l'habitation la moins commode qui ait jamais été inventée, dit M. Cameron, et comme ces demeures servent aussi d'abris aux volailles et aux chèvres, elles sont sales à l'extrême et grouillent de vermine

de tout genre. Les indigènes sont armés d'arcs et de flèches et aussi de bâtons noueux qu'ils lancent de loin ; ils ont aussi des boucliers ovales, longs et étroits, en peau de bœuf. Ils portent au cou et aux oreilles des ornements de cuivre, et, en raison de leurs rapports avec les gens de la côte, leurs vêtements sont ceux des esclaves des Arabes.

Les Ouadirigo, qui vinrent en même temps que les Mpouapoua examiner les Européens, différaient notablement de leurs voisins. D'une taille élevée et aussi hardis que les autres sont timides, ils méprisent le luxe civilisé des vêtements : hommes et femmes vont complétement nus, sauf à l'occasion un collier de verroterie au cou ou aux poignets. Ils portent d'énormes boucliers de cuir, hauts de 1 mètre 50 centimètres sur 90 centimètres de large, ayant à droite de la poignée deux espèces de brides qui retiennent une lourde lance pour le combat corps à corps, et six ou huit zagaies ornées de fils de cuivre, destinées à être jetées et avec lesquelles ils atteignent le but visé à plus de 50 mètres.

Après avoir laissé Tchounyo derrière eux et traversé un pays coupé de cours d'eau desséchés, nos voyageurs entrèrent dans l'Ougogo, contrée habitée par la race pillarde des Ouagogo, qui attaquent et rançonnent les caravanes, et, dans tous les cas, ne les laissent passer que moyennant tribut. Ce tribut toutefois n'est pas absolument injuste, car ces indi-

gènes entretiennent en bon état les rares endroits où l'on trouve de l'eau. Quelques années avant le passage de M. Cameron, une caravane arabe, forte de neuf cents hommes, voulut se soustraire à ces extorsions et annonça son intention de se frayer un chemin les armes à la main. Les Ouagogo n'essayèrent pas de résister, ils se contentèrent de combler les puits, de brûler leurs habitations et de se retirer dans le jungle avec femmes, enfants et troupeaux. La plus grande partie de la caravane arabe mourut de faim et de soif, et les indigènes n'eurent qu'à reparaître pour s'emparer de tout le butin qu'elle transportait.

L'Ougogo a environ 250 kilomètres carrés, mais ce territoire est divisé entre de nombreux petits chefs indépendants, sur les domaines desquels il faut payer le « mhongō » ou tribut.

Les Ouagogo se distinguent facilement des autres peuplades par leur coutume de se percer les oreilles et d'en élargir les lobes au point d'y porter des morceaux de bois, des pendants de laiton, des gourdes à tabac et une foule d'autres articles. A vrai dire, l'oreille est pour eux ce qu'est pour nous la poche. Les lobes sont parfois si distendus, qu'ils descendent sur les épaules, et que, chez les vieilles gens, ils sont souvent rompus ou déchirés. Dans ce cas, les indispensables boucles d'oreilles sont accrochées à un cordon qui passe sur la tête, ou bien on fait un nouveau trou dans les bouts de chair qui pendent, et ces

trous finissent par prendre les proportions des premiers. Les hommes ont pour armes des couteaux à double tranchant, des lances, des flèches et des bâtons noueux; quelques-uns ont en outre des boucliers, comme ceux des Mpouapoua, mais dont le poil est rasé et remplacé par des dessins rouges, jaunes, noirs et blancs. Ils ont un goût prononcé pour certains petits bracelets de cuivre et de fer travaillés à Zanzibar, qu'ils portent au-dessus du coude et au-dessous du genou. Ils y ajoutent, pour le bras gauche, un ornement de corne en forme de chevron double, dont les angles supérieurs sont chargés de nœuds de fils de laiton entre-croisés.

Leur coiffure est quelque chose de fort compliqué où l'absurde le dispute au hideux. Les uns tortillent leur laine en d'innombrables petites cordes, qu'ils allongent artificiellement avec des fibres de baobab. Ils font projeter cette toison dans toutes les directions, comme les piquants d'un porc-épic, ou ils la laissent pendre naturellement en masse sur le cou et le dos en coupant les cordelettes de devant au niveau des sourcils. Au bout de ces cordes sont souvent attachées de petites boules de cuivre ou de verroterie. D'autres se couvrent le sommet de la tête d'une plaque de cuivre poli, ou se rasent le sommet du crâne en faisant des cheveux réservés un certain nombre de queues roidies au moyen de fils de laiton. En même temps ils se nouent au-dessus des sourcils une la-

nière blanche de cuir de vache. Les caravanes leur procurent des cotonnades blanches qu'ils teignent en jaune sale avec de l'argile. Ils complètent les agréments de leur personne par un enduit de terre rouge disposé sur le corps tantôt par plaques, tantôt en mouchetures, tantôt en une teinte générale de la tête aux pieds. Si l'on ajoute à cela qu'ils ont l'habitude de se graisser la peau avec de l'huile de ricin rance, et qu'ils ne se lavent jamais, on se fera quelque idée de leur aspect repoussant et de l'horrible odeur qu'ils exhalent.

En quittant Moumé, première station dans l'Ougogo, l'expédition suivit la route de Burton jusqu'à Kanyenyé, ou grand Ougogo. Le vieux Magomba, qui était chef au temps du voyage de Burton en 1857, gouvernait encore. Il passait chez les siens pour avoir plus de trois cents ans. Dans tous les cas, M. Cameron ne doute pas qu'il n'en eût beaucoup plus de cent, car ses petits-fils étaient des vieillards à cheveux blancs. L'un d'eux, l'héritier présomptif, avait, signe distinctif de son haut rang, les ongles de la main gauche tellement longs, qu'il ne pouvait plus se servir de cette main, laquelle était devenue beaucoup plus petite que l'autre.

De ce point, nos voyageurs, par une pente graduelle, arrivèrent à un plateau servant de base à des montagnes granitiques fantastiquement entassées, où se trouve Ouséké, autrefois la partie la plus riche de

l'Ougogo. Au-delà est le village populeux de Khoko, où s'est établie une colonie de marchands ouamérina de Bagamoyo. Plus loin s'étend le territoire redouté de Mgounda Mkali, où l'expédition eut un instant maille à partir avec les indigènes. Peu de jours après, on atteignait par une plaine bien cultivée et semée de villages populeux, palissadés et remarquablement propres, Djioué-la-Singa, autrement dit « la Roche des gazons moelleux », point à partir duquel le pays redevient sauvage et inhabité, et où l'on dut faire de longues marches en raison de l'absence ou de la mauvaise qualité de l'eau.

Le 5 août, M. Cameron et les siens arrivaient à Kouikourou, capitale de l'Ounyanyembé. Ils y furent reçus par Saïd-ibn-Salim-ibn-Raschid-el-Lamki, le gouverneur arabe, qui, après leur avoir offert un excellent déjeuner, les conduisit à la maison qu'avait habitée Stanley lors de son voyage à la recherche de Livingstone, et dans laquelle ils s'installèrent.

Les premiers jours se passèrent en visites aux chefs arabes. Les Arabes de l'Ounyanyembé mènent une vie très-confortable; ils ont des maisons spacieuses, des jardins et des champs où ils cultivent du blé, des légumes et des arbres fruitiers introduits de la côte. En temps de paix, ils entretiennent avec le Zanzibar des communications constantes qui leur permettent de s'approvisionner de café, de sucre, de savon, de bougies, etc.

La fièvre, par malheur, prit bientôt les Européens. MM. Cameron, Dillon et Murphy furent atteints simultanément, et à ce mal s'était jointe l'ophthalmie, lorsqu'à la fin d'octobre arriva la nouvelle de la mort de Livingstone, dont le convoi approchait.

« C'était le 20 octobre, écrit M. Cameron ; j'étais étendu sur mon lit, faible et endolori, la tête pleine des chères images de la patrie absente et de la famille, quand mon domestique, Mohammed-Malim, entra brusquement dans ma tente une lettre à la main. Je la lui arrachai en demandant en même temps d'où elle venait.

— C'est un homme qui l'a apportée, » me dit-il.

« Je l'ouvris anxieusement. Elle était de Jacob Wainwright. A moitié aveugle et déchiffrant difficilement l'écriture sans comprendre ce qu'il y était dit, j'allai trouver Dillon.

« Le cerveau de mon pauvre ami n'était pas en meilleur état que le mien. Chacun de nous était hanté par la même idée vague : « Est-ce que c'est « notre père dont on nous apprend la mort ? »

« Ce n'est que quand le porteur de la lettre, Chouma, le fidèle serviteur de Livingstone, nous fut amené que nous comprîmes ce que nous avions lu. L'auteur de la lettre avait naturellement supposé que le fils de Livingstone commandait l'expédition de secours qui marchait à la recherche de l'illustre voyageur.

« Nous envoyâmes immédiatement un ballot de vê-

tements pour venir en aide à l'escorte, et nous dépêchâmes un messager à la côte pour annoncer la mort de notre grand compatriote. »

Quand, quelques jours après, le corps de Livingstone arriva, tous les principaux Arabes, sans exception, s'assemblèrent dans la maison de M. Cameron en témoignage de respect pour la mémoire du grand explorateur.

CHAPITRE II

M. Murphy retourne à la côte. — Mort de M. Dillon. — M. Cameron poursuit seul le voyage. – L'Ouganda. — L'Ounyamouezi. — Le Kaoundi. — Traces de la chasse aux esclaves. — Iles flottantes.

Il s'agissait maintenant de décider du parti à prendre, puisque l'homme qu'on était venu rejoindre et dont on devait recevoir les instructions n'était plus. M. Murphy renonçait à aller plus loin, et quant à M. Dillon, qui voulait accompagner son ami Cameron dans l'Oudjidji, il dut, en raison du déplorable état de sa santé, céder aux instances de celui-ci et se résigner à le laisser aller seul. MM. Murphy et Dillon partirent donc le 9 novembre pour la côte orientale avec le corps de Livingstone, et le même jour l'intrépide Cameron, resté seul, se mit en route pour l'Oudjidji en faisant un grand détour vers le sud, pour éviter le territoire du chef Mirambo, très-redouté de ses hommes.

« Le soir de notre séparation, écrit-il, fut un moment solennel pour Dillon et pour moi. Nous parlions de nos familles, de notre « chez-nous » que nous retrouverions en Angleterre... Mais en réalité aucun de

nous, je crois, ne nourrissait bien sérieusement cet espoir. Nous devions avoir l'un et l'autre de tristes pressentiments. Je sais que, pour mon compte, j'étais plein d'inquiétude ; je sentais ma santé ruinée et j'avais devant moi l'inconnu. Toutefois, malgré notre réciproque déchirement de cœur, nous nous gardions tous deux d'exprimer la moindre crainte, le moindre doute pour l'avenir. »

A cette époque, M. Dillon avait perdu un œil par suite de paralysie du nerf optique, il était en outre atteint d'une grande inflammation d'entrailles. M. Cameron, de son côté, avait une ophthalmie qui le rendait presque aveugle ; il souffrait de douleurs dans le dos qui l'empêchaient à peu près de marcher, et la fièvre qui le dévorait avait réduit son corps à l'état de squelette. « J'avoue, ajoute-t-il, que les chances de Dillon de revoir l'Angleterre me paraissaient bien plus grandes que les miennes. Néanmoins, je résolus de poursuivre mon voyage, m'en remettant à la grâce de Dieu pour me donner la force d'accomplir la tâche que j'avais entreprise. »

M. Dillon ne devait pas longtemps survivre à ses fatigues; il succombait le 18 novembre aux redoutables effets de la fièvre d'Afrique. Un messager expédié par M. Murphy rejoignit M. Cameron, peu de temps après, avec cette accablante nouvelle. « Ce jour, écrit ce dernier, fut le plus triste de ma vie ; j'avais perdu l'un de mes plus anciens, de mes meilleurs

amis... Le choc fut pour moi si terrible, que durant plusieurs jours je ne vécus plus pour ainsi dire qu'en rêve, et que les pages de mon journal restèrent en blanc. »

Au commencement de décembre, la caravane était dans l'Ouganda, s'avançant dans la direction de l'ouest. « Le pays était absolument charmant ; les arbres étaient chargés d'un feuillage vert tendre ; les clairières, couvertes d'herbe fraîche, étaient émaillées de fleurs, et sans les gazelles qui bondissaient dans la distance, sans les ossements d'un lion ou d'un éléphant qui blanchissaient au soleil, il n'eût pas fallu un grand effort d'imagination pour se croire dans un parc anglais. »

Au village de Hisinéné, notre voyageur fut témoin d'une curieuse superstition. Un de ses hommes étant accouru l'avertir qu'il y avait un énorme serpent dans une hutte, M. Cameron, sautant sur son fusil, partit aussitôt avec l'intention bien arrêtée de tuer le reptile ; mais quand il arriva les indigènes s'opposèrent à ce dessein. Ils se contentèrent simplement de chasser le serpent — un boa de 3 mètres — hors du village avec de longs bâtons. Intrigué, l'Européen demanda la cause de cet étrange procédé à l'égard d'une bête dangereuse : on lui répondit que le serpent était un « pépo » (un esprit), et que si on lui faisait du mal il en résulterait quelque désastre pour le village et ses habitants.

Le 5 janvier, l'expédition atteignait la frontière de l'Ounyamouézi, et quelques jours plus tard l'Ougara, situé au delà de la vaste plaine du Nyembé méridional. Après l'Ougara vient le Kaoundi, pays montagneux qui s'étend jusqu'aux rives du Tanganyika.

Les habitants du village de Liôoua, chef de l'Ougara occidental, étaient armés de fusils et de lances, dont le fer, large de plus de 10 centimètres, en avait parfois 60 de longueur ; c'est d'ailleurs une race belle, vigoureuse et guerrière. Ces indigènes affectionnent deux genres d'ornements assez bizarres. L'un, le « sambo », consiste en une quantité de petits cercles en crin ou en peau d'éléphant soigneusement entourés de fils de laiton. Cela se porte aux jambes par masses énormes; les personnages de marque n'en ont pas moins de trois cents. L'autre ornement, qui se porte aussi aux jambes, au gras du mollet, se compose de franges de poil de chèvre au bout desquelles pendent de petites sonnettes et tous les fragments de métal qu'on peut se procurer.

Liôoua fit présent au voyageur anglais d'une petite chèvre qui devint si docile et si habituée à son nouveau maître, que celui-ci, même dans les moments des plus grandes privations, ne consentit jamais à s'en séparer; le gentil animal fit à ses côtés presque tout le reste de la traversée de l'Afrique.

La route suivie était en maints endroits semée de ruines de villages abandonnés.

« Où étaient, s'écrie M. Cameron, ceux qui les avaient bâtis et qui cultivaient les champs d'alentour? Où ? emmenés en esclavage, massacrés par des brigands, engagés dans une guerre où ces pauvres malheureux n'avaient aucun intérêt, ou bien encore ils étaient morts de faim et de maladies dans les jungles. L'Afrique répand son sang par tous ses pores ; un riche pays, auquel ne manque que le travail pour devenir un des plus grands producteurs du monde, voit sa population — déjà beaucoup trop clair-semée pour ses besoins — décimée de jour en jour par le commerce des esclaves et les guerres intestines. Si on laisse se continuer l'état de choses actuel, le pays retombera graduellement à l'état de jungles et de solitudes, et deviendra de plus en plus impénétrable au marchand et au voyageur. »

Le 2 février, on traversa le Sindi, large affluent du Malagarazi, sur une masse de végétation flottante, l'une des particularités de l'Afrique tropicale. Nombre de rivières, sur une grande étendue de leur cours, sont bourrées de ces îles qui, lorsqu'elles sont en bonne condition, servent très-souvent de ponts flottants aux hommes et aux animaux. Ces masses végétales varient d'année en année d'épaisseur et de stabilité. Elles doivent leur origine aux joncs du lit qui arrêtent les débris flottants. Sur ces débris, des plantes poussent rapidement; entrelaçant leurs racines, elles composent un tout compacte qui dure cinq ou

six ans, après quoi l'île commence à se pourrir et disparaît dans un laps de quatre autres années. On comprend dès lors qu'il n'est pas prudent d'y mettre le pied quand la phase de décomposition a commencé. Des caravanes ont parfois payé de leur vie cette tentative.

Sur sa route, en un lieu appelé « Lougôoua », M. Cameron eut l'occasion d'observer pour la première fois une curieuse méthode de « priser » le tabac, méthode qui se pratique d'ailleurs dans presque tout l'Oudjidji. Au lieu de prendre la poudre sèche à la façon ordinaire, les gens portent leur tabac dans une petite gourde, et quand ils veulent se donner le plaisir d'une « prise », ils remplissent la gourde d'eau, y laissent tremper quelques instants la feuille, pressent le jus et l'aspirent dans les narines, où ils le retiennent plusieurs minutes en se serrant le nez avec les doigts, ou au moyen d'une paire de petites pinces de métal. On peut se faire l'idée de ce qu'a d'horrible la dernière phase de l'opération.

CHAPITRE III

Le lac Tanganyika. — Séjour à Kaouélé, capitale de l'Oudjidji. — Circumnavigation du lac. — Le Loukouga. — Les chasseurs d'esclaves. — Les villages du lac et les indigènes. — Kasengé. — Premiers renseignements sur le Loualaba.

C'est le 18 février 1874, quinze ans et cinq jours après sa découverte par Burton, que s'offrit aux yeux émerveillés de notre voyageur le grand lac Tanganyika, dont la vaste nappe grise atteignait l'horizon, alors que les montagnes d'Ougoma avaient l'air de se confondre avec les nuages lointains.

« Le spectacle était grandiose. A l'ouest se dressaient les gigantesques montagnes d'Ougoma, tandis qu'à l'est la côte était couverte d'une épaisse végétation de roseaux d'un vert brillant. Çà et là des espaces libres montraient des plages de sable jaune et des récifs en miniature rouge-clair, avec des palmiers et des villages bordant la rive. Des canots sillonnaient le lac en grand nombre ; des mouettes, des plongeons et autres oiseaux animaient la scène, et dans le lointain des îles flottantes de hautes herbes ressem-

blaient à s'y méprendre à des navires sous voiles. »

A Kaouélé, la capitale de l'Oudjidji, M. Cameron fut reçu avec empressement par les trafiquants arabes, et, après avoir recueilli les livres et les cartes ayant appartenu à Livingstone, il fit immédiatement ses préparatifs pour une circumnavigation du lac.

Les indigènes de Kaouélé sont une assez belle race d'hommes, ayant une réputation d'ivrognes et de voleurs, qu'ils méritent tout autant, mais pas plus, que leurs frères de la côte. Ils sont habiles forgerons et adroits pêcheurs et bateliers. Leurs vêtements se composent d'un unique morceau d'étoffe de fibres d'écorces teint de taches et de bandes noires et jaunes, imitant la peau de léopard, noué par deux coins et passant d'une épaule à l'aisselle opposée. Cette sorte de chlamyde laisse la moitié du corps parfaitement nu et, par la moindre brise, le découvre tout à fait. Leurs ornements spéciaux sont des colliers faits de tronçons merveilleusement blancs et polis de dents d'hippopotame. Ils portent aussi une profusion de sambos, de petites sonnettes et de bracelets. Les cheveux sont coupés et rasés par places, de manière à dessiner des ronds, des spirales, des zigzags étranges. Les hommes sont armés d'une lance.

Le chef principal, ou « mtémé » de l'Oudjidji, habite un village des montagnes à quelque distance du lac, mais chaque petit district est gouverné par un « motoualé » ou chef, dont l'office est souvent héréditaire, et qui

est assisté de trois ou quatre « ouateko » ou anciens.

Pendant son séjour à Kaouélé, M. Cameron reçut, entre autres visites, celle de trois saltimbanques ou ménestrels, qui, dit-il, « parcouraient le pays à la façon des joueurs d'orgues italiens en Angleterre — et en France aussi, hélas ! — cherchant des oreilles à assourdir de leur horrible bruit ». Les artistes en question avaient pour instrument d'énormes crécelles faites de gourdes remplies de petits cailloux, dont ils se servaient pour accentuer leurs chants et leurs danses, et à l'aide desquelles ils produisaient un vacarme assourdissant.

La circumnavigation de notre explorateur sur le Tanganyika constitue une partie très-intéressante de son voyage, au point de vue géographique. Elle lui a permis de reconnaître quatre-vingt-seize cours d'eau qui se jettent dans le lac, sans compter les torrents et les sources ; mais il n'a découvert qu'une seule rivière, le Loukouga, qui en sortît. « Cette rivière va rejoindre le Lououa, qui, en quittant le lac Moero, est à l'altitude de 914 mètres, tandis que l'altitude du Tanganyika est à 823 mètres. Ainsi le Loukouga tombe dans le Lououa sans différence sensible de niveau et suivant un angle plutôt obtus, de façon que l'eau est repoussée par l'altitude du Lououa. Au confluent de ces deux grands cours d'eau, se trouve une grande île, Kalougouisi, qui divise le fleuve en deux parties, dont l'une a le sens du courant, tandis que

l'autre paraît aller plutôt en sens contraire[1]. »

A Ras-Koungoué, situé sur le point le plus étroit du lac, là où cet immense amas d'eau n'a guère que 25 kilomètres d'une rive à l'autre, M. Cameron pénétrait sur une partie du lac qui n'avait pas encore été explorée et où, à vrai dire, aucun blanc n'avait encore mis le pied. Dans cette région, quelques champs de blé, perdus au milieu des jungles, dénonçaient le lieu de retraite de pauvres fugitifs que les chasseurs d'esclaves avaient forcés de se cacher au loin. Ce qui obligeait ces malheureux à traîner ainsi une existence misérable, c'était simplement le voisinage de villages plus forts ; ici, en effet, les plus forts s'emparent de leurs voisins plus faibles, afin de les échanger aux marchands de l'Oudjidji contre des produits alimentaires qu'ils sont trop paresseux pour faire pousser eux-mêmes. L'esclave est la monnaie courante du pays. On livre un esclave pour 8 à 10 mètres de cotonnade ou pour une couple de chèvres.

Le village de Kingari, près de la rivière de Lououlouga, était de ceux dont les habitants font volontiers métier de chasseurs d'esclaves. M. Cameron obtint de le visiter. Il se composait d'une réunion de huttes coniques et était entouré d'une épaisse palissade et d'un fossé. Une seule porte, à laquelle une planche glissante servait de pont-levis, y donnait accès. Au-

1. M. Stanley, a, depuis lors, contesté au Loukouga le rôle *actuel* de déversoir du lac, ainsi qu'on le verra plus loin.

dessus de l'entrée, à chaque coin de la palissade, étaient deux espèces de tourelles, bien approvisionnées de grosses pierres pour jeter sur l'assaillant; la palissade était en outre blindée, jusqu'à une hauteur de plus de 2 mètres, de troncs placés en ligne horizontale, qui la mettait à peu près à l'épreuve de la balle. Un indigène se para de son costume de guerre en l'honneur de l'homme blanc. Ce guerrier portait une coiffure et un masque hideux de peau de zèbre ; il était armé de deux lances et d'un bouclier de bois de palmier haut de 1 mètre 70 centimètres sur 25 centimètres de large, et qu'il prétendait capable de résister à tous les chocs, ce qui ne l'empêcha pas de refuser de le soumettre à l'épreuve de la carabine de l'étranger.

Dans ces parages du grand lac, les hippopotames et les crocodiles sont en nombre immense ; il en est de même des singes. En poursuivant sa route par eau, M. Cameron longea une falaise verticale, composée de grès et de marbre noir et blanc, qui laissait voir aussi une veine de houille d'une épaisseur de 4 à 6 mètres. Les hommes de la côte orientale ne s'y trompèrent pas ; en l'apercevant, tous s'écrièrent d'une voix : « Makaa marikébou ! » (Charbon à vaisseau !)

Le Tanganyika a sa bonne part de superstitions ; nombre de ses caps, de ses criques, de ses îles sont le repaire d'une foule de mauvais génies redoutés des

indigènes ; aussi les guides du voyageur anglais se montraient-ils très-effrayés de la témérité de celui-ci, qui ne se faisait aucun scrupule de mettre, quand bon lui plaisait, le pied sur ces dangereux domaines du diable.

A Makoukira, village à palissades et à fossés, sur la rivière du même nom, le chef se montra fort civil pour l'étranger blanc. Cet illustre personnage — nous parlons du chef — était oint d'une épaisse couche de graisse. Il avait sur la poitrine et sur le front une large plaque de noir de fumée. Il était coiffé d'une espèce de tiare ornée de griffes de léopard, teintes en rouge à la racine, et pourvue d'une queue de gros crins blanchâtres. Une paire de tabliers de peau de léopard, quelques liens d'herbe jaune au-dessous des genoux, un anneau de verroterie aux chevilles et un chasse-mouche à manche chargé de verroteries complétaient son accoutrement ; en outre, toutes ses cicatrices de tatouage étaient relevées de noir de fumée. Ses femmes travaillaient avec ardeur à lui préparer du « pombé » (liqueur fermentée chère à tous les Africains). L'une d'elles en versa dans une calebasse en y ajoutant de l'eau chaude, puis, s'asseyant sur un escabeau, à côté de son noble époux, elle tint la calebasse sur ses genoux et présenta à son seigneur et maître un chalumeau dont il se servit pour humer le liquide, tout comme font, sur nos boulevards, les amateurs de boissons américaines à la glace.

La plupart des indigènes de ces parages ont le profil régulier; le nez est romain, mais toujours avec les ailes écartées.

Sur le territoire d'Onfipa et d'Ouloungou, nos navigateurs virent plusieurs villages abandonnés, les habitants étant morts ou emmenés en esclavage. « Des établissements industriels sur le modèle de la mission française de Bagamoyo, dit M. Cameron, pour enseigner des métiers et la culture de la terre à ces pauvres gens, sembleraient la véritable voie à adopter pour une œuvre de propagande civilisatrice dans ce pays. »

Une remarque qui a sa valeur pour la géographie de cette partie de l'Afrique centrale : on nomme « tingi-tingi » les points herbeux à l'embouchure des rivières et ailleurs où l'herbe est trop épaisse pour laisser passer les embarcations, mais pas assez pour que les hommes y aient pied, et on leur donne le nom de « sindi » quand ces points peuvent porter un homme. C'est ainsi que la rivière située près d'Ougaga est appelée Sindi ; mais, par cette même raison, ce nom est commun à d'autres rivières. Les indigènes vous disent, par exemple, que le Kiroumboué est tingi-tingi et un peu sindi.

Le village de Kasangaloua, dans le Kaoua — dont le sultan a nom Kongono—où M. Cameron mit pied à terre à l'extrémité sud du lac, est aux mains des Ouatouta, qui en ont chassé les légitimes possesseurs

dans les montagnes. Tous les Ouatouta sont armés d'arcs et de flèches, de zagaies ou de lances, d'un bâton noueux, d'une petite hache et d'un bouclier ovale de 1 m. 20 sur 60 centimètres. Même les petits garçons sont munis d'un lourd bâton. Ils sont très-noirs et vont complétement nus. Ils s'élargissent le lobe de l'oreille, comme font les Ouagogo, et y fourrent des morceaux de gourde et de bois ornés parfois de verroterie. Les femmes portent un petit tablier de peau, auquel elles opposent, par-derrière, une autre peau accrochée d'une manière fantastique; car, tandis que ce second tablier couvre le haut de la cuisse, il laisse absolument exposée toute la partie qui surplombe. « Ces « tabliers d'arrière », dit M. Cameron, sont taillés de manière à constituer des pans — décorés à l'occasion de verroterie — qui permettent une vue complète de ce qu'on pourrait les croire d'abord destinés à cacher. » La mode a partout ses bizarreries inexplicables ; peut-être, en somme, comme le remarque notre voyageur, ne faut-il voir qu'une affaire de mode dans cette étrange exhibition.

Les individus qui peuvent se permettre ce luxe portent un gros chapelet de verroterie de deux couleurs autour de la tête et un autre à la ceinture. Dans certains cas, les cheveux sont rasés au-dessous de ce chapelet de tête et on laisse ceux d'au-dessus pousser touffus. L'usage universel est de s'aiguiser les deux incisives supérieures centrales. Il est des élégants qui

s'aiguisent toutes les dents et qui s'arrachent les deux incisives centrales inférieures.

Certains individus portaient des lances excessivement lourdes, à large tête et à hampe d'ébène, qui leur servent en général pour chasser l'éléphant. Les Ouatouta vivent de chasse ; ils s'établissent sans façon dans un village, en massacrant tout devant eux ; ils y restent jusqu'à ce qu'ils aient consommé tous les vivres de leurs victimes, puis ils mettent le feu aux huttes et vont recommencer le même jeu plus loin. La terreur qu'ils inspirent fait que, à leur approche, les habitants réguliers prennent la fuite, sans tenter la moindre résistance.

En quittant Kasangaloua, M. Cameron traversa le lac pour en remonter, du sud au nord, la rive occidentale. Les montagnes qu'il laissait au sud-ouest étaient taillées presque à pic, et de belles chutes d'eau se laissaient apercevoir au fond de leurs gorges sombres.

A Akalounga, l'un des plus grands villages qu'il eût encore rencontrés en Afrique, notre voyageur reçut la visite du chef, Miroro, vieillard fort âgé, à longue barbe blanche rasée à la lèvre supérieure et aux joues, qui fut fort émerveillé des carabines et des revolvers qu'on lui montra, et qui fit bon accueil à l'expédition.

Il y avait là un certain nombre d'esclaves arabes et d'Ouangouana venus pour commercer. Une remarque

que fit M. Cameron, c'est que bon nombre de femmes, comme à Kasangaloua, avaient aux seins un enfoncement à la place du mamelon. « Je fus fort étonné, écrit-il, quand j'appris qu'elles se mutilent elles-mêmes ainsi par coquetterie. J'aurais cru l'opération trop douloureuse pour l'expliquer de la sorte ; je l'eusse plutôt prise pour un châtiment, et je conserve même encore des doutes à ce sujet ; je ferai remarquer, cependant, que c'était d'ordinaire les plus avenantes qui étaient ainsi déformées. »

A mesure qu'on avançait, on rencontrait, de distance en distance, des torrents et de petits cours d'eau qui se déversaient dans le lac ; mais, outre ces nombreux affluents, M. Cameron croit que cette masse d'eau est encore alimentée par des sources nombreuses appartenant au lit lui-même. « Le pays, dit-il, est comme une immense éponge pleine d'eau. »

Les montagnes, dans cette partie, n'étaient pas très-élevées, et les villages étaient situés sur le versant opposé au lac. Le gibier était abondant et magnifique. Au delà de la rivière Rounangoua, le terrain s'élève, et des sommets boisés atteignent plus de 300 mètres de hauteur. Les gorilles prennent leurs ébats dans les rocs de la côte. Les indigènes prétendent que ces singes gigantesques se bâtissent tous les jours une nouvelle demeure.

Plus loin, la vue de terrains cultivés, de villages

sans palissade et de huttes semées dans toutes les directions, indiquait qu'on entrait sur un territoire plus paisible.

Entre autres particularités, de colossales toiles d'araignées se montraient sur les arbres comme d'immenses filets destinés à en défendre les feuilles ou les fruits. Mais les actives fileuses étaient moins à craindre que les moustiques ; contre cette abominable engeance, M. Cameron s'exhale en malédictions, bien justifiées par l'état dans lequel elle avait mis toutes les parties visibles de sa personne. C'est là aussi que, pour la première fois dans son voyage, il rencontra des raisins sauvages.

Les guides promettaient au voyageur de lui faire voir bientôt la décharge des eaux du lac, que n'avait pas vue Speke, et devant laquelle Livingstone avait passé sans la remarquer. Aucun Arabe de l'Oudjidji ne semblait avoir la moindre notion de cette issue. Le 3 mai, en effet, l'expédition arrivait devant le Loukouga. La rivière avait, à son entrée, près de 2 kilomètres de large, mais elle était obstruée par des herbes et des sables, à l'exception d'un chenal de 300 à 400 mètres de largeur.

Le chef du district vint voir M. Cameron et l'informa que la rivière était bien connue de ses hommes, qui voyageaient souvent plus d'un mois sur ses rives, jusqu'à un point où elle se jetait dans un grand fleuve, le Loualaba, et que, dans son trajet, elle

recevait le Louloumbidji et nombre de petits cours d'eau. Aucun Arabe, disait-il, n'avait descendu la rivière, et les trafiquants ne visitaient pas ce lieu ; verroterie et étoffes se tiraient de l'Oudjidji.

L'intention de M. Cameron était de se frayer un passage à travers les grandes herbes pour descendre le Loukouga jusqu'au Lououa, mais, à son retour dans l'Oudjidji, il ne trouva personne qui voulût lui servir de guide.

De l'Oudjidji, notre voyageur expédia à Zanzibar son journal, avec les objets qui avaient appartenu à Livingstone; puis, dès qu'il eut réussi à obtenir des provisions, il retourna, à travers le lac, à Kasengé, point où Speke avait atteint la rive ouest du Tanganyika. Les renseignements qu'il avait obtenus sur le Loualaba étaient vagues et contradictoires. Les Arabes qui avaient connaissance du pays prétendaient que le Loualaba est le Congo [1].

Au-dessous de Nyangoué, le Loualaba prend le nom d'Ougorouona et passe pour être, dans certains endroits, aussi large que le Tanganyika et rempli d'îles, sur quelques-unes desquelles vivent des populations de cinq ou six cents âmes. Hassan-ibn-Gharib disait avoir offert à Livingstone (qui avait refusé) de le conduire, moyennant 1,000 dollars, de

1. Cette opinion est aujourd'hui pleinement justifiée par la descente que M. Stanley a effectué du fleuve jusqu'à son embouchure, ainsi qu'on le verra plus loin.

Nyangoué au point où les navires arrivent. On assura aussi à M. Cameron qu'il pourrait se procurer à Nyangoué un grand canot avec lequel il pourrait faire tout ce trajet par eau. « C'était assez, ajoute celui-ci, pour mettre complétement à l'envers l'esprit le plus sain. »

CHAPITRE IV

L'Ougouhha. — Réception du voyageur à Rouanda, la capitale. — La fraternisation du sang. — Les habitants de l'Ouboudjoua. — Rencontre d'une caravane arabe. — Commerce des esclaves. — L'Oubhiya et ses modes. — L'Ouvinza. — Montagnes boisées. — Costumes indigènes. — Le Manyouéma. — Le grand chef Moéné-Bouté. — La rivière Louama. — Les ponts suspendus. — Séjour à Kouakasongo. — Le Loualaba — Arrivée à Nyangoué.

L'espoir de trouver des embarcations à Nyangoué et de descendre tranquillement dans l'espace de deux ou trois mois le cours inconnu du Congo jusqu'à la côte orientale avait enflammé l'ardeur de notre voyageur, lorsqu'il dit adieu au Tanganyika pour se lancer à l'ouest. Cet espoir, toutefois, ne devait pas se réaliser. En quittant Kasengé, l'expédition traversa l'extrémité sud des montagnes d'Ougoma et un grand nombre d'affluents du Loukouga pour arriver à Rouanda, capitale de l'Ougouhha, grande ville située dans une plaine d'alluvion très-fertile. Tous les habitants du lieu se pressèrent pour voir l'étranger et le chef lui fit annoncer sa visite en pompe, mais le digne personnage et ses hauts barons étaient tous telle-

ment ivres, que leurs jambes refusèrent de les porter jusqu'au campement de la caravane.

Plus loin, à plusieurs journées de marche, le voyageur s'arrêta au village de Pakouanyoua, chef de l'Ouboudjoua, où une foule compacte de curieux vint bientôt l'entourer. M. Cameron eut là l'occasion de voir dans ses détails la cérémonie qui fait de deux étrangers, deux frères, coutume très-répandue chez les tribus africaines et qu'on retrouve en honneur à Madagascar sous le nom de « serment du sang »[1].

L'Arabe Saïd Mezroui et Pakouanyoua se firent frères et le voyageur anglais fut invité à être témoin de la cérémonie.

« Je trouvai le chef, écrit celui-ci, occupé à surveiller la peinture décorative du front de sa moitié, affaire qui paraissait fort sérieuse. L'artiste avait les différentes couleurs préparées avec de l'huile, chacune sur une feuille séparée. Il les appliquait avec la lame d'un couteau et raclait avec soin les bords des diverses teintes suivant le dessin adopté. »

Cette opération finie, Pakouanyoua fit entrer son hôte dans sa hutte, laquelle avait une vingtaine de pieds carrés et était soigneusement crépie à l'intérieur jusqu'à la hauteur de 1 mètre 20 centimètres environ et décorée de carrés de peintures rouges, jaunes et noirs, bordés de bandes blanches et noires. Tout autour ré-

1. Voir notre volume *Madagascar et les Madécasses*, p. 183. Nouvelle édition. Paris, 1869.

gnait un banc de terre large d'un mètre recouvert de nattes. L'aire était d'argile battue. Un des coins servait de foyer. Il n'y avait d'autre ouverture que celle de la porte. Gourdes, calebasses et ustensiles de cuisine paraissaient en ordre à leur place.

Après de mutuels compliments et un échange de présents, commença la cérémonie. Le premier ministre de Pakouanyoua, remplissant le rôle de parrain de son maître (de même qu'un askari de la suite de M. Cameron servait de parrain à Saïd Mezroui), fit au bras des deux futurs frères une légère incision, qui donna pour chacun une goutte de sang. Ce sang fut mêlé avec soin sur les deux petites écorchures, avec addition de poudre à canon. Le parrain du chef indigène posa ensuite sur l'épaule de celui-ci un sabre contre la lame duquel le parrain de Saïd frotta son couteau. Puis les rôles furent intervertis et l'échange de serments terribles fut la consécration finale.

M. Cameron suppose cette coutume d'origine sémitique. Selon lui, elle aurait été introduite en Afrique par les Arabes idolâtres, qui y commerçaient avant l'époque de Mahomet. Cette idée se corrobore du fait que, quand les premiers commerçants de Zanzibar traversèrent le Tanganyika, la cérémonie en question était inconnue à l'ouest de ce lac.

La femme de Pakouanyoua était une personne de joyeuse humeur, qui ne manquait pas, dit notre voyageur, d'une certaine distinction de manières,

Elle était chargée de colliers et de bracelets de cauris. Elle en avait plusieurs rangées sur la tête, outre une foule d'ornements de fer, de cuivre et d'ivoire plantés dans les cheveux. Son tablier de devant était en peau de léopard, celui de derrière en tissu d'herbe teint et orné de verroteries et de cauris. Elle portait aux chevilles des anneaux de fer poli et aux bras des anneaux de cuivre et d'ivoire. Ses cheveux étaient rasés un peu en arrière du front et la place était peinte de trois lignes, l'une rouge, l'autre noire et la troisième blanche. Pour couronner le tout, elle était fraîchement frottée d'huile de mpafou et avait un aspect luisant tout particulier.

Cette huile de mpafou se tire du fruit de l'arbre de ce nom, magnifique végétal de cette région dont le tronc a souvent plus de 9 mètres de circonférence et 25 à 30 mètres de hauteur avant les premières branches. L'huile s'obtient en immergeant le fruit, qui ressemble un peu à l'olive, dans de grandes fosses pleines d'eau. Quand l'huile arrive à la surface, on l'écume. Elle est d'ordinaire rougeâtre, très-pure, très-claire et parfumée.

Les classes inférieures de l'Ouboudjoua semblent appartenir à une autre race que les classes supérieures ; elles sont probablement aborigènes et diffèrent considérablement des premières sous le rapport des traits et du costume. Les femmes se perforent la lèvre inférieure et y insèrent un morceau de pierre

ou de bois, dont on augmente graduellement la grosseur jusqu'à faire saillir la lèvre de 5 centimètres, ce qui n'ajoute pas, on le conçoit, à la beauté du visage et gêne en outre beaucoup la prononciation.

« Leur costume se compose d'une, deux ou trois pelotes de cuir en forme de cornes de buffle, qui s'appliquent en avant et en arrière de la taille. La pelote d'avant sert à accrocher un lambeau d'étoffe de fils d'écorce, large de 15 centimètres sur 20 ou 25 de long, qui fait tablier. Les hommes portent aussi des tabliers de peau non rasée dont ils enduisent le poil de terre rousse et de graisse. Ils se tatouent aussi la figure et frottent le tatouage de noir de fumée. Les deux sexes de toutes les classes portent au cou ou attachés au haut des bras des figures sculptées, comme amulettes contre les mauvais esprits. Ces talismans sont ordinairement creux et contiennent « de l'ordure » introduite par l'homme aux fétiches.

L'expédition quitta Pakouanyoua le 19 juin pour se diriger par une contrée assez plate, moitié jungles, moitié clairières, et une plaine sablonneuse couverte de palmiers, vers Pakhoundi, pays de petites fonderies de fer, où l'attendait une caravane arabe, enchantée de faire route avec des gens si bien armés.

Les deux groupes marchèrent de conserve pendant plusieurs jours à travers un pays fertile, bien arrosé et bien peuplé et où les cultures de matama se mon-

traient luxuriantes; sur certains points il fallait se frayer un chemin à travers des herbes en quelque sorte impénétrables, hautes qu'elles étaient de plus de 3 mètres et demi et si épaisses, qu'on pouvait s'appuyer, sans les faire ployer, contre leurs tiges grosses comme le pouce.

La paix semblait quelque peu douteuse dans ce beau pays, la caravane de commerce n'y devant sa sécurité qu'à la crainte inspirée par ses armes à feu. Toutefois les habitants arrivaient constamment au camp avec des esclaves et de l'ivoire à vendre, ainsi que de la farine et autres provisions.

Les esclaves, dit M. Cameron, étaient d'ordinaire bâillonnés avec un morceau de bois fixé à la bouche comme un bridon de cheval. Leur cou était chargé d'une énorme fourche à esclave (espèce de joug) et ils avaient les mains liées derrière le dos. Ils étaient, dans cet état, attachés par une corde à la ceinture du vendeur. Je crois qu'en général ils étaient beaucoup mieux traités une fois achetés par les trafiquants, que tandis qu'ils restaient aux mains de leurs propriétaires indigènes. Ces malheureux étaient pour la plupart des captifs surpris alors qu'ils se trouvaient dans les bois à une petite distance de leurs villages, et il fallait naturellement que leurs maîtres les tinssent enchaînés pour les empêcher de s'enfuir ; autrement ils n'étaient réellement pas maltraités, leur nourriture étant suffisante et leurs charges

modérées. Dans les quelques cas de mauvais traitements qui vinrent à ma connaissance, les maîtres étaient ou des esclaves eux-mêmes ou des affranchis qui, en commençant à goûter les délices de la liberté, ne paraissaient désirer rien tant que d'empêcher quiconque était à un degré inférieur au leur dans l'échelle sociale d'arriver à un état pareil de bonheur. »

Chose singulière, qui ne se voit d'ordinaire qu'en pays civilisés, un grand nombre des villages traversés par notre voyageur à cette phase de son parcours avaient leurs « parcs publics », grands espaces ouverts ménagés à leur centre, ombragés de beaux arbres et pourvus de gros troncs de palmiers couchés sur le sol, destinés à servir de bancs. C'est là qu'habituellement la population mâle se tenait assise pour regarder passer les étrangers, tandis que les femmes et les enfants étaient relégués au second plan. Les hommes saluaient au passage les principaux personnages de la caravane en chantant en chœur : « Madji mouko! » et en battant des mains. On leur répondait de la même manière et ils accueillaient la réponse en vociférant : « Eh hân ! » Ces gens cependant, malgré leur air civil, étaient aussi peu obligeants que possible.

Les habitants de l'Ouhiya, pays qu'on eut ensuite à traverser, diffèrent absolument de leurs voisins sous le rapport du costume et des mœurs. La plupart se liment les dents en pointe et ont pour coiffure

un énorme chignon de cuir en forme de bol, avec un trou au centre, d'où pend une espèce de langue de cuir. D'autres se plâtrent les cheveux de boue mêlée d'huile, de manière à n'en faire qu'une masse compacte. D'autres encore les divisent en crêtes et en sillons profonds. Le tatouage, commun aux deux sexes, ne présente que de hideuses cicatrices dans lesquelles, pour tout dessin, on retrouve de grossières tentatives de croissants et de croix de Malte et une espèce de treillis de profondes entailles irrégulièrement distribuées. Le costume des hommes se compose d'une courte jupe de peau ou d'étoffe d'écorce. Les femmes ont une ceinture de cuir formée de deux ou trois courroies, et à laquelle est attaché par-derrière un petit carré d'étoffe et par-devant un minuscule tablier. Quelques-unes même n'ont absolument qu'une ceinture de cuir frangée de petites lanières longues de 8 ou 10 centimètres.

« J'ai entendu dire, écrit M. Cameron, qu'à une petite distance plus à l'ouest les gens vont parfaitement nus, mais que, par une constante manipulation, quand les enfants sont très-jeunes, ils arrivent à faire que la partie graisseuse du bas-ventre pende comme un tablier jusqu'à mi-cuisse, et cela pour leur servir de vêtement. L'amiral Andradé, gouverneur général de l'Angola, à qui je mentionnai ce fait en arrivant à Loanda, m'informa qu'il avait vu cette même particularité chez les tribus de l'intérieur, près de Mozambique. »

Avant de quitter l'Ouhiya, l'expédition campa dans un village abandonné dont les habitants, suivant une coutume très-répandue, avaient déguerpi par suite de la mort de leur chef et étaient en ce moment occupés à bâtir un nouveau village non loin du premier.

A partir de ce point, après une succession de montées et de descentes à pic, se trouve une riche et fertile vallée pleine de villages. Cette vallée est le commencement de l'Ouvinza, qu'il ne faut pas confondre avec un territoire du même nom situé à l'est du Tanganyika. A l'extérieur de quelques-uns de ces villages, étaient de grandes idoles d'argile, debout, couchées ou assises sous de petits abris et ayant auprès d'elles des pots de « pombé » et une petite quantité de grain, exposés là évidemment comme offrandes propitiatoires.

Le Louloumbidjé, sur les bords duquel on campa, se jette dans le Louika, et ces deux cours d'eau, après leur réunion, portent indifféremment l'un ou l'autre nom jusqu'à leur jonction avec le Loukouga, en un point situé à un mois de marche du lac, comme notre voyageur en avait été averti.

M. Cameron vante l'habileté relative avec laquelle les gens de l'Ouvinza pratiquent la sculpture. Les deux sexes portent généralement dans le cartilage central du nez des morceaux de canne ou des anneaux de verroterie. Leur chevelure est artistement arrangée en cônes et en crêtes terminées par des tresses.

On était sur le point de franchir la frontière du Manyouéma et l'un des chefs de la caravane arabe qui faisaient route avec M. Cameron et son monde crut devoir faire une harangue à l'effet d'avertir qu'on entrait sur un territoire dangereux, dont les indigènes étaient plus cruels et plus traîtres que toutes les autres peuplades qu'on avait encore rencontrées, et que les retardataires et les maraudeurs seraient très-certainement pris, tués et probablement mangés. « Je me consolai, dit à ce propos M. Cameron, en réfléchissant que ma maigreur extrême m'épargnerait ce dernier danger, attendu qu'il n'y avait pas sur mes os de quoi trouver à déjeuner pour une seule personne. »

Les indigènes de l'Ouhiya sont armés de lances légères et de grands arcs tendus de cordes de canne, avec lesquels ils lancent de lourdes flèches. Ceux du Manyouéma n'ont que des lances pesantes et de grands boucliers de bois.

Aux abords du village de Rohombo, par lequel l'expédition entrait dans le Manyouéma, les habitants bordaient la route pour voir passer la caravane. Ils étaient grossiers et malpropres et avaient les cheveux plâtrés de boue en masses irrégulières. L'un d'eux, pendant les deux jours que passa là M. Cameron, se constitua son exhibiteur ou, si l'on veut, son Barnum.

« A chaque visiteur qui venait au campement, lisons-nous, il montrait mes livres, mes boîtes, etc., et quand

on m'apportait mes repas, il poussait un grand cri, qui faisait immédiatement accourir une foule compacte curieuse de me voir manger ; j'ajouterai que ce spectacle paraissait produire dans l'assistance une satisfaction générale. »

Dinah, la chèvre apprivoisée de l'Européen, excitait aussi, comme d'ailleurs partout, une grande admiration. Le fait que cette bête, parfaitement privée, répondait à la voix de son maître, faisait évidemment passer celui-ci pour un grand magicien.

En quittant Rohombo, et après avoir suivi une vallée spacieuse abondamment arrosée de cours d'eau qui se jettent dans le lac Landji, nos voyageurs eurent à franchir les montagnes boisées de Bambarré, aux pentes abruptes, et dont le versant nord est semé d'énormes ravins. Le fond de ces précipices, souvent leur unique chemin, était tapissé d'une épaisse forêt aux arbres immenses, qui interceptaient absolument la vue du ciel et que reliait entre eux un épais treillis de lianes. Le sol en était humide et presque froid et les mousses et les fougères s'y montraient luxuriantes. Toutefois, malgré la fraîcheur de la température, l'absence de la circulation de l'air y rendait la respiration pénible.

Au sortir de cette forêt s'étend un pays de plaines arrosées, semées de grands bouquets d'arbres et ayant de nombreuses cultures, avec des villages fréquents. Les huttes, aux murs rouges brillants, aux

toits en pente, y étaient rangées en longues rues souvent parallèles, et, dans d'autres cas, rayonnant vers une large place centrale, ombragée de palmiers, et où étaient construits les greniers communs et les huttes de réception.

Le costume des habitants différait de ce qu'avait vu jusque-là M. Cameron. Les hommes portaient des tabliers larges de 15 à 20 centimètres, faits de peau de daim tannée et descendant jusqu'aux genoux. Ils étaient armés d'une lourde lance et d'un petit couteau avec lequel ils mangeaient. Les chefs avaient un sabre à deux tranchants, à la pointe élargie et recourbée en croissant, et dont le fourreau était orné de grelots de fer et de cuivre. Une ample jupe d'étoffe de fibres ligneuses, aux vives couleurs, remplaçait sur leur personne le tablier de cuir des gens du commun. Les hommes avaient les cheveux plâtrés d'argile et laborieusement édifiés en cônes et en plates-formes. Parfois ils laissaient pendre sur leur cou de longues mèches plates ou rondes, dans lesquelles étaient ménagés des trous pour y suspendre des anneaux de cuivre et de fer. Entre les masses plâtrées, le crâne était parfaitement rasé.

Les femmes auraient eu assez bon air sans la lèvre inférieure, proéminente, qui les déparait. Les unes donnaient à leurs cheveux la forme fantastique de la vaste capote de nos dames de 1830, avec des mèches pendantes sur le cou ; d'autres, mieux avisées assu-

rément, se contentaient de les relever sur le front et de les nouer derrière la tête en les laissant tomber en tresses sur les épaules. Leur costume, d'une simplicité primitive, ne se composait que d'une corde autour de la taille, ornée, chez les plus riches, de grains de verroterie, et à laquelle étaient passés deux petits tabliers d'étoffe de fibres; celui de devant de la grandeur d'une demi-feuille de papier à lettre, celui de derrière un peu plus large. Ces tabliers étaient ornés de grains de verroteries et de cauris en dessins compliqués. Les femmes, chaque fois qu'elles vont travailler aux champs ou pêcher dans les cours d'eau, ont grand soin de les ôter, de peur de les gâter, et elles les remplacent alors par un bouquet de feuilles.

Quelques jours après, les voyageurs campaient dans un autre grand village, où Livingstone avait séjourné plusieurs mois auprès d'un chef voisin, Moéné-Koussou, et où son souvenir était resté vivace. Moéné-Koussou était mort, et il avait pour successeurs Moéné-Bougga et Moéné-Gohé. Ce dernier vint offrir au compatriote de Livingstone toute l'hospitalité dont son frère et lui pouvaient disposer.

Plus loin, au village même de Moéné-Bougga, chef respecté dans tous les villages d'alentour, l'accueil fut, s'il est possible, plus empressé encore. Moéné Bougga s'efforce, comme faisait son père, d'entretenir des relations cordiales avec les commerçants; il voudrait même les voir fonder un éta-

blissement régulier dans son village. « Il parlait avec enthousiasme de Livingstone, qui, évidemment se fit aimer beaucoup pendant son séjour dans le pays », écrit M. Cameron.

Cette partie du Manyouéma offre de curieuses particularités de mœurs. Écoutons notre explorateur :

« Un certain nombre de chefs, accompagnés de leurs musiciens et de leurs porteurs d'armes, vinrent nous voir. Deux d'entre eux amenaient chacun un nain muni d'une espèce de crécelle, et qui, tout en raclant son instrument, jetait au public le nom de son maître de la manière suivante : « Ohé ! Moéné-Bouté, ohé ! ohé ! » Le nain de Moéné-Bouté était couvert de pustules, avait les jambes tortues, et était sous tous les rapports un être repoussant. Les musiciens jouaient d'un instrument appelé « marimba », fait de deux rangées de gourdes de différentes grosseurs fixées sur un châssis. Au-dessus de chaque paire de gourdes, était une clef de bois dur qui rendait un son métallique quand on la frappait avec des bâtons à tête de caoutchouc. Ces bâtons étaient de différentes longueurs, et l'artiste en changeait dextrement, selon qu'il voulait obtenir un son plus aigu ou plus sourd.

« Moéné-Bouté vint à moi par une série de glissades et de pas de danse qui ne lui permettaient guère d'avancer à raison de plus de 1 mètre par minute ; et toutes les deux ou trois minutes il s'arrêtait, tandis

que ses joueurs de marimba et son nain exaltaient sa puissance.

« Ici les gens semblaient entretenir, à l'égard les uns des autres, des sentiments très-affectueux, et composer une race infiniment plus prolifique qu'aucune de celles que j'avais vues en Afrique. Il est un revers, toutefois, à la médaille et, malgré de bonnes qualités, on ne saurait nier qu'ils ne soient cannibales, et des cannibales, de l'espèce la plus dégoûtante. Non-seulement ils mangent les corps de leurs ennemis tués dans le combat, mais aussi les corps des individus qui meurent de maladie. Ils préparent les cadavres en les laissant plongés dans une eau courante jusqu'à putréfaction presque complète, et ils les dévorent alors à belles dents sans autre accommodement. Ils mangent aussi toute sorte de charogne et leur odeur est révoltante. On me fit l'honneur d'un chant qui vantait les délices du cannibalisme, et où il était dit que la chair des hommes était bonne, mais que celle des femmes était mauvaise et ne devait se manger qu'en temps de disette ; néanmoins, elle n'était pas à dédaigner, à défaut de chair d'homme.

«... La danse, dans le Manyouéma, est la prérogative des chefs. Quand ces hauts personnages se sentent quelque velléité chorégraphique, ils choisissent dans la foule une femme à leur goût, et tous deux, placés en face l'un de l'autre, gesticulent et se tordent d'étrange façon, en même temps que les

tambours du village battent à qui mieux mieux et que les instrumentistes crient à pleins poumons : « Gamello! Gamello! » Si la femme n'est pas mariée, le fait d'avoir été choisie pour danser avec le chef équivaut à une offre de mariage, et il s'ensuit souvent de nombreuses complications. »

Le Louama est un grand affluent du Loualaba. Il prend sa source dans les montagnes de l'Ougama, non loin du Tanganyika et non loin aussi des sources du Lougoumba et du Louboumba. Celui-ci, après un long circuit, se jette dans le Louama. C'est à une trentaine de kilomètres au-dessous de ce confluent que M. Cameron traversa cette dernière rivière. On était dans la saison sèche et cependant elle eût été, dit-il, parfaitement navigable à de petites chaloupes à vapeur.

Ce grand cours d'eau a de nombreux petits affluents très-poissonneux, où des barrages à ouverture conique sont construits pour la pêche. Celle-ci est dévolue aux femmes. Les pêcheuses se divisent en groupes, dont les uns, munis de longs paniers plats, vont se porter au déversoir du barrage, tandis que les autres vont au-dessus piétiner l'eau et effrayer le poisson, qui, de lui-même, se jette dans les paniers.

Le passage du Louama, au moyen de trois canots seulement pour M. Cameron et sa suite d'une part, et pour la caravane des marchands arabes de l'autre,

demanda un certain temps. Des troupes d'hippopotames énormes, qui se montraient disposés à disputer le chemin aux embarcations, furent heureusement dispersées par la confusion qu'apportèrent dans leurs rangs quelques balles explosives ; résultat d'autant plus désirable que, souvent, ces puissants pachydermes soulèvent les canots et réussissent à les couler avec tous les occupants. « Les canots portent les marques des dents de ces monstres, qui les regardent comme des intrus et souvent ne mettent aucune hésitation à les attaquer. »

Le 18 juillet, on traversa un autre cours d'eau d'une grande largeur, le Loulindi, qui ne doit pas être guéable par les hautes eaux. Aussi existait-il sur ce point, à 6 mètres au-dessus du niveau du courant, un pont suspendu, dont la construction fit l'admiration de notre voyageur. Quatre gros câbles de lianes étaient attachés à des troncs d'arbres par paires séparées en hauteur par un espace d'environ un mètre et demi. A ces câbles venaient s'en rattacher d'autres fixés au sommet des plus grands arbres sur chaque rive, tandis que des cordes horizontales empêchaient le pont d'osciller. Sur la paire inférieure des grands câbles, des bâtons posés en travers servaient de tablier. Ils étaient placés à poste fixe et reliés entre eux par des lianes, tandis qu'un treillis analogue, existant de chaque côté entre le câble supérieur et le câble inférieur, formait parapet. C'est la seule cons-

truction de cette espèce que M. Cameron ait eu l'occasion de voir dans tout son itinéraire.

A Karoungou, grand village de la route, des Arabes, ou mieux, des Ouamérima de la caravane qui voyageait en compagnie de notre Anglais, eurent avec les indigènes une dispute qui dégénéra en combat, et dans laquelle tous les torts étaient du côté des premiers ; ceux-ci en effet, comptant sur la puissance de leurs armes à feu, se dispensaient de payer leurs porteurs et les excitaient à vivre de vols aux dépens des villages traversés. Aussi, M. Cameron, tout en déclarant qu'il se défendrait si on l'attaquait, interdit-il à ses gens de combattre à côté des Arabes, et le combat terminé, mit-il en œuvre toute son influence pour faire rendre la liberté aux esclaves que ceux-ci avaient pris. Cette intervention, que Mouinyi-Hassani (le chef arabe de la caravane) ne goûtait guère, amena une discussion orageuse entre lui et l'officier anglais. Mouinyi ne tenait plus tant à la présence de l'escorte de M. Cameron, maintenant que la partie la plus dangereuse du Manyouéma était franchie. Mais, comme on peut s'y attendre, M. Cameron ne céda pas.

« Je le menaçai, dit-il, de toutes les colères du sultan de Zanzibar et du consul anglais, et je finis par lui déclarer que j'emploierais la force pour délivrer les captifs si cela devenait nécessaire. Je lui dis nettement que je ne m'étais pas mêlé, que je n'avais

pas à me mêler des achats et des ventes d'esclaves qu'il faisait lui et ses amis, mais que j'étais décidé à ne pas souffrir que le drapeau anglais, qui avait apporté la liberté à tant d'autres humains sur les deux côtes de l'Afrique, reçût un affront au centre du continent.

« A la fin, les esclaves furent restitués et une paix apparente fut conclue entre nous ; mais je pris désormais la résolution de n'avoir plus rien de commun avec Mouinyi-Hassani, une fois arrivé à Nyangoué. »

Le lendemain, on dépassait Manyara et plusieurs autres villages, où se trouvaient des fonderies de fer. Les costumes des habitants avaient quelque peu changé, la plupart des hommes portaient de courtes jupes ; les têtes étaient encore plâtrées d'argile, mais les coiffures étaient moins compliquées. Les femmes avaient autour de la taille une ceinture de cuir ornée de clous de fer et de cuivre, et qui retenait, par-devant et par-derrière, une pièce de grossière étoffe de fibres d'écorce passée entre les cuisses. Elles avaient le sommet de la tête rasé, moins une espèce de treillis de cheveux très-courts et un paquet de longues mèches qui tombaient sur le cou et le dos.

Deux jours de marche, à partir de Manyara, amenaient notre voyageur à Kouakasongo. Le chef de ce village, qui exerce le métier de forgeron, porte le nom de « Kasongo » ; mais il ne faut pas le confondre avec le Kasongo qui commande à tout l'Ouroua et

avec lequel nous aurons plus tard à faire ample connaissance. A Kouakasongo, où M. Cameron s'arrêta une semaine, se trouvait un établissement arabe de quelque importance. Trois Arabes blancs y habitaient, outre un grand nombre de métis et d'Ouamérima. Ils avaient de bonnes maisons, vivaient confortablement, et envoyaient de là des caravanes composées d'esclaves et de pagasi ouanyamouési. Ces hommes, qu'ils payaient peu ou point, étaient tous armés de fusils ; mais ils les laissaient battre le pays à la ronde en quête de vivres et d'esclaves. De ces esclaves, les Ouanyamouési gardaient un certain nombre et donnaient le reste à leurs commettants en retour de la poudre qu'ils en recevaient pour les mettre en état d'opprimer les indigènes.

M. Cameron quitta Kouakasongo le 1er août. Ajoutons que les Arabes du lieu lui avaient fait un accueil empressé. Au bout de deux jours de marche, il arrivait en vue du Loualaba. Cette puissante rivière, aux eaux jaunâtres et troublées, avait là plus d'un bon kilomètre et demi de largeur avec un courant de 3 ou 4 nœuds à l'heure. Elle est semée d'îles dont les plus grandes, bien boisées, sont habitées par les Ougenya, tribu qui possède toutes les îles et une longue bande de la rive gauche, et qui a dans les mains tout le commerce de la rivière.

« Les canots étaient nombreux, écrit le voyageur anglais, et des bandes d'oiseaux aquatiques, volti-

geant de banc de sable en banc de sable à la recherche de leur nourriture, animaient la scène. Pour nous rappeler les dangers de la rivière, nous avions, d'autre part, sous les yeux, d'énormes troupeaux d'hippopotames, soufflant et reniflant, et, çà et là, la longue échine écailleuse d'un crocodile flottant à fleur d'eau.

« Juste avant d'arriver à la rivière, nous trouvâmes des villages dont les huttes étaient revenues au type de celles de l'Ougouha et de l'Ouboudjoua. Auprès d'elles étaient des bosquets régulièrement plantés de palmiers à huile, entourés de haies de cactus épineux. A l'entrée, de chaque côté, étaient bâties des huttes pour les gardiens de la plantation. Ces bosquets étaient aussi protégés des attaques des éléphants et des autres animaux sauvages par d'innombrables fosses creusées alentour et qui obligeaient les passants à regarder de près à leur chemin. »

Dès le soir de son arrivée, M. Cameron entra en arrangement avec les indigènes pour le transporter par eau avec des provisions et quelques-uns de ses hommes jusqu'à Nyangoué, laissant le gros de sa caravane suivre par terre le bord du Loualaba.

La descente de la rivière fut agréable et rapide. Le paysage était magnifique, la rive gauche s'élevait en pente douce jusqu'aux pieds de collines boisées distantes d'une vingtaine de kilomètres; tandis que

la rive droite était bordée de rochers à pic couronnés de bois et coupés, de temps à autre, par l'embouchure d'un des nombreux affluents du grand cours d'eau.

Au coucher du soleil apparurent quelques huttes sur un monticule dominant la rivière ; c'était le commencement de l'établissement arabe de Nyangoué ; le lieu de débarquement se trouvait juste au-dessous.

« Sautant à terre, écrit M. Cameron, j'allai droit à l'établissement, où mon aspect produisit quelque surprise. On n'y savait quoi que ce fût de notre approche, et personne ne pouvait s'imaginer d'où un homme blanc tout seul pouvait venir. La nouvelle de mon arrivée fut immédiatement communiquée à Habed-ibn-Salim, un beau vieil Arabe à tête blanche, connu généralement sous le nom de « Tanganyika», et tout aussitôt celui-ci accourut de sa maison, où il était à faire ses dévotions du soir, pour s'assurer par lui-même de ce que cela signifiait. Quelques mots expliquèrent l'affaire et nous fûmes bien vite d'excellents amis. Ma tente fut plantée tout près de sa demeure. La vérandah d'un vaste bâtiment neuf fut mise à ma disposition. Des magasins pour mes provisions et des logements pour ma suite me furent procurés sans délai. Un plat de « curry » fumant me fut aussitôt servi, et il fut le bienvenu, car, à part une tasse de café de grain avalée, le matin, en partant, je n'avais rien pris de la journée. »

On juge de la satisfaction que devait éprouver M. Cameron parvenu à ce point de son immense parcours. « J'étais donc enfin à Nyangoué ! s'écrie-t-il. Maintenant, la question qui se dressait devant moi était celle-ci : Quel succès accompagnera mon projet de descente de la rivière jusqu'à la mer ? »

Ce projet toutefois ne devait pas se réaliser et c'est par une autre voie, plus pénible, si non plus dangereuse que le hardi voyageur devait atteindre le but de ses persévérants efforts, le rivage de l'Atlantique.

CHAPITRE V

Séjour à Nyangoué. — Informations concernant les pays du nord riverains du Loualaba. — Tipo Tipo. — Le chef Roussouna. — Départ pour l'Ouroua. — Hostilité des indigènes. — La chèvre « Dinah ». — L'établissement du marchand arabe Djoumah-Mérikani. — Le traitant José-Antonio Alvez. — Le lac Mohrya. — Une femme de Kasongo. — L'Ouroua et son chef, le grand Kasongo.

La difficulté de se procurer des canots était grande, les indigènes ne consentant point à se dessaisir des leurs. M. Cameron, en attendant, faisait provision de renseignements. C'est ainsi qu'il s'entendit assurer qu'à partir de Nyangoué la rivière coulait ouest-sud-ouest et se jetait dans un grand lac (le Sankorra), où se rendaient, avec des cauris, des étoffes et autres articles, des marchands qui venaient sur de grands vaisseaux capables de contenir deux cents personnes (sans doute des « pombeiros » portugais de Kasandjé).[1]

1. On verra plus loin, dans le voyage de Stanley, que ces renseignements n'étaient pas d'une scrupuleuse exactitude. Le Loualaba, à partir de Nyangoué, n'incline que très-légèrement à l'ouest pour suivre bientôt une direction presque plein nord sur un long parcours avant d'obliquer à l'ouest puis au sud-ouest. M. Stanley n'a pas rencontré de lac Sankorra ; peut être ce nom ne faisait-il que désigner une certaine expansion du lit du fleuve.

A une certaine distance, à l'ouest de Nyangoué, se trouvait Méginna, autre point où les Arabes allaient commercer, mais qui, pour être atteint, exigeait une forte caravane. En outre, les routes au nord du Loualaba étaient représentées comme très-dangereuses, à cause de l'humeur belliqueuse des indigènes et de leurs armes empoisonnées. Une caravane qui avait été dans la direction du nord-nord-est jusqu'à l'Ouléga, avait perdu deux cents hommes sur trois cents. L'Ouléga, disaient ceux qui en étaient revenus, était un pays extrêmement montagneux et si boisé, qu'on y voyageait des quatre et cinq jours sans voir le soleil. Les indigènes leur avaient raconté que des hommes couverts de longs vêtements blancs, et qui employaient des bêtes de somme, venaient trafiquer sur les frontières extrême nord du pays. Ne pouvait-il se faire que les hommes ainsi désignés fussent les marchands égyptiens de Soudan ?

Tous les cours d'eau rencontrés dans ces voyages se dirigeaient vers le Loualaba ; lequel, à l'ouest de Nyangoué, recevait trois grandes rivières venant du nord : le Liloua, le Lindi et le Loua (l'Ouellé du docteur Schweinfurt probablement). [1]

Les niveaux que M. Cameron se procura à Nyangoué prouvent d'une manière concluante que le

1. Stanley ne mentionne pas ces noms et il donne à la grande rivière qu'il suppose être l'Ouellé de Schweinfurt, le nom d'Arououimi.

Loualaba n'a aucune relation avec le système du Nil. Le Loualaba est plus bas à Nyangoué que n'est le Nil à Gondokoro, au-dessous du point où il a reçu tous ses affluents. Le Loualaba, en outre, débite à Nyangoué, 123,000 pieds cubes d'eau par seconde dans la saison sèche, c'est-à-dire cinq fois plus que le Nil à Gondokoro. Dans l'opinion désormais arrêtée du voyageur anglais, cette énorme Loualaba devait être une des grandes branches supérieures du Congo. Il était réservé à son successeur, M. Stanley, de démontrer que le Loualaba et le Congo ne sont qu'un seul et même fleuve.

Il y avait trois semaines à peu près que M. Cameron était retenu à Nyangoué, où il n'avait encore pu se procurer qu'un seul petit canot, lorsque arriva une troupe d'Arabes qui venaient de guerroyer contre les naturels du côté du sud. Ils annoncèrent que Tipo-Tipo ou, suivant son nom musulman, Hamed-Ibn-Hamed, un Arabe de sang mêlé établi sur le Lomâmi, arrivait à Nyangoué pour faire la paix entre le chef Roussouna, son ami et voisin, et les Arabes de la ville. Tipo-Tipo, sa mission remplie selon ses vœux, assura au voyageur européen que, s'il voulait l'accompagner à son camp, à huit marches dans le sud de Nyangoué, il pourrait y organiser son voyage vers le prétendu grand lac dans lequel se jetait le Loualaba.

M. Cameron s'empressa d'accepter cette offre, et,

le 26 août, on se mit en route. Le 29, on atteignit le territoire de Roussouna, à travers un pays fertile planté de beaux arbres, des mpafous, des gommiers, des chênes d'Afrique, des tecks et autres essences. A trois ou quatre kilomètres du village de ce chef, on fit une halte de deux jours. Roussouna en profita pour accourir au camp avec son beau-frère et une demi-douzaine de ses femmes.

« Il me fit de fréquentes visites, écrit M. Cameron, amenant chaque fois une épouse différente. Ces femmes étaient les plus belles que j'eusse jamais vues en Afrique. Outre leur courte jupe d'étoffe d'herbes, elles portaient en bandoulière des écharpes de la même matière.

« Le second jour, toute crainte, toute timidité de leur part s'était évanouie et elles vinrent me voir de compagnie. Je les eus bientôt toutes assises autour de moi, examinant des images et autres curiosités. Au bout d'un moment, elles se familiarisèrent au point de relever les manches de ma chemise et les jambes de mon pantalon pour voir si je n'avais de blanc que le visage. En un mot, elles finirent par se montrer si indiscrètes, que je craignais qu'elles ne me déshabillassent tout à fait. Pour éviter ce résultat, j'envoyai chercher des verroteries et des cauris que je leur distribuai et avec lesquels je détournai leur attention des particularités de ma personne. »

Dans ses visites au voyageur, Roussouna appor-

tait avec lui un large escabeau chargé de sculpture sur lequel il s'asseyait; puis, à ses pieds, sur le sol, il faisait asseoir une de ses femmes, et les genoux de celle-ci lui servaient de tabouret. Pendant le séjour de ce chef au camp, il reçut les hommages d'un petit chef, son vassal, qui vint à sa rencontre en grande pompe avec une suite de gens portant des boucliers ornés de cauris, de verroteries et de franges de peau de singe noir. Une femme portait au bout d'une lance une peau de singe en guise d'étendard.

Le village particulier de Roussouna, habité seulement par lui et ses femmes, et qu'on traversa, se composait d'une quarantaine de huttes carrées confortables, rangées sur deux files, avec une plus grande au centre pour lui-même. Chaque hutte contenait environ quatre femmes, et la tâche de les maintenir toutes en bon ordre était dévolue à la mère de Roussouna.

Arrivé au camp de Tipo-Tipo, M. Cameron fit ses préparatifs pour traverser le Lomâmi ; mais il ne tarda pas à apprendre que le chef qui commandait sur la rive opposée lui refusait l'entrée de son territoire et était décidé à s'y opposer par la force. Obligé ainsi de renoncer à la route directe du fameux lac de Sankorra, notre voyageur s'enquit des moyens possibles d'y arriver par un détour. Il apprit qu'en allant à la capitale du grand Kasongo, chef suprême de tout l'Ouroua, située à environ un mois de marche

au sud-sud-ouest, il y trouverait des marchands portugais. Tipo-Tipo lui donna pour guides trois habitants du pays. Par ces hommes, M. Cameron entendit parler pour la première fois d'un lac « Iki », d'un autre appelé « Mohrya », ayant des villages construits sur pilotis, et d'un troisième lac nommé « Kassali », sur lequel étaient des îles flottantes habitées.

Le 12 septembre, notre voyageur dit adieu à son ami Tipo-Tipo et prit la direction du sud en suivant la rive droite du Lomâmi. Pendant les premiers jours, la caravane traversa un pays bien peuplé, ayant des villages grands et bien bâtis, avec des huttes propres disposées en longues rues, plantées de chaque côté d'arbres à écorce propre à faire des étoffes. Toutes les rues se dirigeaient de l'est à l'ouest, sans que rien expliquât cette coutume. Les habitants se montraient accueillants, et les chefs apportaient à l'étranger de petits présents de blé ou de fourmis blanches séchées, insectes dont ils font une espèce de potage très-apprécié, en raison de la rareté de la nourriture animale.

Ailleurs, les indigènes qui ne connaissaient de caravanes que celles des négriers, s'enfuyaient à l'approche de M. Cameron et des siens, tandis que, sur certains points, d'autres, d'humeur moins timide, prétendaient barrer la route aux voyageurs et, embusqués dans les taillis, faisaient pleuvoir sur eux des volées de

flèches qui, par bonheur toutefois, n'arrivaient pas souvent au but. En pareil cas, M. Cameron courait sus aux agresseurs, s'emparait du plus téméraire et lui administrait une solide correction, dont l'effet était d'amener le reste à composition. Quelquefois pourtant, l'Européen fut forcé de recourir à des moyens plus violents et de faire parler la poudre. Ainsi en arriva-t-il en un lieu appelé « Kamouaoué ».

Les habitants de ce grand village, auprès duquel on avait installé le campement dans le jungle, n'avaient tout d'abord montré aucune intention malveillante; l'un d'eux même s'était offert pour conduire les étrangers à la capitale de l'Ouroua, qu'il disait n'être distante que de quatre marches; les femmes et les enfants étaient venus vendre des vivres toute la journée. Le lendemain matin, alors que la caravane pliait bagage, M. Cameron s'aperçut que sa chèvre favorite, Dinah, lui avait été volée. Prenant deux hommes et un guide, il se rendit au village pour se mettre à sa recherche, et si grande était sa confiance, qu'aucun d'eux n'avait d'armes. Mais il devint bien vite évident qu'il se tramait quelque chose chez les indigènes, et aux premiers mots touchant la chèvre, ceux-ci répondirent par une décharge de flèches.

En ce moment, fort heureusement, quelques-uns des hommes du voyageur arrivèrent armés de carabines. M. Cameron, toutefois, défendit de tirer jus-

qu'à nouvel ordre ; mais il enjoignit en même temps au reste de sa troupe de le rejoindre avec toutes les provisions, de façon à former un corps compacte. Les indigènes ne se laissèrent point intimider par cette démonstration et aussitôt ils incendièrent le camp et se portèrent, au nombre de quatre à cinq cents, sur la route même de la caravane. En présence de ce danger croissant, l'hésitation n'était plus possible. M. Cameron permit que quelques coups de fusil fussent tirés, et comme une balle atteignit un personnage important posté à une distance où il se croyait à l'abri, il s'ensuivit, dans l'armée indigène, un désarroi qui amena le chef du village à proposer un arrangement. La chèvre allait être rendue et la paix conclue, quand arriva, avec un renfort d'hommes armés, un autre chef, dont les consseil belliqueux prévalurent et firent rompre les négociations.

Les flèches recommencèrent à pleuvoir de plus belle. Des représailles étaient indispensables ; elles ne se firent point attendre. Quelques balles répondirent aux flèches et le feu fut mis à une hutte du village, avec avis au chef que, s'il ne retirait pas ses hommes, tout le village serait incendié. Le chef promit de ne plus inquiéter les étrangers s'ils partaient par une route opposée à la direction qu'ils voulaient prendre.

Au dire des guides de Tipo-Tipo, les habitants du nouveau village vers lequel on se dirigeait devaient

traiter la caravane en amie. Mais les attaques des naturels continuèrent à chaque fourré traversé, et quant aux bonnes intentions prétendues du village en question, elles se traduisirent par une attaque en règle dès qu'on arriva à portée de flèche. La situation devenait grave ; aussi l'officier anglais se décida-t-il à enlever le village d'assaut et à s'y fortifier en attendant mieux. Ce ne fut que quelques jours plus tard, et après d'heureuses négociations, que M. Cameron et les siens purent quitter leur redoute (qui, par parenthèse, fut baptisée du nom de « fort Dinah ») et poursuivre en paix leur chemin.

La raison de l'hostilité des indigènes fut expliquée plus tard : un détachement d'une caravane portugaise s'était avancé jusqu'à 7 ou 8 kilomètres de Kamouaoué, détruisant les villages, massacrant les hommes et emmenant en esclavage les femmes et les enfants. Les indigènes, naturellement, supposaient que la troupe de M. Cameron était d'accord avec les chasseurs d'esclaves, d'autant que l'Anglais s'était informé avec détails de ces individus et qu'il avait cherché à savoir d'où ils venaient. C'en avait été assez pour le faire passer pour leur ami et associé.

Les deux premières journées de marche dans la direction de la capitale de Kasongo se firent à travers un pays fertile, couvert des ruines de villages récemment détruits par des bandes appartenant audit

Kasongo et aux Portugais. Les habitants avaient été emmenés en esclavage ; les bananiers et les palmiers avaient été coupés. Le Louvidjo, sur les bords duquel on campa, est un grand cours d'eau qui se jette dans le Loualaba. Non loin de sa source, on trouve en abondance du cinabre, dont les indigènes du district se servent pour se teindre. Leur maquillage est des plus bizarres. L'ornement favori est une large tache rouge au bout du nez. Il en est qui emploient aussi une espèce de terre de pipe délayée avec laquelle ils se barbouillent la figure à la manière des clowns de nos cirques. Ils portent en outre, aux bras et aux chevilles, des anneaux de cuivre et de fer et des chapelets de verroteries croisés sur la poitrine et le dos. Leur chevelure aussi, laborieusement édifiée, est chargée d'ornements de fer.

A Kilemba, M. Cameron trouva le grand établissement commercial du marchand musulman Djoumah Mérikani. Le digne Arabe lui fit l'accueil le plus cordial et se montra « le plus obligeant, le plus hospitalier des nombreux amis qu'il rencontra parmi les trafiquants arabes de l'Afrique ». Il y avait plus de deux ans que Djoumah Mérikani faisait sur ce point le lucratif commerce de l'ivoire. Il avait connu Livingstone, et aussi Speke et Burton dans l'Oudjidji. C'était un homme intelligent, qui avait beaucoup voyagé depuis qu'il avait quitté le lac Tanganyika. Il put, ainsi que quelques-uns de ses hommes, donner à son hôte

une foule de renseignements géographiques précieux.

Notre voyageur apprit que, dans le voisinage, se trouvait un traitant portugais, nommé José-Antonio Alvez, et connu des indigènes sous le nom de « Kendélé ». Celui-ci vint le voir dès le lendemain de son arrivée, en grand cérémonial, porté sur un palanquin, et avec une escorte armée de fusils à pierre. M. Cameron s'attendait à rencontrer en cet homme un blanc en état de le renseigner utilement. Grand fut son désappointement en voyant descendre du hamac un vieux nègre fort laid. Sans doute, cet individu était vêtu à l'européenne et parlait le portugais; mais c'était là, malgré ses prétentions outrecuidantes, toute la civilisation dont il pouvait se flatter. C'était un natif de Dondo, sur la rivière de Kouanza, province d'Angola. Il avait quitté son pays depuis plus de vingt ans, et il avait passé la plus grande partie de cette période à voyager et à commercer dans l'intérieur, d'abord comment agent pour des marchands blancs et en dernier lieu pour son propre compte. Alvez donna à entendre à M. Cameron que le quartier général de ses opérations était à Kassandjé, sur la côte ouest, et qu'il avait l'intention de retourner là ou à Bihé dès le retour de ses hommes, employés pour le moment par Kasongo. Il lui proposa dès lors de le conduire soit à Benguéla, soit à Loanda, la caravane de l'Anglais étant, suivant lui, trop faible pour voyager seule en sûreté jusque-là. Sa proposition fut acceptée et il fut en

conséquence convenu qu'il recevrait à la côte un présent proportionné à ses services.

En attendant qu'Alvez fût prêt, M. Cameron alla visiter dans le nord le lac Mohrya et ses habitations construites sur pilotis. Mais auparavant, il se rendit avec Djoumah Mérikani et quelques hommes à la résidence de Kasongo, habitée en ce moment par une de ses femmes, Fumé-a-Kenna. Cette résidence, appelée « Moussoumba », avait une étendue de 600 mètres environ sur 200 de large ; elle était entourée d'une palissade haute d'un mètre et demi, calfatée avec des herbes et n'ayant qu'une porte. Au centre était l'habitation de Kasongo, et un peu plus loin, trois petits enclos renfermant des huttes, où demeuraient Fumé-a-Kenna et quelques autres épouses principales du grand chef. De chaque côté du quadrilatère s'allongeait une triple rangée de huttes plus petites, habitations du menu fretin du harem.

« Quand nous entrâmes dans l'enclos de Fumé-a-Kenna, dit notre voyageur, ses dames d'honneur nous devancèrent dans sa hutte pour nous annoncer et elles étendirent sur le sol une belle peau de lion. La maîtresse du logis ne tarda pas à se montrer, enveloppée dans un petit tartan. Elle s'assit sur la peau de lion et entama tout de suite la conversation. Elle me fit une foule de questions : D'où venais-je ? Où allais-je ? etc. Elle se montra très-curieuse de savoir si j'étais blanc partout, et, pour s'en assurer *de*

visu, elle insista pour que j'ôtasse mes bottes et mes bas, puis elle examina mon fusil et mes pistolets et me fit les lui expliquer. Au bout de quelque temps, je lui demandai son nom, ignorant que je transgressais les règles de l'étiquette. Elle me répondit qu'elle s'appelait Mké Kasongo, ce qui pouvait se traduire par « madame Kasongo », les Ouaroua n'osant jamais dire leurs propres noms ni ceux des personnes présentes. »

Fumé-a-Kenna donna un guide au voyageur pour le conduire au lac Mohrya. Le pays traversé pour arriver au lac était montagneux et boisé, avec plusieurs grands villages situés dans des bouquets de jungles épais et abordables seulement par de tortueux sentiers fermés par des portes construites de séries de troncs d'arbres plantés en V renversé. Ces espèces de tunnels étaient si bas, qu'il fallait ramper sur les mains et les genoux pour y pénétrer. En cas d'attaque, ils pouvaient être facilement barrés par des morceaux de bois disposés à cet effet. Ces défenses n'empêchent cependant pas que ces villages ne soient souvent surpris par des peuplades voisines pendant l'absence des hommes. Bien, en effet, que tout l'Ouroua et ses dépendances soient sous la domination nominale de Kasongo, il y a souvent des dissensions intestines et des combats entre les villages et les districts.

Le lac Mohrya est situé au fond d'un bassin en-

touré de petites collines boisées. Sur le lac même étaient trois villages construits sur pilotis, ainsi que quelques huttes détachées éparses sur sa surface. Ces huttes, les unes rondes, les autres oblongues, étaient élevées sur des plates-formes installées à une couple de mètres au-dessus de l'eau. Sous les plates-formes, et à côté des filets qui séchaient, étaient amarrés les canots, simples troncs creusés, longs de 7 à 8 mètres. Les habitants nageaient d'une hutte à l'autre, sans souci des serpents énormes et venimeux dont le lac passait pour être plein. Ces insulaires de nouvelle espèce vivent entièrement dans ces huttes avec leurs volailles et leurs chèvres, et ils ne viennent à la côte que pour cultiver quelques champs et faire paître leurs chèvres.

A son retour à Kilemba, apprenant que le Kasongo [1] était toujours absent, et les gens qu'il lui envoya ne réussissant pas à le joindre, M. Cameron entreprit d'autres excursions, celle du lac Kassali entre autres, que diverses circonstances l'empêchèrent toutefois d'approcher et qu'il ne put voir que de loin. Pendant le trajet, notre voyageur eut l'occasion de voir dans un village un « mganga », sorcier ou homme-médecine, dans l'exercice de sa profession et entouré de sa suite. Cet homme, les épaules

1. Ce nom est à la fois un nom propre et un titre, comme l'était à Rome celui de César. Cette remarque s'applique encore à d autres noms de chefs.

chargées de sonnettes, le cou orné d'un énorme collier fait de crânes d'oiseaux, de fragments de gourdes, etc., sautant, gambadant, faisant mille contorsions, fut bientôt entouré de toute la population féminine du lieu, empressée à le consulter sur l'avenir et sur toutes choses, et lui apportant des volailles et autres dons en paiement de ses savantes conférences. La consultation fut inaugurée par la femme du chef, laquelle fit présent au sorcier d'une demi-douzaine de poules et se retira d'autant plus enchantée, que le mganga lui donna une stupide petite boule pour amulette et l'honora d'un crachat au visage.

On se fait peu l'idée de l'étendue de cet État de l'Ouroua, situé au centre même de l'Afrique équatoriale. Avant d'aller plus loin, il est bon de le faire connaître, ainsi que quelques-unes des coutumes de ses habitants.

« L'Ouroua propre, écrit M. Cameron, commence juste au sud du camp de Tipo-Tipo et s'étend jusqu'au 9e degré de latitude sud. Il est borné à l'ouest par le Lomâmi, et à l'est par les tribus qui bordent les rives du Tanganyika. Au centre de ce pays est le territoire de Ma Kazembé, tributaire de Mata Yafa, chef de l'Oulounda. Kasongo commande aussi douze tribus des bords du Tanganyika, y compris les Ouagouhha, les plus septentrionaux de ses sujets sur ce lac. Les chefs de l'Istaoua sont ses tributaires, comme le sont aussi le Kasongo du campement de Tipo-Tipo et

Roussouna. L'Oussambé, à l'ouest du Lomâmi, fait partie aussi de ses domaines. Le vaste territoire soumis à l'autorité de Kasongo est divisé en de nombreux districts gouvernés (Dieu sait comment !) par un « kilolo » ou capitaine. Quelques-uns de ces fonctionnaires sont des gouverneurs héréditaires, d'autres sont nommés par Kasongo pour une période de quatre ans. S'ils ont satisfait le chef suprême, ils peuvent être renommés ou transférés à un autre district; mais s'ils l'ont mécontenté, Kasongo leur fait couper le nez, les oreilles, les mains... ou la tête. Dans la gradation des peines on coupe le nez, un doigt de la main, la lèvre, la moitié d'une oreille ou une oreille entière pour de simples peccadilles. Pour des délits plus sérieux, on coupe à la fois les doigts des pieds, les mains, les oreilles, le nez, etc.

« Kasongo, ou le chef régnant pour le moment actuel, s'arroge les honneurs et le pouvoir divins. Outre son épouse principale et le harem qu'il entretient dans son enclos privé, il s'impose, pendant ses voyages dans le pays, à toute femme qu'il lui plaît de choisir, et si l'une devient mère, il lui donne une peau de singe pour faire porter à l'enfant, et si celui-ci est du sexe masculin, la fameuse peau de singe lui confère le droit de s'emparer des vivres, des vêtements, etc., de toute personne qui n'est pas de sang royal. Sa principale femme et les quatre ou cinq qui viennent après elle sont toutes de sang royal, étant

ou ses sœurs à lui, ou ses cousines germaines, et dans son harem on trouve ses belles-mères, ses tantes, ses sœurs, ses nièces, ses cousines et, chose plus horrible encore, ses propres filles. »

On se fait aisément l'idée, d'après un pareil exemple, de ce que peut être la moralité du pays. « Lorsque Kasongo, ajoute le voyageur anglais, couche chez lui, le mobilier de sa chambre à coucher se compose des personnes de son harem. Les unes sur les mains et les genoux lui confectionnent un matelas de leur dos, d'autres couchées à plat sur le sol lui servent de tapis. »

Les Ouaroua ne se laissent jamais voir mangeant ni buvant, surtout quand il s'agit de gens de sexe opposé. Leur religion est un mélange de fétichisme et d'idolâtrie.

« Tous les villages ont des huttes à diables et des idoles devant lesquelles on place du pombé, du grain et de la viande, et presque tous les hommes portent une petite figurine au cou ou au bras. Les magiciens sont nombreux, et ils se démènent au milieu d'idoles qu'ils prétendent consulter au profit de leurs clients; quelques-uns sont d'habiles ventriloques et font de bonnes affaires. Mais le grand centre de la religion est une idole nommée « Koungouéa-Bansa », supposée représenter le fondateur de la famille de Kasongo et posséder la toute-puissance pour le bien comme pour le mal. Ce dieu est

conservé dans une clairière, au milieu d'un jungle épais. Il a toujours pour épouse une sœur du chef régnant, laquelle est connue par le titre de « Mouali-a-Panga » .

« Les habitants s'habillent comme les Ouagouhha et se tatouent de la même façon ; mais ils portent leurs cheveux différemment, la plupart les réunissent derrière la tête en une queue roide qui rappelle le manche d'une casserole. Les hommes portent des ornements de plumes (plumes rouges de la queue du perroquet gris en général) variant de forme et de dimension suivant le rang. Ils ont aussi des tabliers faits d'une simple peau et, chose digne de remarque, chaque clan ou famille se distingue par une peau particulière, qu'il est d'ordre de porter en la présence du chef. »

En revenant à Kilemba, M. Cameron apprit que le Kasongo y était lui-même venu pendant son absence et que, regrettant de ne l'avoir pas trouvé, il avait recommandé qu'on le retînt jusqu'à son retour. On était au mois de décembre 1874, et six semaines s'écoulèrent sans que le Kasongo revînt. Ce ne fut pas avant le 21 janvier que ce puissant personnage rentra dans sa capitale, précédé de tambours et au milieu de cris assourdissants.

Le même jour l'officier anglais se rendit chez lui avec Djoumah Mérikani. « En entrant dans l'enclos approprié à son harem, écrit-il, je cherchai en vain

des yeux quelqu'un qui eût l'aspect du si grand chef que Kasongo passait pour être. Mais quand la foule assemblée s'ouvrit pour me livrer passage, j'aperçus devant la principale hutte un jeune homme, dépassant de presque toute la tête les individus qui se tenaient auprès de lui. C'était le fameux Kasongo. Il tenait une lance à la main, et derrière lui quelques femmes portaient ses boucliers. »

L'accueil fait à l'Européen fut cordial, et, pour lui faire honneur, le chef le fit reconduire jusqu'à sa porte par sa musique, musique que M. Cameron assourdi qualifie à bon droit d'« infernale ».

Notre voyageur croyait maintenant très-proche le moment de son départ pour la côte ouest. Alvez prétendait n'avoir plus qu'à prendre congé de Kasongo. Mais en réalité, l'astucieux négrier, qui, depuis plus d'un an, n'avait pas entendu parler des gens qu'il avait sur la frontière, entre les États du Mata-Yanvo et du Kasongo, tenait à ne pas quitter le pays sans avoir de leurs nouvelles, et, pour retarder son départ, tous les prétextes lui étaient bons. C'est ainsi qu'il s'était engagé à bâtir une maison au Kasongo dans une nouvelle ville, Totéla, que celui-ci fondait à quelques journées de marche sur la route à suivre.

Avec Kasongo était revenue la horde de brigands qui l'avait accompagné dans ses razzias. Le plus fieffé gredin d'entre eux était un certain Lourenço da Souza-Coimbra — connu des indigènes sous le nom

de « Kouaroumba » — fils du major Coimbra, de Bihé. De la personne, de l'accoutrement et du caractère de ce Kouaroumba, espèce d'associé en sous-ordre d'Alvez, M. Cameron, qui en a conservé le plus désagréable souvenir, fait un portrait aussi peu flatteur qu'on puisse imaginer. Ce Kouaroumba prétendait imposer à l'officier anglais l'obligation de lui payer des droits, sous le prétexte que c'était lui, Kouaroumba, qui avait montré à Alvez la route par laquelle notre voyageur se proposait de gagner la côte, et ne pouvant faire céder celui-ci, il ne cessait de l'accabler de demandes de toute nature. Cette mendicité, d'ailleurs, était pratiquée à haute pression par Alvez lui-même, qu'il fallait évidemment ménager en raison de ses relations avec le chef de l'Ouroua. Comme exemple de la bonne foi de ce magnanime souverain, malgré ses protestations d'amitié pour M. Cameron, disons en passant que celui-ci fut, fort à propos, averti par Djoumah que Kasongo avait un moment proposé à Alvez de se joindre à lui pour attaquer et dévaliser l'Européen et sa troupe ; Alvez avait refusé, mais un certain nombre des siens, et Coimbra à leur tête, avaient accepté d'entrer dans le complot.

C'était, en somme, un redoutable potentat que ce Kasongo. Dans les visites qu'il faisait à M. Cameron, il était toujours accompagné d'un nombre considérable d'individus mutilés.

« J'en éprouvais de la surprise, écrit le voyageur,

je fus bien plus étonné d'apprendre que tous ces malheureux avaient été mutilés par simple caprice du maître ou pour prouver sa puissance. Son « fidèle Achate » avait perdu les mains, le nez, les oreilles et les lèvres par suite d'accès de mauvaise humeur de Kasongo. Malgré ce traitement cruel, ce malheureux semblait adorer l'empreinte des pas de son maître. Plusieurs autres pauvres diables aussi maltraités ne montraient pas un dévouement moins remarquable. »

Ce Kasongo était bouffi d'orgueil, il se prétendait le plus grand potentat de la terre, et il déclarait à l'officier anglais que, sans l'obstacle que lui opposait le grand lac Tânganyika, il irait visiter l'Angleterre pour voir un peu quelle espèce de pays c'était. M. Cameron s'amusa à rabattre un peu de ces airs superbes, et ses récits, ainsi que ceux qu'avaient répandus les hommes de sa suite touchant la puissance des Anglais, finirent par faire conclure au chef nègre que l'étranger était un être surnaturel venu de la terre des esprits pour le visiter.

D'après ce que l'on connaît déjà du souverain, on peut juger que les mœurs du pays ne sont pas précisément marquées au sceau de la douceur et de l'humanité. Les cérémonies, par exemple, qui s'observent à l'enterrement d'un chef, n'ont nulle part leurs pareilles en sauvagerie. La première chose qu'on fait est de détourner un cours d'eau et de creuser dans le lit une énorme fosse, dont le fond est alors tapissé

de femmes vivantes. A l'une des extrémités une femme est placée sur les genoux et les mains, et sur son dos on assied le chef mort, couvert de ses verroteries et autres ornements. De chaque côté une de ses femmes le soutient, et la seconde en rang de ses épouses se poste assise à ses pieds. Sur tout cet ensemble on jette des pelletées de terre, et toutes les femmes sont ainsi enterrées vivantes, sauf la deuxième épouse. Pour celle-ci la coutume est plus clémente que pour ses compagnes, on lui accorde le privilège d'être tuée avant que la vaste fosse soit remplie. Cette opération faite, on égorge quarante à cinquante esclaves mâles, dont on répand le sang sur la tombe. Après quoi la rivière est rendue à son cours naturel.

On a raconté à M. Cameron qu'à la mort de Bambarré, le père de Kasongo, cent femmes furent ainsi enterrées vivantes. Avec les petits chefs, on n'enterre que deux ou trois de leurs femmes, et l'on n'égorge que quelques esclaves sur leur tombe. Le commun des martyrs est enterré solitairement. On assied le mort le bras droit levé, et on laisse l'index, montrant le ciel, dépasser le monticule de la tombe.

« Aucun village n'est à l'abri de la destruction sous le gouvernement de Kasongo, écrit notre voyageur. L'exemple suivant en est une preuve. Un chef s'étant présenté devant le maître suprême et ayant payé le tribut accoutumé, Kasongo se déclara parfaitement satisfait. En même temps il lui annonça

qu'il allait le reconduire et visiter son village ; mais dès qu'on fut proche, le village fut entouré par une troupe en armes et le malheureux chef fut forcé d'y mettre le feu de ses propres mains, après quoi lui-même fut soumis à une mort cruelle. Les infortunés habitants, fuyant les flammes, se sauvèrent dans le jungle, dans l'espoir d'y trouver le salut, mais des gens apostés d'avance s'emparèrent d'eux. Les hommes furent massacrés et les femmes allèrent grossir les rangs du harem de Kasongo. »

« Sous l'influence combinée des liqueurs fortes et de la fumée du bhang, ajoute M. Cameron, Kasongo agit comme un démon, ordonnant la mort et la mutilation indistinctement et se conduisant de la manière la plus barbare envers tout ce qui l'approche. »

CHAPITRE VI

Départ de Kilemba. — La caravane d'Alvez, le marchand d'esclaves. — L'Oulounda. — Les chefs Mata-Yanvo et Mata-Yafa. — Les indigènes du Lovalé. — Le chef Katendé. — Cataractes du Loumedji. — Halte chez le chef Mona-Pého. — Le Kimbandi et les caravanes régulières du Bihé. — Komananti. — M. Cameron se sépare d'Alvez.

Ce fut seulement le 25 février que la caravane avec laquelle M. Cameron allait s'acheminer vers la côte put enfin partir de Kilemba. Mais, arrivé à l'endroit où devait être construite la maison de Kasongo, construction qui, suivant Alvez, ne devait prendre que quatre jours, M. Cameron reconnut que rien n'était prêt, et ce ne fut qu'avec son aide et celle de ses hommes à lui, que l'édifice put être achevé en vingt jours.

Pendant ce premier trajet, M. Cameron fut dégoûté outre mesure de la manière barbare dont les malheureux esclaves étaient traités. Il n'hésite pas à déclarer que les pires des Arabes sont à cet égard « des anges de lumière et de compassion comparés aux Portugais et à ceux qui voyagent avec eux ».

« Si je ne l'avais pas vu de mes yeux, ajoute-t-il, je n'aurais jamais pu croire qu'il existât au monde

5.

des hommes aussi froidement, aussi brutalement cruels. »[1] Le noyau de la caravane d'Alvez se composait d'un petit nombre de ses esclaves et de porteurs loués par lui à Bihé; mais la plus grande partie était formée de groupes indépendants du pays de Bihé, et de gens du Lovalé et du Kibokoué qui avaient rejoint les autres en route, pour venir, dans l'Ouroua, voler des esclaves. Au départ, la caravane entière pouvait compter sept cents hommes, et avant de quitter l'Ouroua, elle avait réuni, par l'emploi de la force brutale, plus de quinze cents esclaves. Maître Coimbra, entre autres, faisait, le long du trajet, des battues pour son propre compte, dans le but de se procurer un lot d'esclaves à emmener à Bihé. Sur la route, les gens d'Alvez se conduisaient en vrais brigands. Ils attaquaient les petits groupes d'indigènes qu'ils pouvaient rencontrer, et s'emparaient de ce qu'ils portaient, bien que le plus souvent les charges de ces pauvres diables consistassent en poisson sec et en grain des-

1. Les faits rapportés ici par M. Cameron ont donné lieu à des protestations de la part de plusieurs députés devant les Chambres portugaises. Ces messieurs, en flétrissant de leur côté les actes odieux commis par des métis portugais, veulent qu'il soit bien entendu que ni la nation ni le gouvernement ne soient en rien responsables de ces horreurs. Le gouvernement, ont-ils dit, a pris des mesures successives pour assurer l'égalité de droits à tous les indigènes des colonies portugaises et les lois interdisent sévèrement le commerce des esclaves. — Nous le savions; mais, comme les faits enregistrés par M. Cameron à maintes reprises ne sauraient être mis en doute, il serait grand temps que les fonctionnaires des colonies africaines du Portugal veillassent partout à la stricte application de la loi.

tinés à être livrés en tribut à Kasongo. Sur les points cultivés, ils arrachaient les produits du sol. Dans les villages, ils coupaient bananiers et palmiers, et si le voyageur anglais leur faisait des remontrances, ils répondaient que Kasongo les avait autorisés à s'emparer de tout ce dont ils auraient besoin. Lâches autant que cruels, ils se montraient d'ailleurs doux comme des moutons, lorsqu'ils traversaient des territoires réputés dangereux et dont les habitants avaient des armes à feu.

Du lieu où l'on avait construit la maison de Kasongo, la caravane marcha, pendant dix jours, au sud-sud-ouest, pour arriver au village de Lounga-Mandi. A une vingtaine de kilomètres avant ce village, on montra à M. Cameron le lieu où le premier marchand blanc, venant de Bihé, qui eût pénétré dans l'Ouroua, avait établi son camp. D'après les récits des indigènes, la conduite de la caravane de cet individu avait beaucoup de traits de ressemblance avec celle d'Alvez et sa visite avait été peu appréciée.

Ici, les affaires du marchand d'esclaves Alvez furent cause d'un nouveau délai de trois semaines. « Lorsque nous nous remîmes en route, dit M. Cameron, ce fut pour faire une seule étape, puis nous arrêter encore. On avait à poursuivre des esclaves marrons. Le lendemain, nouvelle halte pour attendre un associé d'Alvez. Cet associé, le fameux Coimbra, arriva dans la soirée, conduisant une file de cin-

quante à soixante pauvres femmes pesamment chargées de butin, et quelques-unes portant, en outre, leurs enfants dans leurs bras. Ces femmes esclaves représentaient ce qui restait de la population de quarante ou cinquante villages qu'on avait détruits et ruinés, dont presque tous les hommes avaient été tués, et dont les autres, chassés dans le jungle, allaient s'y nourrir de fruits sauvages ou peut-être y mourir d'inanition. Je suis persuadé que, pour ces cinquante ou soixante esclaves, il faut compter au moins cinq cents hommes tués en défendant leurs foyers, ou qui moururent ensuite de faim, sans parler d'un nombre plus considérable d'individus qui restèrent errants. Toutes ces femmes étaient attachées, les unes aux autres, par la taille avec de fortes cordes à nœuds, et lorsqu'elles ralentissaient leur marche, on les frappait impitoyablement.

« Quand Coimbra arriva avec cette riche moisson, Alvez se montra au niveau de la circonstance, en exigeant de son associé un certain nombre d'esclaves pour compenser les frais que les retards de Coimbra lui avaient occasionnés.

« Les mulâtres portugais et les marchands nègres sont, entre tous, les plus cruels pour leurs esclaves, tandis que les Arabes, au contraire, en règle générale, traitent les leurs avec bonté. »

Une faible proportion seulement des esclaves qu'on capture dans le centre de l'Afrique arrivent sur la

côte. La plus grande partie, surtout les femmes, sont exportées au sud, dans le royaume de Sékélétou, sur la rivière Tchobé, où, pour diverses raisons, la population est insuffisante, ce qui crée une grande demande d'esclaves. On les troque contre de l'ivoire, qu'on porte ensuite à la côte. D'habitude, une caravane de ces marchands fait un voyage dans le centre de l'Afrique, d'où elle revient dans le royaume de Sékélétou, et ainsi de suite. Il n'est pas improbable que quelques-uns de ces esclaves vont, à l'occasion, jusqu'aux mines de diamants, grossir les troupes de travailleurs qu'y conduisent les Cafres.

Le lendemain de l'arrivée de Coimbra, la caravane se remit en marche et traversa le Lovoé qui forme la frontière entre l'Ouroua et l'Oussambi. Là, les palmiers à huile cessent de pousser, l'altitude étant de plus de 780 mètres. Autour de Msoa, le pays est beau et prospère, les districts populeux, les villages y étant fortifiés de palissades et de fossés pour se protéger contre les incursions de Mchiri. Ce Mchiri, indigène ouanyamouesi, ayant pénétré, il y a plusieurs années jusqu'à Katanga pour y faire le commerce de l'ivoire, avait profité de la force de ses troupes et de ses armes à feu pour s'ériger en chef du pays, bien que Katanga fasse nominalement partie des domaines de Kasongo. L'ivoire étant rare, Mchiri vit du commerce des esclaves et du produit de ses mines de cuivre. Il a celles-ci sous la main; mais

pour se procurer des esclaves il est forcé d'étendre au loin ses incursions, et comme son commerce avec Bihé et la côte va croissant, il s'ensuit que le pays est dépeuplé sur une grande étendue.

Le pays d'Oussambi qu'on traversait est encore possession de Kasongo ; mais les habitants, outre le tribut qu'ils payent à ce souverain, en payent un autre à Mata-Yanvo, chef dont ils sont plus voisins.

Au bout de quelques marches, on se trouva à peu près exactement sur la ligne de séparation des eaux entre les rivières qui se jettent dans le Loualaba, au-dessous de Nyangoué, et celles qui y tombent au-dessus de ce point et du Kassali. Le 27 juillet 1875, on traversait le Loubiranzi, et l'on entrait dans l'Oulounda.

« L'Oulounda, écrit M. Cameron, est une longue bande de pays — large d'une centaine de milles au point par où nous y entrâmes — qui s'étend entre le 5e et le 12e degré de latitude sud. La majorité des habitants sont des Oualounda ; mais le chef, Mata-Yafa, et sa suite immédiate, ainsi que quelques gouverneurs de districts, sont des Ouaroua. Les villages sont petits et rares, très-éloignés les uns des autres, et la plus grande partie du pays est encore à l'état de forêt vierge. »

Les Oualounda sont une race à l'aspect farouche et d'une insigne malpropreté. Le vêtement des hommes se compose d'un tablier de peau ; les

femmes se contentent d'un lambeau d'étoffe d'écorce. Leur coiffure n'affecte aucune forme ; leur laine est tout simplement réunie en un tout compacte, composé de saleté et de graisse, sans le moindre ornement. Ceux de ces gens qui visitèrent le camp de M. Cameron ne paraissaient pas avoir jamais eu affaire aux caravanes, car ils ne possédaient ni verroterie ni le moindre morceau de cotonnade.

Le 2 août, notre voyageur traversait le Loukodji, le principal affluent oriental du Louloua. A quelques kilomètres de ce point, était le village d'un certain Kazombé, le second chef de l'Oulounda. Mais il était absent pour cause d'hommages à présenter au nouveau Mata-Yafa, le premier ayant été renversé par une conspiration de sa sœur — qui était aussi sa principale épouse — épouvantée pour elle-même des cruautés que ce monstre pratiquait sur son entourage le plus immédiat. Le Mata-Yafa détrôné était allé, en attendant mieux, demander aide et protection à son ami et parent, le puissant Kasongo.

Le lendemain 6, la caravane atteignait Kisenga situé juste entre les sources du Louloua et du Liambai ou Zambézi, et dernière station de l'Oulounda avant d'entrer dans le Lovalé, pays de plaines immenses semées de marécages, et où, pendant la saison des pluies, on a de l'eau jusqu'aux genoux. Ces plaines occupent tout l'espace compris entre les affluents du Congo et ceux du Zambézi. En amélio-

rant le lit de ces divers cours d'eau et en creusant un canal d'une trentaine de kilomètres à travers le pays plat, on les réunirait facilement, suivant notre explorateur, et l'on pourrait établir une série de voies de navigation intérieure, de la côte ouest à la côte est. Naturellement, il y aurait quelques « portages » ou quelques écluses à construire pour franchir les rapides les plus importants ; mais qu'est-ce que cela, comparé au résultat à obtenir?

« Les habitants du Lovalé, dit M. Cameron, sont très-sauvages de mœurs et de coutumes, et, comme ils sont armés de fusils, ils sont fort redoutés des caravanes. Ils n'exigent pas de tribut, comme dans l'Ougogo (sauf un ou deux chefs), mais ils ont une foule de moyens de pratiquer des extorsions sur ceux qui traversent leurs villages. Tout, dans leur mode d'existence, est réglé par les magiciens ou les hommes aux fétiches, et ces hommes sont fort habiles à tendre des pièges aux voyageurs. Ainsi, s'il arrive à un étranger de poser son fusil ou une lance contre une hutte, l'arme est immédiatement saisie, et n'est restituée que contre une lourde amende, dont la raison donnée est que l'acte en question est une œuvre de magie destinée à faire mourir le propriétaire de la hutte. Si un arbre est coupé, la même réclamation se reproduit, et ainsi de suite à l'infini.

« Leur costume est grossier à l'extrême ; les hommes portent des tabliers de cuir et les femmes quelques

petites lanières à la façon des Nubiens, ou un étroit lambeau d'étoffe. Leurs chevelures sont édifiées sur une espèce de patron, et, plâtrées qu'elles sont de boue et d'huile, elles ont l'air d'avoir été sculptées dans du bois. »

Ils tirent du fer en grande quantité de Kibokoué, et ils le travaillent habilement en têtes de flèche de formes fantastiques et en hachettes ingénieusement contournées et ornées. Leurs huttes sont bien bâties, les unes carrées, les autres rondes ou ovales, avec des toits élevés se terminant parfois en doubles ou triples pointes.

Le long de la route suivie par la caravane, d'innombrables traces de campement attestaient le commerce considérable, en esclaves surtout, qui se fait aujourd'hui entre le Bihé et le centre de l'Afrique.

« Dans tous les villages les fétiches étaient nombreux. Ils consistaient d'ordinaire en figures d'argile mouchetées de rouge et de blanc, et destinées à représenter des léopards et autres bêtes féroces, ou en grossières imitations en bois d'hommes et de femmes. »

Le Lovalé obéissait autrefois à un seul souverain. Il est aujourd'hui divisé en deux ou trois gouvernements dont le principal avait alors pour chef Katendé. La caravane arriva le 28 août au village de cet illustre personnage. M. Cameron se rendit auprès de lui avec Alvez. Il trouva le monarque assis, en grande représentation, sous un arbre, entouré de ses conseillers,

« De chaque côté, écrit le voyageur, était une hutte à fétiches, l'une contenant deux figures impossibles d'animaux, l'autre des caricatures de cette forme humaine que Dieu fit à son image. A une branche de l'arbre, une corne de chèvre, suspendue par une corde de lianes, comme amulette, se balançait à quelques pieds du nez noir du potentat. Celui-ci portait, pour la circonstance, une chemise de couleur, un chapeau de feutre et une longue jupe faite de mouchoirs de couleur. Il fumait avec acharnement, et comme sa provision de tabac touchait à sa fin, je conquis son estime en lui en donnant un peu, cadeau qu'il reconnut en m'octroyant en retour une poule et quelques œufs.

« Je le questionnai sur Livingstone, qu'il se rappelait avoir vu passer par son village (en se rendant du pays de Sékélétou à Loanda). Mais il y avait très-peu de renseignements à tirer de lui concernant le grand voyageur, si ce n'est qu'il montait un bœuf, fait qui semblait s'être imprégné d'une manière indélébile dans la mémoire de Katendé. Depuis l'époque de Livingstone, il avait changé deux fois l'emplacement de son village. »

Dans l'après-midi, un grand nombre d'indigènes vinrent au camp de M. Cameron, et l'un d'eux lui raconta une curieuse légende sur le lac Dilolo, peu éloigné de là.

Tout le pays contient une énorme quantité de pois-

sons. Les indigènes les sèchent et en font un article important de commerce avec les tribus voisines ; c'est même en quelque sorte une monnaie courante. Il est fort extraordinaire que ces poissons puissent servir à l'alimentation ; car, n'étant séchés que partiellement, puis emballés dans des paniers du poids de 20 à 25 kilogrammes, ils ne tardent pas à devenir une masse putride — et cependant les indigènes s'en nourrissaient.

La fraude en matière commerciale n'est pas une invention de la civilisation, comme on s'est plu à le dire souvent. Les indigènes barbares de l'Afrique centrale la comprennent à merveille. Au centre des paniers de poissons achetés par M. Cameron, se trouvaient parfois des pierres, de la terre, des poteries cassées, des gourdes, etc., destinées à parfaire le poids.

Le Kassabi était alors à une distance d'une vingtaine de kilomètres au nord de la route suivie. On ne tarda pas à en atteindre la source. Le 7 septembre, après avoir traversé des bosquets qu'on eût dit plantés à plaisir de lauriers, de jasmins et autres arbustes odorants, dont les senteurs embaumaient l'air au loin à la ronde, on arrivait au village de Cha-Kelembé, chef du dernier district du Lovalé. C'est de là que, pour la première fois, notre voyageur aperçut le Loumedji, dont on entendait au loin gronder les cataractes, « noble cours d'eau, dit-il, de plus de

50 *yards* (environ 50 mètres) de large et de plus de 10 pieds de profondeur, courant rapide et tortueux à travers une large vallée boisée de chaque côté. »

Sur cette portion du trajet, les indigènes affluaient dans le camp. Ils y passaient la nuit à danser, à tambouriner, à chanter, à rendre enfin tout sommeil impossible. Encore prétendaient-ils, le matin venu, se faire payer pour ce vacarme. Il est vrai que leurs exigences n'étaient pas grandes, une poignée de poissons les satisfaisait pleinement. « Les femmes étaient si légèrement vêtues, dit M. Cameron, qu'avec une bobine de ruban on eût pu habiller toute la population féminine d'une demi-douzaine de villages. » En revanche, ces dames consacraient beaucoup de temps à leur coiffure plâtrée d'argile et de graisse et affectant toutes les variétés de formes possibles, selon le goût particulier de la personne.

A partir du village de Kélembé, la caravane commença à quitter les plaines pour entrer graduellement dans une région montagneuse, et l'on arriva chez le chef Mona-Pého, où l'on fit une halte de deux jours. Mona-Pého fit au voyageur anglais une visite de cérémonie, pour laquelle il s'était fait escorter d'une vingtaine d'hommes armés de fusils. Ceux-ci, en approchant le camp, se mirent à tirer, à crier, à hurler, à qui mieux mieux. Mona-Pého avait, pour la circonstance, revêtu son costume d'apparat, lequel se composait d'un vieil habit d'uniforme européen,

d'une courte jupe de cotonnade imprimée, et d'un bonnet de coton graisseux. Immédiatement derrière lui venaient quelques individus portant des calebasses de « mead », espèce d'hydromel composant une boisson très-enivrante, que l'illustre chef tenait à honneur de boire de compagnie avec le voyageur blanc.

Pendant son séjour chez Mona-Pého, M. Cameron reçut aussi la visite d'un individu vêtu, de la tête aux pieds, d'une sorte de maillot ou de réseau de fabrication indigène, teint en bandes horizontales noires et blanches, et porteur d'un masque représentant une figure de vieillard avec d'énormes lunettes, et agrémenté par derrière d'une sorte de fourrure grise. D'une main, ce personnage tenait un long bâton, et de l'autre une sonnette, qu'il agitait continuellement. Il était suivi d'un petit garçon chargé de recueillir les dons qu'on lui faisait. Cet être étrange était un « faux diable ». Sa fonction consistait à effrayer les diables qui hantent les bois du Kibokoué et qui sont aussi nombreux que puissants, mais qui, par bonheur, sont en même temps très-jaloux les uns des autres. Les vrais diables n'aiment pas à se trouver en contact entre eux, et les faux diables en profitent pour les faire déguerpir, en leur donnant le change. Aussi ce métier de faux diable est fort lucratif et rapporte, paraît-il, de beaux honoraires aux gens qui s'y consacrent.

Le Kibokoué est un pays très-montagneux, très-

boisé, très-arrosé, et ne produisant guère que de la cire d'abeilles. Il formait autrefois un seul État, mais il appartient aujourd'hui à quatre chefs indépendants les uns des autres.

Quelques jours après avoir quitté Mona-Pého et traversé plusieurs villages, les voyageurs passèrent vers les sources du Loumedji, qui, à sa naissance, n'est guère qu'un ruisseau de 2 mètres de largeur avec 1 mètre de profondeur. Puis ils entrèrent dans le Kimbandi, où ils rencontrèrent les premières caravanes régulières du Bihé en quête de cire d'abeilles, et quelques autres se rendant au Katanga, et conduites par des esclaves de Silva Porto, marchand de Benguéla, bien connu des géographes par ses voyages, en compagnie de Saïd-ibn-Habid, exécutés en 1852-1854.

A mesure qu'on approche du Kouanza, le pays devient plus montagneux. Cette rivière partage en deux le Kimbandi. Au point où M. Cameron la traversa, elle avait quelque 60 mètres de largeur et 3 ou 4 de profondeur : elle est navigable encore à quelque distance au-dessus. On n'était plus alors qu'à une marche de Komananti, village indigène auquel était rattaché l'établissement d'Alvez. Au bout de quelques heures, la caravane arriva à un village qui semblait plus prospère et plus civilisé que les autres et qui appartenait à deux mulâtres d'extérieur fort respectable. Non loin de là était la rivière Ko-

kéma et le village de Kapéka, appartenant à un autre mulâtre nommé Francisco-Domingo Camoen, lequel possédait un troupeau d'une quarantaine de bêtes à cornes importées des pays cafres. Toute cette région était charmante de verdure et d'effets pittoresques.

A Komananki, M. Cameron se séparait enfin d'Alvez, de la compagnie duquel il avait eu si peu à se louer durant leur long trajet commun. L'obligation de se procurer des guides et diverses provisions le retint huit jours encore avec ce personnage. Enfin, le 10 octobre, tout était prêt et, sous la conduite d'un noir civilisé, natif de Dondo, nommé Manoel, associé d'Alvez, mais plus respectable que celui-ci, et qui devait se comporter infiniment mieux, notre voyageur se mit définitivement en route pour Benguéla.

CHAPITRE VII

Visite à Kagnombé, chef de tout le Bihé. — Retour à la civilisation. — L'habitation du senhor Gonçalvès. L'hospitalité portugaise. – Départ pour la côte. — Kambala. — Le roi Kongo. — Épuisement et souffrances de l'expédition. Extrême réduction des vivres. — Difficultés de la route. Le défilé de la Soupa. — La mer. — Dernière étape. — La bienvenue d'un Français.

M. Cameron ne partit point avec toute sa suite. Il tenait à visiter Kagnombé, le chef de tout le Bihé, et aussi un négociant portugais, le senhor Guilhermé Gonçalvès, établi dans le pays et récemment arrivé d'Europe. Il choisit donc un petit nombre d'individus pour l'accompagner, laissant le gros de la troupe suivre pour le rejoindre à l'établissement, situé plus loin, d'un autre portugais, Joâo-Baptista Ferreira.

Une journée de marche suffit pour l'amener au village de M. Gonçalvès. Elle se fit à travers une région fertile bien boisée et arrosée de nombreux cours d'eau. Les villages étaient entourés de plantations. Auprès de chaque hutte étaient de petits enclos de tabac. Les bois exhalaient souvent le parfum de la vanille.

Après avoir perdu son chemin trois ou quatre fois,

la petite avant-garde arriva à un village d'une étendue considérable, c'était celui de M. Gonçalvès. M. Cameron fut immédiatement logé dans une grande hutte affectée par le maître aux visiteurs. La population tout entière était composée des esclaves du négociant, mais le plus grand nombre des habitants étaient en route pour le Djendjé, sous le commandement d'un de ses fils. Il possédait une demi-douzaine de villages analogues, de chacun desquels la population formait le noyau d'une caravane, le reste étant composé d'indigènes loués dans le voisinage.

A trois heures de là était la capitale de Kagnombé. On s'y rendit le jour suivant. Cette ville était la plus grande que notre voyageur eût vue en Afrique. Elle a de 6 à 7 kilomètres de circonférence ; il est vrai qu'une grande partie de l'intérieur était occupée par des parcs pour les bestiaux et par des cultures de tabac, ce qui fait que la population ne répond pas à la superficie. Il s'y trouve aussi trois étangs, où prennent leur source des ruisseaux coulant vers le Kokima.

« A mon arrivée, écrit M. Cameron, je fus reçu par le secrétaire, le chambellan et le capitaine des gardes de Kagnombé, lesquels portaient des gilets rouges comme signes distinctifs de leurs dignités. Le secrétaire était plutôt un objet de luxe que d'utilité, attendu qu'il ne savait pas écrire ; mais un subordonné, un noir natif de Dondo, était plus ins-

truit, et c'était lui qui dirigeait le commerce de Kagnombé avec la côte. »

Les hauts fonctionnaires conduisirent l'Anglais à une hutte préparée pour sa réception, et commencèrent à le tourmenter relativement à la question de savoir ce qu'il allait offrir à Kagnombé et à eux-mêmes. Un fusil Snider n'ayant pas été jugé un cadeau suffisant pour le roi, M. Cameron dut y ajouter une grande peau de léopard qui lui avait été donnée par Djoumah Mérikani et dont il se servait depuis lors pour s'envelopper la nuit.

Parmi la foule des curieux qui se pressaient autour du voyageur, et qui au besoin entraient sans cérémonie dans sa tente, se trouvaient des hommes attachés à une caravane appartenant à Mehiri et revenant de Benguéla. Ils portaient tous les marques des tribus ounyamouési et la plupart parlaient le kinyamouési. « Je ne doute pas, dit M. Cameron, que beaucoup de ces hommes n'eussent visité les deux côtes et qu'un message ne pût être envoyé par ces gens de Benguéla au Zanzibar. »

Le lendemain matin, le voyageur alla faire sa visite au roi Antonio—ainsi s'intitulait Kagnombé. « J'entrai tout d'abord, écrit-il, dans une petite cour intérieure dont les portes étaient gardées par des hommes revêtus de gilets rouges à dos blanc et qu'il appelait ses soldats. Plusieurs d'entre eux étaient armés d'arcs, les autres de lances et quelques-uns de vieux fusils à

pierre. » Ne voyant pas de place particulière réservée pour lui et ne se sentant pas disposé à s'asseoir sur un tabouret au même niveau que ses hommes, M. Cameron envoya chercher sa propre chaise. Grande rumeur alors parmi les dignitaires ! Personne ne s'asseyait sur une chaise en la présence de Kagnombé. « Qu'à cela ne tienne, répondit l'Européen, je me passerai de voir le roi. » Cet argument triompha de tous les scrupules, et la chaise fut admise.

Au bout de quelque temps, Kagnombé fit son entrée. Il était vêtu d'un pantalon et d'un vieil habit noir ; il portait en outre sur les épaules un grand châle gris écossais, dont les bouts étaient tenus derrière par un petit garçon nu. Il avait sur la tête un vieux chapeau à larges bords. Quant à ses chaussures, elles brillaient par leur absence. Malgré l'heure matinale, le roi Antonio paraissait aux trois quarts ivre. Il commença par informer son visiteur qu'il était un très-puissant monarque, plus grand qu'aucun autre chef d'Afrique, car, outre son nom africain, il avait encore un nom européen. Il ne fallait pas croire qu'il n'eût pas de plus beaux habits que ceux-là, il en avait de galonnés d'or et bien d'autres magnificences qui lui avaient été données par les autorités portugaises à Benguéla. — L'illustre personnage avait en effet passé quelques années dans cette ville et était supposé y avoir été instruit, mais le seul effet de cette éducation paraissait n'avoir eu pour résultat que de

greffer sur ses vices de sauvage tous les vices de la demi-civilisation.—Ayant appris que son hôte avait été longtemps en route, il voulait bien se contenter des présents que celui-ci lui offrait; mais il tenait à lui rappeler que s'il repassait jamais par sa ville, il aurait à lui faire des dons plus en rapport avéc le prestige de sa puissance.

Le discours fini, on entra dans une enceinte intérieure où les sièges furent de nouveau rangés en cercle ; puis Kagnombé, qui avait été chercher dans une de ses huttes une bouteille d' « aguardiente », invita chacun à en boire à la ronde, en ayant soin de s'en réserver la bonne part, ration quelque peu inquiétante pour son équilibre, mais dont le seul effet fut d'accroître sa gaieté et de lui faire exécuter les danses les plus folichonnes.

La petite fête se termina là et M. Cameron fut libre de regagner sa hutte. Il profita du temps qui lui restait pour parcourir la ville et le voisinage, et pour visiter la grande place des fétiches. Les crânes de tous les chefs que Kagnombé avait vaincus y figuraient au bout de perches, entourés de têtes de léopards, de chiens et de chacals. Non loin de là était la sépulture de sa famille. Les tombes étaient toutes orientées de l'est à l'ouest. Sur chacune étaient des débris épars de poterie et au centre, sous une hutte à fétiches, des offrandes de vivres et de boisson attendaient le bon plaisir des trépassés.

Derrière l'enclos particulier de Kagnombé est un grand figuier des Banyans sous lequel il donne ses audiences aux marchands portugais. Dans ces solennités, maître Antonio est assis sur un haut siège placé sur une élévation du terrain, tandis que ses visiteurs prennent place sur des pierres ou sur les racines de l'arbre. C'était un grand honneur pour M. Cameron d'avoir été admis dans l'enclos privé, et cet honneur jamais aucun blanc ne l'avait eu avant lui.

Des deux enclos le premier est réellement celui de la garde du corps du chef nègre. Cette troupe compose son avant-garde quand il va à la guerre. C'est au capitaine qu'est dévolu l'honneur insigne de porter le chapeau de Kagnombé. Ce chapeau joue un grand rôle dans l'action ; quand on approche d'un village qu'on veut prendre, on fait de ce couvre-chef ce que Condé fit de son bâton de maréchal, on le jette par-dessus les palissades et il s'ensuit un élan irrésistible pour le recouvrer, car celui qui le rapporte est considéré comme le héros du jour et il reçoit une large récompense en esclaves et en liqueurs fortes.

Le lendemain matin, M. Cameron partit et poussa d'une traite jusqu'à la demeure du senhor Gonçalvès. Là, grande fut sa stupéfaction, on le conçoit, en se retrouvant dans un milieu civilisé. L'habitation était dans le meilleur ordre. Une belle cour, flanquée de grands magasins et bordée d'un bois d'orangers en

plein rapport, la précédait. Un mulâtre espagnol introduisit le voyageur dans la salle à manger, où deux fils de M. Gonçalvès étaient à déjeuner avec un autre blanc, ancien contre-maître à bord d'un vaisseau de guerre portugais. Cette salle, entièrement peinte à neuf, était parquetée, les fenêtres avaient des jalousies vertes, le plafond était tendu de calicot. La table avait une nappe blanche ; on y voyait du vin et des mets d'Europe, du beurre, des friandises, du café, etc.

Le senhor Gonçalvès, « vieux gentleman de manières charmantes », accueillit chaudement son nouvel hôte et, le priant de laisser de côté toute cérémonie, il le fit mettre à table immédiatement; puis, le déjeuner fini, il lui fit faire le tour de son établissement. Il avait été autrefois capitaine de navire; mais, fatigué de la vie de marin, il s'était fixé au Bihé, il y avait de cela trente-trois ans. Au bout de trente années de séjour en Afrique, il était retourné à Lisbonne avec l'idée d'y finir ses jours en paix. Mais tous ses amis étaient morts; il était trop vieux pour en faire de nouveaux, et, après trois ans d'absence, il était revenu au Bihé — il y avait de cela trois semaines. Son principal commerce était avec le Djendjé pour l'ivoire et avec le Kibeko é pour la cire d'abeilles, et ce commerce était prospère des deux côtés. Deux fois il avait été incendié et deux fois il avait recommencé les affaires à nouveaux frais. Chacun des six

villages qu'il possédait fournissait une caravane. Deux d'entre elles étaient en route, l'une sous les ordres d'un de ses fils, l'autre sous ceux d'un serviteur; deux autres s'apprêtaient à partir. Ses fils présents revenaient du Djendjé, où ils avaient rencontré des commerçants anglais avec des chariots traînés par des bœufs.

Si tentante que fût l'hospitalité de M. Gonçalvès, M. Cameron ne pouvait pas s'y attarder longtemps, et après avoir passé la nuit dans cette confortable demeure il dut la quitter pour continuer sa route jusqu'à l'établissement de Joào-Baptista Ferreira — autre négociant portugais dont il a été question plus haut—où l'attendait le reste de sa caravane. Joâo avait visité l'Ouroua et se préparait à entreprendre un nouveau voyage auprès de Kasongo pour se procurer des esclaves et les revendre au Djendjé contre de l'ivoire. L'accueil qu'il fit au voyageur anglais fut sans doute très-aimable et il se montra certainement très-hospitalier; mais M. Cameron, quelle que soit sa reconnaissance pour l'assistance qu'il reçut de lui, ne peut s'empêcher de signaler ce qu'il appelle « le côté noir » du personnage. Le senhor Joâo, qui tenait du gouvernement portugais une commission de juge de district en raison de ses nombreux voyages, faisait ouvertement le commerce des esclaves et l'on pouvait voir dans son établissement des lots d'esclaves enchaînés.

« Avec mon expérience de la manière dont on se

procure les esclaves, dit notre voyageur, je ne pouvais que me sentir affligé à la pensée que des hommes blancs capables de pareils sentiments de lèse-humanité fussent les premiers spécimens d'Européens qu'apprissent à connaître les malheureuses populations de l'Afrique centrale. Joâo me raconta comme une assez bonne histoire que Kasongo, en l'honneur de sa visite, avait fait couper je ne sais combien de nez, d'oreilles et de mains d'esclaves, et il m'exprima son intention de porter à ce chef une centaine de fusils à pierre en échange d'esclaves... Je ne doute pas que, quand Kasongo possédera un nombre suffisant d'armes à feu, il ne se mette à détrousser les caravanes; car lorsque je traversai son territoire il était fort disposé à faire le métier de voleur de grand chemin, les moyens seuls lui manquaient. »

Après un jour de halte à l'établissement de Joâo-Baptista Ferreira, M. Cameron et son monde se mirent en marche pour la côte, de compagnie avec une troupe de Baïlounda chargés de porter à Benguéla, pour les y vendre, des marchandises appartenant à Alvez. Le chef de cette troupe devait servir de guide au voyageur anglais et Manoel d'interprète entre eux deux.

Le Loutato est la ligne frontière entre le Bihé et le Baïlounda. On le franchit le 18 octobre, tant sur un pont recouvert en ce moment par l'eau que sur des pointes de rochers reliées entre elles par des planches

attachées avec des cordes de plantes grimpantes. La rivière au-dessous de ce point a une soixantaine de mètres de large, elle est très-profonde et d'une extrême rapidité. Elle offre d'ailleurs, de la rive opposée, un curieux spectacle avec ses îlots nombreux et les séries de cascades qui tombent des flancs de la colline à laquelle elle est adossée et qui fournissent à elles seules les deux tiers de l'eau du courant principal.

A mesure qu'on avançait le paysage devenait de plus en plus pittoresque. « C'est un vrai paradis ! s'écrie M. Cameron ; cela dépasse toute description. Il n'est pas de poète dont la langue, pas de peintre dont le pinceau puissent rendre l'exquise beauté du pays de Baïlounda : dans toutes les directions, des collines boisées dont les arêtes étaient couronnées de coquets villages aux jaunes toitures de chaume, que des bouquets de grands arbres protégeaient de leur ombre ; des plantations, des champs verdoyants séparés entre eux par les plates-bandes vermeilles des terres nouvellement labourées ; au milieu de tout cela, de gais ruisseaux étincelant au soleil ; pour fond à ce tableau, un rideau de montagnes bizarrement découpées et affectant toutes les gradations de teinte avant de se confondre avec le bleu de l'horizon, alors qu'au-dessus de nos têtes le ciel était semé de petits nuages blancs floconneux et que le murmure des abeilles, le bêlement des chèvres et le cri retentissant

des coqs rompaient le silence général et l'immobilité de l'air. »

C'est au milieu de cette région enchantée qu'est situé Kambala, la capitale de Kongo, le chef du Baïlounda. Pour aller rendre visite à cette majesté, M. Cameron divisa sa caravane en deux groupes, laissant le principal poursuivre la route jusqu'au campement suivant et ne prenant avec lui qu'un petit nombre d'hommes, parmi lesquels Djoumah, Manoel et le chef des porteurs baïlounda.

Kambala est perché sur une colline rocheuse au centre d'une plaine boisée qu'entourent des chaînes de montagnes peu élevées. « L'entrée du village était sur une plate-forme lisse de granit. Après nous avoir fait franchir deux ou trois palissades, on nous conduisit dans une petite division contenant quatre huttes dont nous fûmes invités à prendre possession. Les huttes du village étaient groupées au milieu des rochers de la façon la plus extraordinaire, chaque rebord, chaque saillie étant utilisés dès qu'il y avait place suffisante pour y bâtir. Aussi les voisins de porte étaient généralement ou sur votre tête ou sous vos pieds. Dans les crevasses poussaient de grands arbres ; tout à côté des huttes étaient des plants de tabac et les palissades étaient garnies de lianes en fleurs.

« Quelques-uns des principaux conseillers de Kongo vinrent nous recevoir à notre arrivée, mais

le soin de nous traiter était, en l'absence du premier ministre, dévolu à sa femme, et l'excellente créature apporta une énorme soupe et un grand plat de sauterelles séchées pour nos gens. Plusieurs habitants vinrent aussi nous visiter chacun muni d'un pot de pombé. »

L'heure de la réception venue, les étrangers furent conduits au sommet de la colline où étaient situées la hutte du roi et celle de sa principale épouse, position accessible seulement par une entrée unique et entourée d'une lourde palissade — la quatorzième sur le chemin de ce nid d'aigle, où il fallait souvent s'aider des mains pour avancer. Après une série de mots d'ordre et d'avertissements au moyen d'une cloche, les visiteurs pénétrèrent enfin dans l'enceinte royale. Des tabourets y avaient été disposés autour d'un vieux fauteuil servant de trône au roi Kongo.

La personne de ce monarque noir n'avait rien de bien imposant. « Kongo, dit M. Cameron, fit son entrée vêtu d'un vieil uniforme délabré et coiffé d'un immense chapeau à cornes en tout aussi pitoyable état. Comme il était très-âgé et sous l'influence visible des liqueurs fortes, on le soutenait et il fallut l'aider à s'asseoir sur son trône. Je m'avançai alors et lui serrai la main, mais je doute fort qu'il comprit bien qui son visiteur pouvait être. »

Quelques dignitaires entrèrent alors en conversation avec le voyageur en lui faisant remarquer que

chacune de leurs paroles était parole du roi lui-même, bien qu'en réalité le digne potentat eût fort peu de voix au chapitre. Naturellement, ils déclarèrent que leur maître était le plus grand chef de la terre, et du point élevé où l'on était, ils montrèrent tout le pays d'alentour comme lui appartenant. Le fusil destiné à cet homme auguste fut alors offert en due forme, et l'audience prit fin.

En rentrant à leur quartier, les voyageurs y trouvèrent la femme du premier ministre avec de nouvelles rations de soupe et de sauterelles, festin qu'elle renouvela le lendemain matin avant leur départ, en leur présentant ses adieux. En retour de son hospitalité, la digne hôtesse demanda à M. Cameron de lui envoyer de Benguéla une petite sonnette de cuivre, modeste requête à laquelle celui-ci n'oublia pas de faire droit, en ajoutant à la sonnette désirée une demi-douzaine d'autres sonnettes et une pièce de bonne étoffe, qui dut rendre la brave femme heureuse pour longtemps.

Dans l'après-midi, notre voyageur avait rejoint le reste de sa troupe. Le soir, au campement, un certain nombre de Baïlounda vinrent grossir la caravane. Ces hommes allaient à Benguéla avec de la farine à échanger contre de l'eau-de-vie. « L'un d'eux, dit-il, avait un panier rempli de gros cocons ; je lui demandai ce qu'il en comptait faire. Il en prit un, l'ouvrit, me fit voir à l'intérieur la chenille toute grouillante, et,

mettant délicatement l'animal dans sa bouche, il l'avala, en se léchant les lèvres avec une visible satisfaction. Les chenilles, à cette phase particulière de leur existence, passent, paraît-il, chez ces gens, pour un manger délicieux. »

Sur la route, la caravane rencontra le Koukéoui, grand cours d'eau qui se jette dans la mer, à Nova-Dondo, et aussi l'un de ses affluents, le Kouléli, sans compter de nombreux ruisseaux. Ces deux rivières furent franchies sur des ponts faits de pieux plantés dans le lit et surmontés d'un treillis de perches et de branchages servant de tablier. Ces ponts, bien que peu sûrs quand les liens qui en rattachent les différentes pièces se pourrissent, n'en font pas moins honneur aux indigènes qui les construisent. Celui du Koukéoui avait plus de 30 mètres de long sur 4 de large.

Les pluies étaient abondantes ; les hommes de M. Cameron étaient harassés de fatigue et le scorbut faisait rage parmi eux. Dans un endroit appelé Houmbi, l'un d'eux mourut absolument épuisé. M. Cameron s'était placé à l'arrière-garde, pour activer la marche des traînards. On mettait huit ou neuf heures pour faire un trajet qui n'en eût demandé que trois. Il devenait évident qu'il n'y avait plus moyen de faire aller les hommes plus loin. Plus de vingt d'entre eux se déclaraient incapables de rien porter et à peine capables de faire quelques pas. Tous avaient les

jambes enflées et se plaignaient de douleurs dans les membres et dans le dos. Les estomacs criaient la faim. Le chef avait un grand parti à prendre, il ne fut pas long à s'y décider.

« J'étudiai, dit il, ce que je pouvais faire ; je vis que je n'avais plus besoin de notre bateau de caoutchouc ; je l'abandonnai, ainsi que mon lit, ma tente et tout ce dont je pouvais me débarrasser, ne gardant que mes instruments, mes journaux et mes livres ;puis,rassemblant une demi-douzaine d'hommes qui étaient les plus vigoureux de mon escorte,Manoel, deux des siens et les Baïlounda, qui se prétendaient en état de marcher à telle allure qu'on voudrait, je partis avec eux pour faire les 200 kilomètres qui me séparaient de la côte, laissant le reste suivre plus lentement et promettant de leur envoyer des secours. »

Avec les vêtements qu'il portait, tout le bagage de M. Cameron se composait d'une chemise, d'une paire de pantoufles, d'une couverture, d'une poèle à frire, d'une tasse d'étain, d'un sextant, d'un ou deux autres instruments et d'ustensiles pour écrire, le tout formant un poids d'une dizaine de kilogrammes, pour lequel on se relayait le long du chemin. Quant à ses provisions de bouche personnelles, elles se bornaient à la moitié d'un poulet et à quelques poignées de farine. Il avait pris en outre les deux derniers mètres de cotonnade qui lui res-

taient. Ses compagnons étaient un peu plus riches.

Le lendemain du départ, la petite troupe atteignit le campement le plus élevé de tout le voyage, à 1765 mètres d'altitude, point que les montagnes dominaient encore d'environ 150 mètres. Le jour suivant, on commença à descendre vers la mer, mais la route était raboteuse et des plus pénibles — sans parler des rivières et des ruisseaux à traverser ; elle se déroulait dans des défilés à parois abruptes, aux flancs desquels étaient accrochés de petits villages, dont la couleur se confondait tellement avec celle du roc, qu'on ne les eût pas devinées sans les spirales de fumée qui montaient de leurs toits. Le fond de ces étroites vallées était très-fertile, et de nombreuses cultures s'y montraient. Mais les indigènes étaient absolument inhospitaliers et refusaient toute assistance, toute nourriture.

Après avoir croisé de nombreuses caravanes, dont quelques-unes assez mal disposées pour la petite troupe, on arriva , à la fin du troisième jour, à un village du petit district de Kaisandji, où l'on se disposa à passer la nuit sous de grands baobabs. « Des hommes et des femmes vinrent bientôt nous entourer pour nous examiner, écrit M. Cameron, et je fus frappé d'avoir à constater, dans un rayon relativement aussi proche de la côte, leur peu de prétention à quoi que ce fût qui pût toucher à la civilisation. Un lambeau d'étoffe graisseuse autour de la

taille et une profusion de colliers au cou constituaient tout leur accoutrement. Une seule femme avait sur la poitrine un petit carré d'étoffe qui, en réalité, ne servait pas à grand'chose. »

Au prix de la bande de cotonnade qu'il avait précieusement gardée jusque-là, le voyageur exténué put se procurer un peu de lait—de lait aigre toutefois— le lait frais étant impossible à avoir.

Du Kaisandji à la côte, les villages sont rares. Le pays n'est plus qu'une suite de montagnes désolées. La route franchit des défilés et des rochers granitiques. Tantôt nos voyageurs étaient obligés d'escalader des masses rocheuses énormes, en s'aidant des mains et des genoux; tantôt il leur fallait descendre au fond de la gorge, pour éviter quelque bloc géant coupant le sentier ; puis, en se cramponnant aux lianes poussées dans les crevasses, grimper derechef au niveau qu'on venait de quitter.

« Le soir, écrit M. Cameron, je me sentais à moitié mort ; car, y compris nos haltes, nous avions treize heures de voyage dans les jambes; mais, comprenant que les premiers symptômes de fatigue que je trahirais seraient le signal de la défaite générale, je m'efforçai de sauver les apparences; j'étudiai notre position par les étoiles et je consultai mon baromètre, pour vérifier notre hauteur au-dessus de la mer. »

Des tombes et de nombreux squelettes gisant sur

le bord du chemin attestaient les difficultés du trajet, en même temps que les entraves et les fourches encore attachées à des ossements blanchis ou abandonnées sur les côtés de la route étaient autant de traces lugubres du hideux commerce des esclaves.

Le défilé de la Soupa demanda un jour et demi d'efforts supplémentaires. Au fond coule une branche du ruisseau du même nom qui va se jeter à la mer, à Katombéla, un peu au-dessus de Benguéla.

On était à 70 kilomètres de la côte et l'on venait d'atteindre le sommet de la chaine, quand, à l'horizon lointain, apparut une ligne tranchant sur le ciel. «Nous nous mîmes tous, écrit M. Cameron, à l'examiner avec un mélange d'espérance et de crainte; nous n'osions pas croire que ce fût la mer. Bientôt le doute ne fut plus possible : c'était bien la mer! Nos sentiments de joie et de reconnaissance ne furent certainement pas moins vifs que ceux des Dix mille de Xénophon, quand ils s'écrièrent : « Θάλαττα! Θάλαττα! »

« Il n'y avait plus guère de ressort en moi à ce moment. Si je souffrais un peu moins de la tête et des membres inférieurs, les douleurs que je ressentais dans les reins étaient intolérables. Presque à chaque pas je craignais de tomber sans pouvoir me relever, en attendant que quelque secours me vînt de la côte. Mais je pensais à mes pauvres compagnons épuisés restés en arrière et qui comptaient sur moi pour leur envoyer de l'aide, et soutenu par l'idée que

je touchais au terme de mon voyage, je réussis à me tenir sur mes jambes. »

Le reste du jour se passa à ramper sur les rocs, à se traîner à travers des marécages avec de l'eau jusqu'à la ceinture. Deux hommes des plus solides, l'un appartenant à M. Cameron et l'autre à Manoel, furent dépêchés en avant, avec des lettres et des papiers préparés depuis longtemps, et une note ouverte qui suppliait toute personne charitablement disposée, aux mains de qui elle tomberait, d'envoyer quelques aliments au devant des voyageurs.

Le repos de la nuit redonna un peu de ton aux muscles de la petite troupe ; mais M. Cameron s'aperçut le matin que son corps était couvert de taches rouges ; ses chevilles étaient gonflées, la peau à vif et sa bouche saignante ; il était en proie à une attaque de scorbut. On ne s'en remit pas moins en marche. Dans la journée, des caravanes que l'on croisa racontèrent qu'elles avaient rencontré les deux messagers des voyageurs et qu'ils devaient être en ce moment arrivés à Katombéla.

Encore une étape et le but était atteint ! Le soir, un des messagers, l'homme de Manoel, fut aperçu arrivant à leur rencontre avec un panier de vivres. Quelques lignes en anglais, dont il était porteur, disaient que ces provisions étaient envoyées par M. Seruia, négociant établi à Katombéla. Un domestique du même M. Seruia accompagnait le messager de

Manoel, l'homme de M. Cameron s'étant trouvé trop fatigué pour revenir avec son camarade. La note disait aussi que les lettres et papiers du voyageur anglais avaient été dépêchés à Benguéla.

« Cette nuit fut la dernière que je passai en dehors du monde civilisé, écrit M. Cameron ; quoique je fusse harassé, j'étais beaucoup trop surexcité pour dormir. Longtemps avant le lever du soleil, nous étions tous en marche ; au bout de vingt minutes, nous avions devant nous la mer se déroulant en plein sous nos yeux.

« . . . Je descendis le dernier versant qui regarde Katombéla en courant et en faisant tournoyer ma carabine au-dessus de ma tête, que la joie avait, je crois, presque tout à fait mise à l'envers. Mes compagnons, emportés par le même sentiment d'ivresse, se mirent de la partie, et c'est à cette allure folle que nous arrivâmes jusqu'à une certaine distance de la ville. Alors je déployai mon drapeau et m'avançai d'un pas plus calme.

« Venant à notre rencontre, j'aperçus une couple de hamacs suivis de trois hommes chargés de paniers. Dès que nous fûmes à portée les uns des autres, je vis un aimable et joyeux petit Français sauter à terre et, après avoir ouvert un des paniers et débouché une bouteille, venir à moi « pour boire, me dit-il, à « l'honneur du premier Européen qui eût jamais « réussi à traverser l'Afrique tropicale de la côte est « à la côte ouest ! »

« Cette cordiale bienvenue, celui à qui je la devais était M. Cauchoix, un ancien officier de la marine française, qui s'était établi comme négociant à Benguéla. En apprenant mon approche la veille, entre dix et onze heures du soir, il était immédiatement parti à ma rencontre. »

CHAPITRE VIII

Katombéla. — Saint-Paul de Loanda. — Rapatriement des hommes de l'expédition. — M. Cameron au Gabon. — Son retour en Angleterre.

Katombéla est une petite localité composée d'une douzaine de maisons appartenant à des négociants de Benguéla ; elle est pourvue d'un marché, autour duquel sont quelques baraques de petits marchands, et possède un fort carré armé de quelques vieux canons avec des quartiers de roches pour affûts. La seule maison de pierre était celle de M. Cauchoix; c'est là que M. Cameron fut installé ainsi que ses hommes. L'officier anglais ne tarit pas d'éloges sur les façons larges et gracieuses de l'hospitalité de notre digne compatriote, qui lui prodigua, avec l'assistance la plus généreuse, les soins les mieux entendus et les plus dévoués.

Par l'entremise directe de M. Cauchoix, un convoi de ravitaillement complet fut immédiatement expédié aux hommes de la caravane restés en arrière ; et, le 11 novembre, ceux-ci arrivaient à leur tour à Katombéla. Ils étaient ensuite convenablement installés

avec des rations à Benguéla, les valides, dans un bâtiment du gouvernement, les malades, à l'hôpital.

Malgré les soins intelligents de son hôte, M. Cameron voyait l'état de sa santé empirer chaque jour. M. Cauchoix, qui veillait à son chevet, jugea une belle nuit qu'il n'y avait pas de temps à perdre et, faisant lever son monde, il plaça le malade dans un hamac et le fit porter séance tenante à Benguéla, au docteur Calasso, le médecin de l'hôpital, sans le quitter d'une minute durant les quarante-huit heures qui suivirent. Il ne fallut pas moins que toute la sollicitude dont il fut l'objet pendant son traitement, pour remettre enfin notre explorateur sur pied.

Benguéla ou San Felipe arrive, en importance, immédiatement après San-Paolo de Loanda, parmi les villes portugaises de la côte occidentale. La ville est propre et de bon air ; elle possède un fort de tournure imposante, mais mal armé, dont la garnison se compose de deux compagnies de nègres et d'une trentaine de soldats blancs — des condamnés pour la plupart.

Une petite anecdote sur cette troupe :

« Je ne m'attendais pas, raconte M. Cameron, à trouver chez ces soldats un bien grand dévouement à leur drapeau ; mais je n'étais pas du tout préparé, je l'avoue, à la proposition que me fit l'un d'eux, un sous-officier blanc. Cet homme me déclara que, si

je voulais m'emparer de la ville, il se mettait, lui et ses camarades, à ma disposition et me livrerait le fort, à la condition que je leur donnerais de la viande trois fois par semaine, au lieu d'une seule, ce qui était la ration qu'ils recevaient du gouvernement portugais. »

Au retour du bateau-poste de Mossamédès, l'établissement portugais le plus méridional, le gouverneur fit donner à M. Cameron et à ses hommes un passage pour Saint-Paul de Loanda, et le 21 novembre au matin, la troupe entière débarquait dans ce port ; c'était le quinzième jour après l'arrivée de M. Cameron à Katombéla.

Notre voyageur trouva à Loanda, chez le consul d'Angleterre, des lettres qui l'y attendaient depuis un an. L'autorité supérieure portugaise lui prêta, pour son bien-être et celui des hommes de l'expédition, le concours le plus empressé. Des logements furent immédiatement préparés pour ceux-ci dans le fort, mais ce ne fut pas sans peine qu'on les persuada d'y entrer. Ils ne comprenaient pas, disaient-ils, qu'on les mît en prison après qu'ils avaient suivi l'officier anglais à travers l'Afrique. Dans l'esprit comme dans la langue de ces enfants du Zanzibar, forteresse ou prison ne sont qu'une seule et même chose. On ne triompha de leur défiance qu'en leur affirmant que les portes resteraient ouvertes.

Quelques jours après, arriva le navire anglais le

Spiteful, de l'escadre du commodore sir W. Hewett. Par son intermédiaire, M. Cameron réclama de cet officier supérieur l'assistance dont il pourrait disposer pour rapatrier ses hommes à Zanzibar. En attendant, comme il se pouvait que l'escadre fût dans l'impossibilité de disposer d'aucun bâtiment pour cet objet, M. Cameron et le consul anglais se décidèrent à profiter de la mise en vente du schooner *San João di Ulloa* pour l'acheter moyennant 1000 livres sterling.

Avec l'aide des marins portugais, gracieusement mis à leur disposition, le *San João* fut assez rapidement prêt. La difficulté était de lui trouver un commandant, pour lui faire doubler le cap de Bonne-Espérance. Déjà M. Cameron avait pris son parti de se charge lui-même du commandement, quand, fort à propos, il se présenta un navigateur très-expérimenté dans la personne du capitaine Carl Alexanderson, membre de la Société de géographie de Londres, et bien connu par ses explorations de la rivière Kouanza. Il n'y avait plus qu'à rebaptiser le schooner, en y transférant le pavillon britannique. Le nom choisi fut celui de *Frances Cameron* ; c'était le nom de la mère de notre voyageur.

Le 8 février 1875, le navire, ayant à son bord tous les hommes survivants de l'expédition partie près de trois ans auparavant de la côte orientale, mettait à la voile, escorté jusqu'à une petite distance par les em-

barcations des résidents anglais et par celles du *Cygnet*, qui était alors dans le port.

Peu de jours après, arriva à Loanda le vapeur anglais *le Congo* ; M. Cameron prit passage à son bord pour Liverpool.

Avant d'atteindre sa destination, le steamer devait faire de nombreuses escales — soixante et dix environ. Dans chaque port, M. Cameron fut chaudement accueilli et fêté.

« Au Gabon, écrit-il, les autorités françaises se montrèrent pour moi pleines d'obligeance et de courtoisie. L'amiral Ribourt, commandant l'escadre de l'Atlantique du Sud, m'envoya prendre dans son canot pour me faire déjeuner avec lui, et ses officiers firent assaut à mon égard de politesses de toute espèce. »

La côte d'Angleterre se montra enfin.

« Le 2 avril, dit en terminant notre glorieux et sympathique explorateur, nous arrivâmes dans la Mersey, et ce fut le cœur plein de reconnaissance envers Dieu, dont la bonté m'avait protégé au milieu de tant de dangers, que, parmi les personnes venues à ma rencontre pour saluer mon retour en Angleterre après une absence de trois ans et quatre mois, je reconnus ma mère ! »

M. Cameron a consacré les derniers chapitres de son livre à des considérations sur la géographie de la partie de l'Afrique qu'il a traversée et à l'a-

venir de ce pays au double point de vue de l'établissement du commerce régulier et de l'abolition du trafic des esclaves.

L'Afrique tropicale, comme vue d'ensemble, consiste en un plateau central — dont la portion la plus basse est la vallée du Congo — séparé des étendues de terrains bas qui bordent la côte par des lignes de collines et de montagnes de hauteurs très-variables, qui, sur certains points, approchent tout près de la mer et sur d'autres s'en éloignent, mais dont il est très-aisé de suivre les tracés. Le continent peut donc, en somme, être partagé en trois grandes divisions : le littoral, bas et malsain, les chaînes de montagnes, et le plateau central, celui-ci renfermant naturellement une grande diversité de pays. Au cœur du continent abondent des chaînes et des groupes montagneux indépendants, de grands lacs et de magnifiques cours d'eau.

On peut encore diviser géographiquement l'Afrique d'une autre manière, en considérant chaque grand bassin isolément et en prenant les lignes de séparation des eaux comme des lignes naturelles de démarcation. Les grands bassins seraient alors ceux du Nil, du Congo, du Niger, de l'Ogôoué et les rivières qui se jettent dans le lac Tchad. Il y a aussi à tenir compte des grands déserts du Sahara et du Kalari, qui séparent l'Afrique tropicale fertile de l'Afrique tempérée fertile.

Un des points principaux des découvertes de M. Cameron est la connexion qui existe entre le Tanganyika et le système du Congo.

La plus grande partie de la contrée qui s'étend du Tanganyika à la côte occidentale est d'une richesse inouïe, ainsi que l'a exposé le voyageur dans sa conférence de la Sorbonne. En fait de métaux, on y trouve le fer, le cuivre, l'argent et l'or ; on y trouve aussi de la houille. L'huile de palme, le coton, la muscade et plusieurs sortes de poivre et de café y poussent naturellement. Les indigènes cultivent avec succès l'arachide, le semsem et autres plantes oléagineuses.

« Les Arabes, aussi loin qu'ils ont pénétré dans l'intérieur, y ont introduit le riz, le froment, les oignons et quelques arbres à fruits qui semblent s'y développer fort bien. Les pays de Bihé et de Baïlounda sont suffisamment élevés au-dessus du niveau de la mer pour être admirablement favorables à l'occupation européenne, et ils pourraient produire (l'établissement du senhor Gonçalvès au Bihé en est la preuve) tout ce que l'on cultive dans le sud de l'Europe. »

L'Afrique centrale possède un système de cours d'eau susceptible d'être utilisé pour le commerce, « et qui n'a pas son pareil à la surface du globe ». L'ivoire, à l'est du Lovalé, est d'une abondance prodigieuse ; « son prix, parmi les marchands arabes de

Nyangoué, était de 7 livres et demie (soit 3k,400) de verroteries, ou 5 livres (2k,265) de cauris pour 35 livres (14k,855) d'ivoire ; et les caravanes qui partaient de là pour chercher l'ivoire pouvaient se procurer des défenses, quel qu'en fût le poids, pour un vieux couteau, un bracelet de cuivre ou tout objet inutile capable de tenter le caprice des naturels. »

Il n'est malheureusement si belle médaille qui n'ait son revers, et ici le revers c'est l'esclavage.

« Il y a toutefois une tache sur cette belle contrée, ajoute M. Cameron, c'est la persistance du commerce des esclaves, qui y a pris un développement considérable, pour remplacer les pays qui ont déjà été dépeuplés autrefois par la traite qui se faisait sur la côte. Les chefs, comme le Kasongo et Mata Yanvo, sont entièrement et absolument dénués de sens moral et donneraient à un homme, en échange d'un cadeau de deux ou trois fusils, la permission d'aller détruire autant de villages et de s'emparer d'autant d'habitants qu'il pourrait pour en faire des esclaves. »

Il est temps de nous séparer du courageux et sympathique voyageur, aussi bien, comme nous l'avons dit au début de ce récit, ne saurions-nous avoir la prétention de donner ici une analyse complète de son œuvre. Nous avons forcément omis de notre travail la plus grande partie des maux noblement soufferts, des luttes vaillamment soutenues, qui ont marqué

presque chaque étape de cet immense itinéraire. M. Cameron, lui-même, n'a attaché à ce côté de son voyage qu'une importance en quelque sorte secondaire. Modeste, autant que brave, il s'est effacé dans les scènes si souvent émouvantes qu'il décrit, et lorsqu'il lui arrive de parler de ses fatigues et de ses rudes épreuves, ce n'est pour ainsi dire qu'à titre de renseignement de route pour les explorateurs appelés à venir après lui.

Mais, si réservé que soit le savant marin en parlant de lui-même, à voir la promptitude et l'énergie de ses décisions et à les rapprocher des circonstances et des lieux, on ne sait lequel admirer le plus de son sang-froid dans le péril ou de son indomptable persévérance dans le but à atteindre :

« Le mot « courage », comme l'a dit excellemment l'amiral de la Roncière, président de notre Société de géographie, en présentant le célèbre voyageur au public parisien, convié à l'honneur de le voir et de l'entendre raconter lui-même sa traversée du continent africain — le mot « courage » ne s'applique pas seulement à la vaillance déployée sur les champs de bataille, aux luttes patriotiques de la politique. Il est un autre courage non moins noble et non moins patriotique, qui n'a pas pour motif l'animation du combat ou la lutte de la tribune : c'est celui qui consiste à résister journellement, sans témoins pour applaudir, aux dangers des pays in-

connus et barbares, aux perfidies des peuplades les plus variées, aux difficultés de la vie, se renouvelant à chaque instant ; enfin, aux maladies les plus pernicieuses. »

Ce courage-là, c'est celui qu'a déployé, trois années durant, sans un instant de faiblesse, le commandant Cameron.

II

L'AFRIQUE ÉQUATORIALE

STANLEY

De la côte orientale à la côte occidentale par le fleuve Livingstone.

CHAPITRE I

Les nouveaux systèmes d'exploration. — Les trois problèmes de la géographie africaine.

Les explorations en Afrique se sont faites dans ces derniers temps d'après un nouveau système. Les routes des premiers voyageurs passaient soit par des régions du continent où la population est clair-semée, dans la Cafrerie par exemple ou dans le Sahara, soit à travers des contrées organisées en vastes royaumes tels qu'on en trouve entre l'Achanti et l'Ouadai, royaumes beaucoup trop puissants pour qu'un voyageur s'y puisse risquer contre la volonté des chefs

qui y commandent. Les plus anciens explorateurs durent, par conséquent, se contenter de voyager avec une faible suite, en se conciliant les indigènes des grands États par une patience constante et en tâtant pour ainsi dire le terrain devant eux.

Dans ces dernières années, tout cela a été changé. Le progrès des découvertes a transféré les avant-postes du savoir et les points de départ des explorations en des lieux où la population est infiniment plus abondante que celle qu'on rencontre dans les parties septentrionales et les parties méridionales de l'Afrique, et où cependant elle est encore la plupart du temps divisée en tribus. Il s'ensuit que les explorateurs modernes ont jugé nécessaire de voyager avec des suites nombreuses et bien armées. Cette nouvelle méthode a été souvent adoptée dans le bassin supérieur du Nil Blanc, pays qui a été aussi le théâtre de nombreuses expéditions militaires envoyées par le gouvernement égyptien pour ouvrir la route du Soudan, entre autres l'expédition commandée par sir Samuel Baker. De même, dans le Sud, la petite bande de Cafres déterminés mis à la disposition de Livingstone par un chef dont celui-ci avait gagné la confiance permit à l'illustre Écossais d'opérer la traversée du continent sous la latitude du Zambèze.

Plus tard d'autres voyageurs, comme Burton, Speke, Grant et Cameron, partant de Zanzibar, ont adopté un plan de campagne analogue. Leurs troupes

étaient assez nombreuses pour les mettre en état de passer, selon leur bon plaisir, à travers des régions où les tribus étaient petites, et ces mêmes troupes étaient assez fortes pour que les grandes tribus craignissent de les attaquer ; comme d'ailleurs ils s'en tenaient invariablement aux moyens conciliants à l'égard de ces dernières, ils n'eurent jamais à entrer en lutte très-sérieuse avec les indigènes.

M. Stanley a adopté le système de voyager avec une suite armée sur une bien plus grande échelle qu'aucun des explorateurs nommés plus haut, et il est arrivé par ce moyen à accomplir avec succès une grande expédition à travers l'Afrique équatoriale. Ainsi, parlant de son exploration projetée pour traverser le lac Albert-Nyanza, il dit : « J'ai traversé le pays hostile de l'Ounyoro à la tête de 2,280 hommes. » Quand il quitte Nyangoué pour descendre définitivement le Loualaba, il part avec un corps de 500 combattants rapidement réduit, il est vrai, des deux tiers. Ainsi, avec une force militaire beaucoup plus considérable que celle qu'on avait employée jusque-là et en en faisant l'usage qu'il s'était proposé, M. Stanley a mené à travers l'Afrique centrale une ligne géographique qui l'a entraîné dans des combats et des scènes de meurtre qui ont commencé au lac Victoria-Nyanza et qui n'ont fini qu'à son arrivée dans le voisinage de la côte occidentale. Cet exploit place indubitablement M. Stanley au premier rang des explora-

teurs de l'Afrique et lui assure une renommée durable chèrement payée.

Il ne manquera pas de gens pour discuter avec ardeur la question de savoir jusqu'à quel point un particulier, voyageant en qualité de correspondant d'un journal, a le droit de prendre une attitude aussi belliqueuse et de se frayer un chemin à travers les territoires de tribus indigènes sans égard aux droits de celles-ci, quels qu'ils puissent être. Un homme qui agit ainsi, diront les professeurs de morale, agit au mépris des lois qui sont supposées obliger les individus en tant que particuliers. Il assume des privilèges souverains en punissant de mort les naturels qui lui font obstacle sur sa route. Il se met de son plein gré dans une position d'où il n'est d'autres moyens de sortir que par la lutte ouverte et le sang versé. Les nations sont au-dessus des lois et peuvent faire et décider telles expéditions qu'il leur plaît d'entreprendre, mais la revendication d'un pareil droit par des particuliers ouvre certainement la porte aux abus et, en théorie pure, paraît difficile à défendre. Il est impossible de parler du voyage de M. Stanley sans en remarquer ce trait caractéristique exceptionnel.

La question cependant doit être, ce nous semble, jugée de moins haut, et pour la juger sainement, il faut se placer dans la position de l'explorateur et faire la part des périls chaque jour affrontés par lui. Or, en considérant surtout le noble but visé, il est difficile

de ne point admettre que ces périls exceptionnels sont de nature à justifier amplement les déterminations prises. « J'ai su, a écrit lui-même M. Stanley dans la préface de la relation de son « Voyage à travers le sombre continent », j'ai su, et d'une façon amère, que la règle de conduite que j'ai suivie pendant ce voyage n'a pas été comprise par tout le monde ; mais ma conscience est à l'aise et le simple récit de mes actions de chaque jour, maintenant publié, parlera pour moi. »

Ici toutefois nous ne nous proposons nullement de discuter la moralité des actes de l'intrépide voyageur ; tout ce que nous voulons essayer de faire c'est de suivre et d'enregistrer ses découvertes, qui sont incontestablement de la plus haute valeur géographique et qui peuvent amener des conséquences en comparaison desquelles la mort de quelques centaines de barbares, toujours prêts à combattre et à tuer et dont bon nombre sont de purs cannibales, sera peut-être regardée comme de peu d'importance.

« Tout ce que nous avons conquis à la géographie Africaine, ne l'a pas été sans de grandes pertes de vies humaines, a dit lui-même M. Stanley, [1] ni

1. Discours de M. Sanley, du 28 juin 1878, à la séance extraordinaire de distribution de prix de la Société de géographie dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne. Le resumé que, dans cette circonstance, le célèbre explorateur a donne de son voyage à travers l'Afrique a été lu par lui en anglais. On le trouve traduit en français dans le « *Bulletin de la Société de Géographie.* » (n° de juin 1878). C'est à cet excellent recueil que nous avons emprunte les citations que nous faisons ici et celles qu'on rencontrera plus loin de cette communication mémorable.

sans d'énormes dépenses d'argent et de forces; beaucoup d'existences devront être encore sacrifiées avant que le sombre continent soit entièrement révélé. Bien des vies humaines ont été sacrifiées avant que nous ayons su ce qu'était l'Abyssinie ou avant que les Achantis nous fussent complétement connus. Terribles ont été les luttes autour du lac Albert et dans les parages du Haut-Nil-Blanc. Mais on aurait tort de rendre la géographie responsable des morts qu'elle a entraînées, ou d'accuser l'amour de la science d'être la cause de ces luttes. La science géographique ne marche pas à la conquête des nations et ne cherche pas à déposséder les peuples; elle cherche simplement à arracher à la nature des connaissances nouvelles au profit de l'humanité et à découvrir les mystérieux secrets de notre globe pour le plus grand bien de ses habitants.

« Dans nos ardentes explorations des nouveaux territoires de l'Afrique, nous ne recherchions que l'amitié des indigènes; mais tandis que quelques-uns nous accueillaient avec sympathie, d'autres nous attaquaient avec cruauté et cherchaient à nous arracher la vie pour se repaître de nos corps. Si nous étions tombés victimes de l'amour des cannibales pour la chair humaine, et si nos crânes avaient orné les rues de quelque ville inconnue des bords du Livingstone, les solutions des trois problèmes que j'ai à vous exposer ce soir, n'auraient pas

été trouvées et la crainte de partager notre sort aurait empêché les explorateurs de s'aventurer sur nos traces. — Mais nous avons réussi, et notre triomphe ne fait que stimuler les autres à marcher en avant. »

Les trois problèmes de la géographie Africaine dont parle ici M. Stanley, étaient la vérification des contours du lac Victoria-Nyanza ; de ceux du Tanganyika et la question du Loukouga, rivière dans laquelle Cameron avait cru trouver la voie d'écoulement de lac ; enfin le cours du Loualaba.

Aussi bien, convient-il ici de laisser la parole à M. Stanley pour les expliquer lui-même ; cet exposé servira, en quelque sorte, de cadre aux détails qu'on lira plus loin.

« Jusqu'en 1874, dit-il, trois grands problèmes de géographie africaine attendaient encore leur solution définitive. L'un de ces problèmes avait été laissé irrésolu par le docteur Livingstone, qui en 1866, commença sa dernière et fatale exploration en partant de la côte orientale d'Afrique. Après avoir contourné l'extrémité méridionale du lac Nyassa, il se dirigea vers le nord, à l'ouest de ce lac ; il atteignit une crête de partage des eaux sur le versant méridional de laquelle coulait le Loangoué, un tributaire important du Zambèze, tandis que la pente septentrionale donnait naissance aux origines du Tchambézi (ou Chambèze) coulant au nord et à

l'ouest. Plusieurs mois après, il écrivit dans son journal que le Tchambézi entrait dans le lac Bemba ou Bangouélo ; que le fleuve sortant de ce lac vers le nord, était appelé Louapoula ; que celui-ci entrait dans le lac Moéro qu'il alimentait, pour en ressortir sous le nom de Loualaba.

« Deux ans plus tard, il s'arrêtait Nyangoué et constatait que le Loualaba coulait encore vers le nord, à travers des régions où l'explorateur ne put pénétrer, à cause de l'épuisement de ses forces et du nombre restreint des hommes qui lui étaient restés. La persistance du cours du fleuve dans la direction du nord, le conduisit à cette conclusion que le Loualaba devait être le Nil, ou encore qu'il pouvait alimenter le large et puissant cours d'eau connu traditionnellement sous le nom de Congo. Quittant Nyangoué, le vieil explorateur revint dans l'Oudjidji, où dix jours plus tard, j'eus la bonne fortune de le rencontrer. Après avoir pris quelque repos et des forces nouvelles, il résolut de recommencer ses voyages avec une escorte de braves serviteurs, et de suivre le cours du fleuve ; mais, hélas, au commencement de 1873, il succombait à l'âge et à la maladie, sur les bords du lac Bemba, où son cœur est resté enterré, tandis que ses os reposent dans le noble panthéon de l'Angleterre.

« Le successeur immédiat de Livingstone à Nyangoué, fut le lieutenant Cameron ; mais lui non

plus ne put réussir, pour diverses raisons, à pénétrer dans les régions hostiles qui s'étendent au nord de ce point ; il laissa ainsi le plus grand problème au même point exactement où l'avait laissé Livingstone.

« La difficulté géographique qui, par son importance, venait immédiatement après celle du puissant fleuve que Livingstone et Cameron avaient vu, à Nyangoué, coulant vers le nord, était le problème du Victoria-Nyanza, découvert par le capitaine Speke, en 1858. Bien que le capitaine Speke, accompagné du capitaine Grant dans une seconde expédition, eût vu les eaux grises du Nyanza s'étendre jusqu'à 45 kilomètres au moins des hauteurs qui dominent les côtes ouest et nord-ouest, et bien qu'il eût découvert l'affluent de cette vaste mer intérieure, les géographes exacts n'étaient pas satisfaits de l'audacieux contour que le capitaine Speke lui avait donné, ni des raisons sur lesquelles le vaillant explorateur appuyait sa croyance au grand développement de ce lac. Les critiques hostiles d'un grand nombre de savants attaquèrent son hypothèse, mirent en doute son jugement et contestèrent le tracé supposé des côtes orientales. Des lettres de Livingstone, contenant des informations recueillies de la bouche des marchands arabes, confirmèrent les géographes dans leur hostilité ; l'ancien compagnon de Speke et beaucoup d'autres érudits

s'attaquèrent au grand lac et le réduisirent à une nappe d'eau étroite et tortueuse, tandis que sa vaste étendue était remplie par des lagunes marécageuses, des terres inexplorées peuplées de nations inconnues; ainsi, à chaque nouvel assaut, la mer intérieure de Speke était de plus en plus réduite ; ce qu'en avait vu le voyageur risquait même de devenir simplement une plaine transformée par le mirage en une nappe d'eau.

« Le troisième problème était celui du lac Tanganyika. Livingstone croyait ce lac en connexion avec le Nil, déçu qu'il était en voyant les conferves poussées vers le nord par le souffle constant des moussons méridionales. Bien qu'il eût exploré avec moi l'extrémité septentrionale du Tanganyika, il le croyait encore en relation avec l'Albert-Nyanza. Sir Samuel Baker était aussi très-ferme dans cette conviction que le lac découvert par lui communiquait avec le Tanganyika. Findlay, le géographe anglais, soutenait énergiquement cette théorie et persistait à affirmer que le Rousizi était un affluent du Nil, quoique Livingstone et moi-même nous l'eussions vu couler dans le Tanganyika avec une rapidité presque égale à celle d'un torrent.

« On s'occupa beaucoup dans le monde scientifique de cet affluent sans importance, jusqu'à ce que le lieutenant Cameron, dans une courte dépêche, eût annoncé qu'il avait découvert l'affluent du Tanganyika, dans le Loukouga, vers le milieu de la rive

occidentale du lac. Le pauvre Rousizi qui jusqu'à ce moment était presque étranglé par l'ardeur des savants, se sentit plus libre dans ses allures; car toute l'attention s'était détournée de lui sur le virginal et timide Loukouga.

« Tels étaient, ajoute M. Stanley, les problèmes posés et l'état de nos connaissances sur ces traits intéressants de la géographie de l'Afrique en 1874, quand deux journaux, le *Daily Telegraph* de Londres et le *New-York Herald* me confièrent la mission de les résoudre. »

Disons tout de suite que ces problèmes, M. Stanley a eu la gloire d'en donner la solution et que si des réserves ont été faites par des géographes et des savants sur les hypothèses relatives au Loukouga et à son rôle futur de canal déverseur du trop plein du Tanganyika, il n'y a plus de doute possible sur l'unité du Loualaba, du Zaïre et du Congo. A partir de Nyangoué, M. Stanley a descendu jusqu'à la mer ce fleuve immense auquel il a donné le nom de Livingstone et qui, à compter de sa source la plus éloignée (laquelle est celle de la rivière Tchambézi) jusqu'à son embouchure, a un cours de 4,250 kilomètres.

Les découvertes de M. Stanley viennent fort à propos dans l'état présent de la science géographique. Elles fournissent, en quelque sorte, des fils centraux au réseau de routes dont ses efforts et ceux de ses prédécesseurs et de ses émules ont fini par

couvrir aujourd'hui les immenses régions qui s'appelaient hier encore l'Afrique inconnue. L'occasion est bonne aussi, et plusieurs écrivains l'ont pensé comme nous, de faire quelques remarques générales sur l'avenir supposable de l'Afrique, basées sur l'expérience d'un grand nombre de voyageurs prudents et confirmées par les faits géographiques pris dans leurs grandes lignes, tels que nous les connaissons aujourd'hui.

Auparavant, nous tenons à faire connaître à nos lecteurs le vaillant émule de Cameron, cet autre énergique explorateur dont ils ont suivi les pas de Zanzibar à Benguéla dans la première partie de ce livre. Pour leur présenter M. Stanley, nous puiserons dans l'intéressante série d'articles qu'a consacré, à l'audacieuse expédition du voyageur Américain, le journal *The Graphic* qui lui-même a complété ses informations particulières de données empruntées au *Times* et au *Daily Telegraph* ; enfin nous aurons recours, aussi dans une certaine mesure, au volumineux ouvrage dans lequel M. Stanley a depuis lors consigné et coordonné ses découvertes à travers le « sombre continent ». Mais les dimensions de notre travail nous imposent l'obligation d'être bref et, comme nous l'avons fait plus haut pour l'itinéraire du voyageur Anglais, nous devrons, tout en nous arrêtant de préférence à quelques points saillants, nous limiter à une sorte de vue d'ensemble.

CHAPITRE II

M. Stanley. — Le *Daily Telegraph* et le *New-York Herald*. — Préparatifs de l'expedition. — Adieux de l'explorateur à ses amis d'Amérique.

M. Henry Moreland Stanley est américain ; il est né à New-York, en 1843. D'humeur vagabonde, il se mit jeune en route. Adolescent, il s'échappa de l'école, s'embarqua et déserta son navire dans la rade de Barcelone. En gagnant la côte à la nage, il perdit ses vêtements dont il avait fait un paquet, et ce fut tout nu qu'il fut recueilli par une sentinelle et conduit au fort, où il passa la nuit sur une botte de paille. Le lendemain matin, un capitaine eut pitié de lui, lui donna quelques vêtements et lui souhaita bon voyage après lui avoir fait traverser les faubourgs de la ville.

L'enfant partit pour Marseille sans un sou vaillant, et bien qu'en danger, bon nombre de fois d'être arrêté comme vagabond ; il poursuivit sa route à pied à travers la Catalogne et finit par arriver à la frontière en vivant des dons des bonnes âmes qu'apitoyait son dénûment. En France, le délabrement de sa personne attira l'attention de la police, et, dans

la ville de Narbonne, département de l'Aude, il fut arrêté, puis relâché après une courte détention.

A Marseille, des amis lui ayant fait passer de l'argent, il commença ses voyages en plus décent attirail. Il visita un grand nombre de points de l'Europe, étudiant, chemin faisant, l'histoire des pays qu'il parcourait. Lorsque éclata la guerre de la sécession, il retourna en Amérique, s'engagea comme volontaire et prit part aux batailles de Fort-Donelson, de Fort-Henry, de Pittsburg. Son temps terminé, il se mit au service d'un journal comme correspondant, et assista en cette qualité à plusieurs batailles sur le Potomac et à la prise de Fort-Fisher.

La paix conclue, M. Stanley parcourut les territoires de l'Ouest, tantôt comme correspondant de journal, tantôt comme simple mineur chercheur d'or. Au terme de cette odyssée, le désir de revoir son pays natal le prenant au cœur, il construisit un radeau, et, avec un compagnon de son âge, il descendit la rivière de la Platte jusqu'au Missouri, trajet de plus de 1,100 kilomètres. Arrivé à New-York, son amour du changement lui inspira l'idée de partir pour traverser l'Asie, par Smyrne, avec deux Américains de ses amis. Après avoir pénétré de quelques 500 kilomètres dans l'intérieur de ce continent et atteint Afioum-Kara-Histar, il fut, lui et ses compagnons, délesté de 6,000 dollars par les Kurdes, et

tous trois durent revenir à Constantinople pour demander justice—ce qu'ils furent assez heureux pour obtenir. Alors, repartant de nouveau pour l'Amérique, il fut chargé par les journaux le *Missouri Democrat* et le *New-York Tribune* de suivre la Commission pour la paix avec les Indiens, et l'expédition militaire de Hancock contre les Kiowas et les Cheyennes.

Au début de l'expédition anglaise d'Abyssinie, le *New-York Herald* lui confia la mission de suivre l'armée britannique. M. Stanley montra dans cette campagne tant de courage et d'énergie, qu'on lui demanda d'aller en Crète et de rendre compte de l'état réel des affaires pendant l'insurrection de cette île. De là, il se rendit en Espagne pour assister à la révolution espagnole, et, celle-ci terminée, il reçut l'ordre de passer en Égypte pour y attendre l'arrivée de Livingstone, qui, disait-on, était en route pour l'Angleterre.

Fatigué d'attendre, en décembre 1869, il retourna en Espagne pour rendre compte des progrès du parti républicain. Il arrivait à Madrid du siège de Valence, lorsqu'il reçut, de M. James Gordon Bennett, un télégramme l'appelant à Paris. Il s'y rendit sur l'heure.

Il trouva l'entreprenant directeur du journal au lit.

« Avez-vous, lui dit M. Bennett, quelque idée du lieu où est Livingstone ?

— Non, répondit Stanley.

— Voulez-vous essayer de le rejoindre?

— Oui, » répondit notre héros.

Il fut, en conséquence, arrangé qu'il assisterait d'abord à l'inauguration du canal de Suez, qu'il remonterait le Nil, puis qu'il visiterait Jérusalem, Damas, Smyrne, Constantinople, la Crimée, la Russie méridionale, les monts Ourals, Trébizonde, Tiflis; qu'il irait, par le Caucase, voir Stoletozf à Bakou; qu'il passerait à Krasnovodsk par la mer Caspienne; qu'il traverserait la Perse; et que, suivant l'itinéraire de Téhéran, Ispahan, Persépolis, Bouchir, Bagdad, Mascate, l'Inde, Maurice, les Seychelles et Zanzibar, il se lancerait de ce point dans l'Afrique centrale.

L'intrépide voyageur partit presque immédiatement, et, après d'innombrables aventures, atteint vingt-trois fois par la fièvre, il rencontra le docteur Livingstone dans l'Oudjidji, sur la côte orientale du Tanganyika, le 10 novembre 1871.

M. Stanley semble être tombé sur la trace du grand explorateur africain avec l'instinct d'un Peau-Rouge. L'Afrique est une cible immense, mais il avait mis dans le noir du premier coup. Apercevant au milieu d'un groupe d'Arabes un « homme blanc, au teint pâle, à la barbe grise, vêtu d'une vareuse de laine rouge, et coiffé d'une casquette de marin avec un galon d'or fané », il devina immédiatement qu'il avait devant les yeux Livingstone en personne; mais, crai-

gnant que les Arabes n'éprouvassent un sentiment de mépris pour lui s'il trahissait la moindre émotion, il se contenta d'aller droit à l'homme blanc et de l'aborder par cette seule phrase dite du ton le plus naturel :

« Le docteur Livingstone, si je ne me trompe?

— Oui, » répondit l'autre tout aussi laconiquement.

Voyant que les deux hommes blancs avaient quelque chose de très-important à se communiquer, les Arabes se retirèrent poliment. Les deux voyageurs alors épanchèrent réciproquement leurs cœurs. M. Stanley raconta les nouvelles du monde civilisé, et il entendit à son tour Livingstone lui raconter ses découvertes géographiques. Arabes et indigènes se montrèrent ravis de l'arrivée des étrangers blancs; ils déployèrent leurs drapeaux et firent résonner leurs tambours. Stanley resta avec Livingstone jusqu'au printemps suivant, et l'on se rappelle avec quel enthousiasme, au retour de cette expédition, il fut accueilli en Europe et en Amérique.

Quelque temps après que la nouvelle de la mort de Livingstone fut parvenue en Europe, M. Stanley entra en arrangement avec les propriétaires du *Daily Telegraph* et du *New York Herald* pour se rendre une seconde fois en Afrique comme leur agent à tous deux, dans le but de réunir en un seul tout les découvertes sectionnées de Speke, d'achever les explo-

rations de Baker et de Burton, et enfin de reprendre l'œuvre demeurée incomplète de Livingstone.

La décision fut promptement prise de part et d'autre. M. Stanley causait un jour dans les bureaux du *Daily Telegraph* des explorations en Afrique.

« Que reste-t-il à faire? demanda le rédacteur en chef.

— Le débouché de Tanganyika est encore à trouver, répondit l'Américain. On n'a du lac Victoria que le tracé de Speke. On ignore s'il y a en cet endroit une nappe d'eau unique ou s'il en existe plusieurs : d'où il suit que les sources du Nil sont toujours inconnues. L'œuvre de Livingstone est restée inachevée.

— Si nous vous chargions de résoudre ces différents problèmes?

— Avant ma mort il y aurait quelque chose de fait, et si je vivais assez pour aller jusqu'au bout, tout serait terminé. »

« M. James Gordon Bennett, directeur du *New-York Herald*, ajoute M. Stanley, avait à mes services des droits antérieurs; la question resta suspendue et le télégramme suivant fut expédié à New-York :

« M. Bennett veut-il se joindre au *Daily Telegraph*
« pour envoyer Stanley en Afrique compléter les
« découvertes de Speke, Burton et Livingstone? »

« Moins de vingt-quatre heures après, mon voyage était décidé par cette laconique réponse transmise sous l'Atlantique :

« Oui. — Bennett. »

Quinze jours furent accordés à l'audacieux explorateur pour se procurer diverses embarcations, une entre autres de son invention, l'*Alice*, en bois de cèdre, de 9 millimètres d'épaisseur, de 12 mètres de long, de 1 m. 80 de large et de 75 centimètres de profondeur et devant se démonter en six morceaux; plus tous les équipements que devait nécessiter l'entreprise, pontons, fusils, munitions, vivres, instruments, provisions de tout genre, marchandises, etc. Les seuls compagnons que devait emmener M. Stanley, étaient un commis d'hôtel, Frederick Barker, amateur fanatique de voyages, et les deux frères Francis et Edward Pocock, courageux et adroits bateliers de la Tamise.

Avant de prendre la route de la mer Rouge, M. Stanley franchit l'Atlantique pour aller serrer la main à ses amis d'Amérique, et cinq jours après il revenait à Londres prêt à entrer en campagne pour l'inconnu.

CHAPITRE III

De Bagamoyo au lac Victoria-Nyanza. — Circumnavigation du lac. — Le Nil Alexandra. — Le mont Gambaragara. — Une peuplade blanche.

L'œuvre de M. Stanley en Afrique peut se diviser en deux parties principales : la première comprenant la région traversée par lui entre Zanzibar et Nyangoué, pays déjà foulé dans une certaine étendue par les pieds de ses prédécesseurs, dont il acheva, rectifia et étendit les découvertes; la seconde, le voyage de Nyangoué aux chutes d'Yellala du Congo, voyage qui lui fit ouvrir une région parfaitement vierge, que n'avait, autant qu'on le sache, visitée encore aucun homme blanc.

M. Stanley quitta l'Angleterre en août 1874. Après avoir organisé à Zanzibar son expédition — composée, indépendamment des trois Européens dont nous venons de dire les noms, de 340 Africains emportant les bateaux et le matériel de toute espèce — il partait de Bagamoyo, en face de Zanzibar, le 7 novembre. Le 27 février 1875, il atteignait l'extrémité sud du Victoria-Nyanza; le 4 avril, il était reçu à l'extrémité nord

de ce lac par le roi Mtésa. Il passait deux mois à explorer le Victoria-Nyanza et la région située entre ce lac, l'Albert-Nyanza et le lac Tanganyika, atteignant ainsi l'Oudjidji en juin 1876. A la fin d'août il quittait l'Oudjidji, et arrivait à Nyangoué, sur le Loualaba, vers le milieu d'octobre. Il en repartait le 5 novembre, et débouchait avec sa suite à Embomma, (ou Bomma), près de l'embouchure du Congo, le 9 août 1877.

La route de M. Stanley, au sortir de Bagamoyo, suivait une ligne un peu plus septentrionale que la route adoptée d'ordinaire par les explorateurs et les marchands. Arrivé dans l'Ougogo occidental, il obliqua brusquement au nord en se dirigeant tout droit sur la pointe sud du lac Victoria-Nyanza, par un trajet considérablement à l'est de celui qu'avait suivi le capitaine Speke. A moitié chemin à peu près du Victoria-Nyanza, M. Stanley atteignit le point de séparation des eaux d'où les rivières coulent vers le nord, se rendant au lac.

Vers la fin du mois de février 1875, il était avec son expédition sur les bords du lac. Le bateau d'exploration, la *Lady Alice*, fut mis immédiatement en état, et neuf jours après la circumnavigation était commencée. Elle se termina deux mois plus tard par le triomphe complet des assertions du capitaine Speke, et quoique ce dernier eût évalué par hypothèse la superficie de cette mer intérieure à 46660 kilomètres carrés, l'exploration de M. Stanley la réduisit à

34,598 kilomètres. Le Victoria-Nyanza, de triangulaire qu'on le croyait auparavant, a été reconnu de forme à peu près carrée ; ses côtes ont été nettement tracées, avec les îles innombrables qui les bordent et les noms d'un grand nombre de peuples du pays avoisinant ont été soigneusement relevés. Pour perpétuer le nom du voyageur anglais, M. Stanley donna à la grande branche méridionale du lac le nom de golfe de Speke. L'altitude du lac est indiquée par lui comme étant de 1,140 mètres.

Dans cette région, notre Américain passa plus d'une année en explorations qui donnèrent des résultats fort importants. « Dans le trajet de 1,160 kilomètres que nous avions fait depuis la côte orientale d'Afrique jusqu'au port du lac où nous nous étions arrêtés, dit-il, nous avions découvert la plus reculée des sources du Nil. La rivière Miouarou, qui prend sa source vers 5° 30′ de latitude sud, est appelée bientôt après Liousambou, puis Monanga, enfin Chimiyou ; elle débouche sous ce dernier nom à la côte méridionale du golfe de Speke. C'est en réalité la source la plus méridionale du Nil, ce qui donne à ce fleuve, depuis sa source la plus éloignée jusqu'à la bouche de Damiette, en Égypte, une longueur de 4,200 milles (soit 6,760 kilomètres). On sait maintenant que le bassin du Nil a une étendue de 3,680,000 kilomètres carrés, bien qu'une grande partie de ce bassin consiste en déserts arides et sablonneux ; la surface

qui fournit l'eau est seulement de 2,329,900 kilomètres carrés, dont 232,990 alimentent le Victoria-Nyanza. » (Discours à la Sorbonne.)

M. Stanley voulait explorer l'Albert-Nyanza comme il avait fait du Victoria-Nyanza ; mais il n'y réussit point, ne pouvant pas même arriver à lancer un canot à cause de la hauteur des rives à pic.

On se rappelle que Speke passa quelque temps dans le pays de Kérégoué, sur les bords d'un lac qui reçut le nom de « Windermere ». M. Stanley, qui examina cette région bien plus minutieusement que son prédécesseur, trouva que ce lac était une des nombreuses lagunes ou lacs latéraux formés par la rivière Kadgéra ou « Nil Alexandra », comme lui-même l'a baptisée. Il ne put pas atteindre l'Alexandra-Nyanza; mais il vit, de loin, que son extrémité contenait une grande île, de chaque côté de laquelle une rivière sortait du lac pour ne plus faire qu'un seul cours d'eau, le Kadgéra. Les renseignements qu'il obtint des indigènes lui font supposer une rivière considérablement longue se jetant dans l'Albert-Nyanza à son extrémité occidentale, rivière qu'il inclinait à croire la véritable source du Nil.

D'un des nombreux contre-forts du Kabouga, au sud-est du lac Albert-Nyanza, M. Stanley aperçut le roi des monts, le Gambaragara, qui a une altitude de 4,000 à 4,500 mètres au-dessus du niveau de la mer, et dont il donne la description suivante :

« On y voit souvent de la neige, mais il n'y existe pas de neiges perpétuelles. Sur son sommet habitent les principaux « hommes-médecine » de Kabba-Réga, gens au teint européen. J'en ai vu une demi-douzaine, et je me rappelai ce que le roi Monkamba, nous dit à Livingstone et à moi-même relativement à une peuplade blanche qui habitait loin au nord de son pays. C'est une belle race, et quelques-unes des femmes sont singulièrement jolies. Leurs cheveux inclinent au brun. Ils ont les traits réguliers, les lèvres minces ; mais le nez, quoique bien fait, est un peu épais vers l'extrémité. Un certain nombre de leurs descendants sont répandus dans l'Ounyoro, l'Ankori et le Rouanda. La famille royale de ce dernier et puissant pays se distingue, m'a-t-on dit, par la teinte claire de sa peau. La reine des îles Sosoua, dans le lac Victoria-Nyanza, descend de cette tribu.

« D'où vient ce singulier peuple? Je n'ai pu parvenir à le savoir, si ce n'est des Ouaganda, qui prétendent que le premier roi de l'Ounyoro lui a donné le territoire qui forme la base du mont Gambaragara, où, à travers mille vicissitudes, il a continué à résider depuis des siècles. A l'approche d'un envahisseur, ces gens se retirent au sommet de la montagne, où le froid intense empêche l'ennemi le plus acharné de les suivre. Il y a deux ans, 'empereur Mtésa envoya son premier ministre, à la

tête d'une nombreuse armée, au Gambaragara et dans l'Ousoungoro ; mais, bien que le grand général de l'Ougounda eût occupé les versants et atteint une grande hauteur à leur poursuite, il fut forcé, par l'inclémence du climat, de redescendre sans avoir fait d'autres captifs que quelques esclaves noirs, la tribu à visage pâle s'étant retirée dans son inexpugnable forteresse du sommet.

« La montagne, paraît-il, est un volcan éteint ; car en haut est un lac pur et clair de 500 mètres environ de longueur, au centre duquel s'élève, comme une colonne, un rocher d'une grande élévation. Une bordure de pierre entoure comme un mur le sommet. En dedans de ce mur sont plusieurs villages où résident le principal homme-médecine et ses gens. Deux hommes de cette tribu, qu'au premier coup d'œil on eût pu prendre pour des Grecs en chemises blanches, accompagnaient Sekadjougou, chef vassal de Sambouzi, et notre expédition au lac Albert, y compris le retour dans l'Ouganda ; mais ils étaient extrêmement peu communicatifs, et je ne pus rien obtenir d'eux concernant l'histoire de leur nation. Leur nourriture se compose de laitage et de bananes; ils étaient les seuls personnages de marque, dans toute la troupe placée sous les ordres de Sambouzi, qui possédassent plus de deux vaches pour leur fournir du lait pendant la marche. Sekadjougou, avec qui ils étaient en termes d'amitié, et sous lequel ils

s'étaient enrôlés, prétend qu'ils s'étaient révoltés contre Kabba-Réga, et que c'était pour fuir sa vengeance qu'ils s'étaient réfugiés auprès de lui Sekadjougou.

« Je vis un autre échantillon de ce peuple à peau blanche, à la cour de Mtésa, dans la personne du prince Namiondjou, frère du roi régnant Nyika, de Gambaragara. La première fois que je rencontrai cet homme, je le pris pour un jeune Arabe du Caire, qui, pour des raisons inconnues, était venu habiter l'Ouganda. Ce ne fut qu'après avoir vu plusieurs spécimens de la même couleur pâle que je pus croire qu'il existait une tribu puissante et nombreuse de cette singulière nuance au cœur de l'Afrique, loin des routes de tous les voyageurs et des caravanes de marchands.

« L'Afrique est par excellence la terre de la fable, du roman et de la superstition. Mais je croirai toujours désormais qu'il existe quelque petit grain de vérité dans tous les faits rapportés par ses naïfs habitants. Sur les bords du Victoria-Nyanza, dans l'Ousoukouma, j'ai entendu parler d'un peuple habitant très-loin au nord. qui possède de très-gros chiens de nature si féroce qu'on les mène souvent faire la guerre contre les ennemis de leurs maîtres. Ce peuple, je l'ai appris plus tard, ce sont les Ouakedi, tribu vivant au nord de l'Ousoga. On a vu aussi fréquemment la même tribu, dans ses diverses

guerres avec l'Ouganda, porter des armures de fer. Il n'y a pas plus de quatre ans, alors que j'explorais le Tanganyika avec Livingstone, j'entendis dire qu'il existait une race blanche au nord de l'Oudjidji. A cette époque Livingstone et moi sourîmes de l'absurdité de cette histoire d'une peuplade blanche habitant au cœur de l'Afrique, et nous l'attribuâmes à la couleur brun clair des Ouaroundi. Aujourd'hui, j'ai non-seulement vu le pays de cette race blanche, mais plusieurs spécimens de cette race elle-même à diverses périodes et dans divers lieux. N'eussent été leurs cheveux négroïdes, je les aurais pris pour des Européens ou des Asiatiques à teint clair tels que les Arméniens et les Syriens. A propos de ces singuliers êtres, j'ai entendu raconter que le premier roi de Kisbakka, pays situé au nord-ouest du Karagoui, était un Arabe dont le cimeterre est encore conservé avec respect par la famille régnante actuelle. »

CHAPITRE IV

Le Tanganyika et la question du Loukouga.

La question du lac Victoria-Nyanza étant désormais résolue d'une manière satisfaisante par une circumnavigation et une exploration patientes, le voyageur américain traversa ensuite ce qu'il supposait être la ligne de faîte entre les tributaires du Victoria et ceux de l'Albert-Nyanza, et il atteignit finalement, en janvier 1876, un large bras du lac qu'il nomma golfe Béatrice.

« Les récits des naturels, continue M. Stanley, dans son résumé fait à la Sorbonne, s'accordaient tellement bien avec ce que Sir Samuel Baker avait entendu dire plus au nord, que je ne pouvais me croire sur les bords d'un autre lac que l'Albert; mais les voyages ultérieurs de M. Gessi et du colonel Mason m'ont fait hésiter à me prononcer. Je demeure convaincu que ce golfe devra être rattaché au Nil, mais il se peut que ce soit un lac indépendant alimentant l'Albert comme le Victoria l'alimente. Retournant à l'est du golfe Béatrice et regagnant notre ancienne route, nous explorâmes les régions situées au sud,

jusque dans le Karagoué, et poussâmes nos recherches géographiques le long de la vallée du Nil Alexandra ou Kadgéra. Cette rivière est le principal affluent du Nil Victoria, et d'après tous les récits que j'ai entendus, une de ses principales branches prend sa source sur le flanc méridional des cônes du mont Oufoumbiro ; dans l'Alexandra-Nyanza elle se réunit à la branche la plus considérable qui coule entre l'Ouhha et l'Ouroundi. A partir de cette jonction, la rivière qui sort du lac Alexandra a un courant de 18,000 pieds cubes d'eau par seconde. Après l'exploration de cette rivière, au moins pendant la moitié de son cours, notre expédition continua sa marche vers le sud, et en quelques semaines atteignit Oudjidji, dans l'intention de résoudre le second problème, c'est-à-dire de découvrir à quel système hydrographique appartenait le lac Tanganyika, et d'explorer à cette fin le Loukouga et ses environs, lequel Loukouga avait été indiqué par mon prédécesseur le lieutenant Cameron comme étant le déversoir du lac. »

M. Stanley fit par eau le tour du lac Tanganyika ; il lui trouva environ 1,300 kilomètres de circonférence et une altitude plus haute d'à peu près 150 mètres que celle du lac Albert-Nyanza. Il dirigea principalement son attention sur le Loukouga, que M. Cameron place vers le milieu de la côte occidentale comme la voie d'écoulement longtemps cherchée de ce curieux

lac, découvert, on s'en souvient, par Burton, en 1858. Le résultat de l'examen de M. Stanley est que le Loukouga ne serait aujourd'hui qu'une pointe ou crique du Tanganyika, animée d'un faible courant, tantôt hors du lac, tantôt vers le lac, selon la direction du vent.

Écrivant d'Oudjidji [1] au *Daily Telegraph*, en août 1876, le voyageur américain disait:

« Le lac Tanganyika, malgré son extrême longueur, n'offre plus désormais de champ ouvert au doute et à l'hypothèse. J'en ai fait le tour intérieurement ; je l'ai mesuré et ai déterminé son énorme ligne côtière aussi soigneusement que peuvent le permettre un assez bon chronomètre et des observations solaires. La découverte du capitaine Burton forme aujourd'hui un tout complet, sans la moindre corne non définie, sans la moindre échancrure restée inconnue. Vous pouvez rayer de vos cartes le grand lac uni Tanganyika-Nyassa de M. Cooley, et l'idée non moins fantastique de sir Samuel Baker d'un Tanganyika supérieur et d'un Tanganyika inférieur, comme aussi le lac uni de Livingstone, Liemba-Tanganyika. Une circumnavigation complète supprime toute idée erronée, toute illusion concernant sa longueur et sa largeur, et nous fournit une connaissance aussi entière que l'exigent les

1. Les deux noms d'Oudjidji ou de Kaouélé s'emploient indifféremment pour désigner la ville principale du pays d'Oudjidji, sur la rive orientale de Tanganyika.

nécessités du moment, de ses affluents et de ses effluents.

« J'écris cette lettre pour expliquer le problème du Tanganyika, qui a embarrassé Livingstone et tant d'autres explorateurs, et qui a déterminé tant de cartographes distingués à publier d'étranges conjectures au lieu de faits solides et de vérités incontestées. »

Après avoir passé en revue diverses opinions du lieutenant Cameron dans sa lettre à la Société géographique de Londres, M. Stanley continue :

« A lui seul appartient l'honneur de la découverte de la crique du Loukouga, la voie d'écoulement *future* du lac Tanganyika. J'ai suivi ses traces pied à pied ; j'ai noté chacun de ses campements et employé les mêmes guides. Lorsqu'il coupa droit à travers des baies profondes, et que, finalement, il traversa le Tanganyika, en restant à 19 milles géographiques en deçà de la pointe sud, je m'écartai de sa route et complétai ce qu'il avait laissé là d'inachevé, avec l'espoir, puisque j'étais sur le lac et que je commandais mon propre bateau, de rectifier ou de confirmer ses données. Après mille peines, je n'arrivai à la crique du Loukouga que pour reconnaître que Cameron n'a droit à l'honneur de la découverte que de la *future issue* du Tanganyika, attendu qu'il n'y a pas pour le moment de rivière proprement dite sortant du lac à la crique du Loukouga. J'ai suivi Cameron jusqu'à

Kasengé, d'où il retourna à Oudjidji, laissant inexplorée la partie septentrionale du lac ; mais alors je continuai l'exploration le long des côtes d'Ougobba, de Goma, de Cavunvoué, de Karamba, d'Uolbouari, de Masansi — tous territoires non encore visités par aucun homme blanc. J'arrivai de la sorte au point d'où Livingstone et moi-même partîmes en 1872. De là, je me rendis à Oudjidji, après avoir exploré toutes les dentelures, toutes les baies, les embouchures, les criques, à la recherche d'une voie véritable d'écoulement autre que le Loukouga, si le Loukouga peut passer pour tel. »

Le lac Tanganyika à une longueur de 530 kilomètres et une largeur moyenne de 45 kilomètres.

Cette question du déversoir des eaux du Tanganyika, a assurément une grande importance géographique. M. Stanley s'est appesanti sur ce point dans sa conférence de la Sorbonne. « Après avoir descendu le long de la rive orientale du Tanganyika, dit-il, j'atteignis le Loukouga au mois de juillet 1876. De nombreuses recherches sur le courant et un examen approfondi des rives pendant la circumnavigation du lac, me firent adopter cette conviction que le Loukouga n'est point, pour le moment, un déversoir, mais qu'il est destiné à le devenir bientôt, pourvu que l'élévation du niveau du Tanganyika continue à se produire dans les mêmes conditions qui l'ont favorisé depuis trente ans »... « Pour bien comprendre ce phénomène, ajoute-

t-il, il faut se rappeler que le Tanganyika est une vallée profonde entourée de montagnes qui s'élèvent à une hauteur de 180 à 600 mètres au-dessus du niveau de ses eaux. Les chaînes les plus basses qui enferment le lac, se trouvent à l'ouest vers le Loukouga. A l'ouest du Loukouga, s'ouvre une brèche très-nette, comme le lit d'une ancienne rivière, descendant jusqu'au niveau actuel du lac; mais entre le lac et le courant vaseux qui coule à travers cette brèche, il y a une obstruction causée par des débris organiques et des dépôts d'alluvions qui s'étend sur une longueur de 5 kilomètres. A l'est de cette obstruction, s'étend la crique du Loukouga dont les eaux, pendant les moussons du sud, sont refoulées contre l'obstacle et viennent le saturer ; du côté de l'ouest, nous découvrons un courant incontestable qui se fraye une route à travers une épaisse forêt de roseaux dans la direction de l'ouest. »

Les conclusions de M. Stanley ont trouvé un adversaire décidé dans M. Duveyrier, l'explorateur bien connu de l'Afrique septentionale.

« M. Stanley, dit-il, pesant le fait de la direction nord-nord-ouest à sud des affluents du Loukouga, admet que cette rivière a d'abord été un des tributaires du lac et que le niveau du Tanganyika s'élevant dans la période que nous traversons, balaiera dans quelques années l'obstacle des bancs du Mitouansi, et qu'il déversera alors *pour la première fois* ses eaux

dans le Loualaba.... Nous n'adoptons pas sans réserve l'hypothèse de M. Stanley. La direction de quelques-uns de ses affluents n'implique pas forcément une direction conforme de l'ancien courant du Loukouga. Il est à peine besoin d'ajouter qu'une pente tout à fait locale du sol, au nord du Loukouga, peut forcer quelques-uns de ses tributaires à faire un retour vers l'est. Mais une règle immuable dans la nature, c'est que les lits des fleuves et des rivières ont toujours été creusés par les eaux ; c'est aussi que les alluvions sont un produit des eaux. Or, le lit du Loukouga est marqué sur le sol de l'Afrique aussi bien là où il renferme de l'eau courante ou stagnante que là où il est comblé par les bancs et les alluvions et couvert de roseaux et de papyrus ou même parsemé de grands tamariniers.

« Le Loukouga a donc précédemment été ce qu'il redevient : une rivière; et cette rivière, a dû forcément couler jadis comme elle coulera dans l'avenir si les pluies sont abondantes, du lac Tanganyika dans le Loualaba. Il est impossible que son courant ait jamais marché dans le sens contraire, par la raison que le niveau des eaux du lac Tanganyika étant à une hauteur de 826 mètres, d'après les observations barométriques de Cameron, ou de 791 mètres si l'on préfère le résultat de ses observations thermométriques, et l'altitude du Loualaba vers le point où la vallée du Loukouga doit se joindre à lui, étant d'à

peu près 719 mètres, d'après les hauteurs connues du lac Moéro et de Nyangoué, il y a, du Loukouga au Loualaba, une pente qui, dans le premier cas, serait de 107 mètres et dans le second de 72 mètres seulement.

« Du moment donc que la continuité du lit du Loukouga jusqu'au Loualaba est admise, son premier rôle de canal servant d'échappement aux eaux du Tanganyika est défini d'une manière sûre. Et l'explication, donnée plus haut, de la suspension de ce rôle pendant une assez longue suite d'années serait peut-être complétée par des considérations géologiques et météorologiques ; l'agent des alluvions repoussées par la mousson du sud-est, conservant d'ailleurs son rôle prépondérant [1]. »

1. « L'*Année géographique* » — Tome II de la 2e série, pages 386 et suiv.

CHAPITRE V

Nyangoué et l'exploration projetée du Loualaba. — L'Arououimi et l'Ouellé de Schweinfurth. — Les grands canots.— — Les tribus hostiles. — Combats. — Les nains africains. — Un informateur de Barth.

Revenant à l'itinéraire de notre Américain, nous voyons que M. Stanley, en quittant la côte occidentale du Tanganyika, rencontra le Loualaba à son point de jonction avec le Louama, à quelque 80 kilomètres au sud de Nyangoué, un nom qui éveillera de pénibles souvenirs dans l'esprit de tous ceux qui ont lu les derniers journaux de Livingstone.

M. Stanley arriva à Nyangoué résolu à suivre la rivière en quelque lieu qu'elle le conduisît, bien que sa croyance, en somme, semble avoir été qu'elle le conduirait à l'océan Atlantique, ce qui arriva en effet. Les indigènes et les Arabes firent tout au monde pour empêcher le nouvel explorateur de courir à ce qu'ils supposaient être une perte certaine. Les histoires les plus épouvantables de cannibales et de cataractes lui furent racontées.

Ils avaient tenu les mêmes discours à M. Cameron qui, lui aussi, avait vu, dans le Loualaba, la tête du Congo et, en lui refusant tout concours, ils l'avaient

obligé à renoncer à vérifier l'exactitude de ses suppositions. Mais M. Stanley avait des ressources bien plus considérables que l'officier anglais, et sa caravane nombreuse de porteurs pouvait lui permettre de se passer de l'assistance des Manouyéma et des Arabes, et de faire bon marché de leurs récits effrayants touchant la férocité des populations riveraines du fleuve. Ces histoires épouvantables de cannibales de cataractes n'étaient cependant pas toutes imaginaires, et eu égard à la somme de périls courus par l'expédition, le merveilleux est que le plus grand nombre de ceux qui la composaient aient pu arriver vivants à la côte.

Le voyageur américain se mit donc, en dépit de tout, résolument en route.

Reprenons ici le résumé fait par lui-même de cette partie de son immense trajet.

« Le 5 novembre 1876, dit-il, après avoir relevé le cours d'un des tributaires du Livingstone (c'est le nom par lequel M. Stanley désigne le cours tout entier du Loualaba et du Congo ne faisant qu'un) depuis sa source jusqu'à son confluent avec le grand fleuve et avoir suivi la rive droite de ce dernier jusqu'à Nyangoué, le plus occidental des entrepôts Arabes, nous entrâmes dans les lugubres jungles de l'Ouregga, après avoir traversé une redoutable forêt sur un parcours de 144 kilomètres où il fallut surmonter de tristes épreuves : mais grâce à un grand déploiement d'énergie, nous nous retrouvâmes sur les rives du

Livingstone. Là nous résolûmes d'utiliser le fleuve lui-même et de descendre en bateau le Livingstone jusqu'à la mer. »

Au nord de Nyangoué est une longue série de cataractes finissant vers l'équateur, et au bout desquelles, pendant des centaines de kilomètres, la rivière va s'élargissant jusqu'à devenir presque un lac variant de 4 à 18 kilomètres et rempli d'îles. Dans la portion inférieure de son cours, se trouve une autre série de cataractes, dont les dernières ont été signalées par Tuckey au commencement du siècle, sous le nom de « chutes d'Yellala », entre lesquelles chutes et les cataractes supérieures est une étendue non interrompue de cours navigable d'environ 2,000 kilom.

Dans ce trajet, le grand fleuve reçoit de chaque rive de nombreux tributaires, dont quelques-uns ne sont pas beaucoup moins grands que le cours principal lui-même. Un de ces affluents, l'Ikelemba, venant du sud, est probablement le Kasaï, dont le cours supérieur a été longtemps inconnu, et que certaines cartes ont jusqu'ici donné comme le lit principal du Congo. Son eau, couleur de thé, ne se confond absolument avec celle du vrai fleuve qu'à environ 200 kilomètres au-dessous de son confluent. Un autre tributaire, venant du nord-est, l'Arououimi, et rencontrant le cours principal vers le 1er degré de latitude nord, est supposé par M. Stanley être l'Ouellé de Schweinfurth, large rivière découverte par cet

explorateur dans la région située au nord de l'Albert-Nyanza. Cette supposition, toutefois, ne paraît pas être justifiée aux yeux de tous les géographes. « L'Ouellé, dit M. Duveyrier, qui coule à 1° 30′ plus au nord que le Livingstone, l'Ouellé est trop sûrement rattaché au bassin du Tsàd par la concordance de ses crues avec celles du Chàri et par d'autres indications pour que nous puissions admettre qu'il soit un tributaire du Livingstone. »

Quoi qu'il en soit l'Arououimi, s'il n'est pas l'Ouellé est du moins une rivière arrosant un territoire non éloigné de celui-ci. Ainsi la route suivie par M. Stanley, l'a amené en quasi-contact avec les deux points les plus éloignés atteints dans cette partie du continent africain par des explorateurs venus du nord, nommément le point atteint par Schweinfurth qui, en 1874, reçut la médaille d'or de la Société royale de géographie d'Angleterre « pour sa découverte de la rivière Ouellé, au delà des limites sud occidentales du bassin du Nil », et cet autre point atteint par le correspondant du docteur Barth, qui, poussant du Darfour dans la direction du sud, arriva sur la grande rivière de Koubanda coulant vers l'ouest.

Schweinfurth[1] atteignit l'Ouellé en avril, à l'époque où les eaux étaient à leur niveau le plus bas.

1. *L'Afrique occidentale.—Le Cœur de l'Afrique*, 1868-1871.

La rivière avait cependant encore quelque 250 mètres de large avec une profondeur de quatre à cinq mètres. Le volume d'eau quelle débitait fut estimé, par le voyageur allemand, à 10,000 pieds cubes par seconde. Tous les indigènes Monbottous et Niam-Niams s'accordèrent à lui dire que l'Ouellé poursuivait sa course aussi loin qu'ils pouvaient le suivre pendant des jours et des jours jusqu'à un point où il s'élargissait tellement que les arbres de ses rives cessaient d'être visibles.

Schweinfurth parle avec admiration de la forme et de la dimension des canots qu'il vit sur l'Ouellé, lesquels correspondent curieusement avec ceux que M. Stanley vit sur l'Arououimi. Schweinfurth dit de ces canots :

« Ils étaient creusés dans un seul tronc d'arbre et très-supérieurs comme forme et comme solidité à tout ce que j'avais vu jusque-là. Quelques-uns n'avaient pas moins de trente pieds de long sur quatre de large et ils étaient suffisamment spacieux pour transporter des chevaux et des bœufs. Si grandes sont leurs dimensions, qu'ils ne courent pas de risques d'être renversés et ils ne gauchissaient pas le moins du monde quand nous y montions. Ils se terminaient en pointe à chaque extrémité et les bordages étaient ornés de sculptures. J'avais vu les canots de teck de la mer Rouge que les Arabes appellent « houri », et dont la construction est une importation de l'Inde.

Je connaissais aussi beaucoup des embarcations dont on se sert à Soakim et à Djeddah, mais aucun de ces bateaux ne pouvait se comparer, comme dimensions et comme élégance, aux canots des Monbottous. »

M. Stanley parle de canots semblables à l'embouchure de l'Arououimi, qu'il place à environ 400 kilomètres au sud-ouest de la position de Schweinfurth, la rivière elle-même étant, suppose-t-il, ou l'Ouellé ou un cours d'eau plus large dont ce dernier est un affluent, ou au moins une rivière arrosant le même territoire et ayant des traits caractéristiques analogues à ceux que Schweinfurth a si bien décrits.

« Les indigènes, dit M. Stanley, arrivèrent sur nous furieux, mais avec un fort grand air. Tout de leur côté était superbe. Leurs canots étaient d'énormes embarcations, l'un surtout, un monstre manœuvré par quatre-vingts rameurs, quarante de chaque côté, avec des pagaies de 8 pieds de long, effilées en pointe et bel et bien garnies de lames de fer, pour l'abordage, je suppose. Chaque pagaie se terminait par une boule d'ivoire. Les chefs arpentaient un plancher ou pont qui s'étendait de l'avant à l'arrière. Sur une plate-forme près de l'avant étaient dix jeunes hommes de choix brandissant leurs longues lances. A l'arrière de ce grand canot de guerre se tenaient huit timoniers qui le dirigeaient sur nous. Il y avait environ vingt autres canots un quart moins grands, qui avaient aussi fort bel aspect, mais au-

cun ne faisait pareil effet. On pouvait évaluer à 1,500 ou 2,000 les sauvages qui montaient ces cinquante-quatre embarcations. »

Un autre point de ressemblance entre la physionomie du pays décrit par Schweinfurth et celle de l'embouchure de l'Arououimi, c'est la taille peu élevée des habitants. La carte de M. Stanley, publiée par le *Daily Telegraph*, porte sur ce point l'indication « région des Nains », et tout le monde connaît la description faite par Schweinfurth de la race rabougrie qu'il rencontra. Ces nains, il est vrai, tiennent bien un peu de la légende et M. Stanley, dans son grand ouvrage publié en 1878, rapporte de curieux récits relatifs à des populations naines et qui lui ont été racontés par des indigènes dès le début de son voyage sur le Loualaba ; il a d'ailleurs eu sous les yeux un échantillon de ces petits hommes qui mesurait $1^{m}41$ de hauteur.

D'autre part, il n'est plus permis depuis les explorations françaises sur l'Ogôoué et ses affluents, de 1875 à la fin de 1878, de mettre en doute l'existence dans l'ouest de l'Afrique équatoriale d'une race de nègres beaucoup plus petits que les autres et méritant le nom de nains. Au village d'Obongo M. Marche dit que la taille des hommes varie de $1^{m}50$ à $1^{m}52$ et il donne celle des femmes comme étant de $1^{m}40$ à $1^{m}43$ [1].

1. Dans une communication faite le 22 mai 1876 à l'Académie des sciences, le savant égyptologue M. Mariette, parlant des

Le point de contact entre M. Stanley et l'individu qui renseignait Barth est à la partie la plus septentrionale du grand arc du Congo (ou Livingstone), où l'on trouva des fusils et où les chefs portaient des robes d'étoffe rouge indiquant l'existence d'un commerce indigène avec le Nord. Barth lui-même ne s'est pas approché à plus de 1,000 kilomètres de ce lieu ; mais

Akkas ou nains de l'intérieur de l'Afrique, rapportait cette croyance générale que cette race singulière s'étend sur une surface de mille lieues, sous la zone équatoriale en passant par le pays des Niams-Niams et des Monbottous jusqu'aux pays voisins de nos établissements du Gabon. « Les nains, dit-il, se rencontrent fréquemment en Egypte, mais ce sont des cas pathologiques qui ne s'appliquent pas à des hommes d'une race spéciale... Dans un autre ordre d'idées, les nains jouent un rôle important dans la religion égyptienne. Les nains mythologiques sont les Bess, que les marchands d'antiquité appellent *typhons*. Les Bess passent pour être de race phénicienne. Les Bess de Phénicie sont originaires du pays des Pouns. La terre des Pouns est en réalité le pays des Somalis situé à la côte méridionale du golfe d'Aden. Les Bess présidaient aux réjouissances, aux toilettes, aux festins et procuraient d'heureux songes.

« Or ces Bess, originaires comme les Pouns du pays des Somalis, pays non loin duquel se trouvent encore des Akkas, présentent les mêmes caractères que les Akkas de l'antiquité ; plusieurs de ces Bess ont une queue ; qui sait si la légende, se perpétuant de siècle en siècle, n'a pas donné lieu au conte des hommes à queue, les Niams-Niams, chez lesquels les Akkas se trouvent ?

« Les anciens Egyptiens ont dû connaître le pays des Niams-Niams ; dans la langue de l'ancienne Egypte, *niam* veut dire *nain* ; avec la répétition des mots, si fréquente dans cette langue, on a *nain nain*, dont le nom est presque identique à *Niam-Niam*, peuples chez lesquels ces nains se trouvent. En égyptien, un enfant à la mamelle s'appelle *akka*. Y a-t-il une assimilation à faire ? Une foule de petits faits qui, isolés, ne sont pas très-probants, le deviennent par leur enchaînement et leur nombre.

« L'attention doit se porter sur les rapports du dieu nain avec le rituel. Le rituel comprend une série de formules que devait savoir le mort, et qu'on mettait à côté de lui pour rafraîchir sa mémoire et l'aider, en récitant, à triompher de tous les obstacles

il était grand collectionneur d'itinéraires, et il y en avait un en particulier sur lequel il faisait le plus grand fond. Il avait en cela d'autant plus raison que la rivière de Koubanda, dont nous allons parler, a toujours été depuis lors regardée par les géographes comme un fait dont il fallait tenir compte dans n'importe quelle théorie pouvant être émise relativement à l'hydrographie de l'Afrique centrale. Cette rivière, telle que Barth l'a tracée sur sa carte, coïncide très-bien avec la partie du Congo ci-dessus mentionnée.

Tant de défiance s'attache à tout renseignement indigène qu'il est bon d'expliquer un peu en détail quel était « l'informateur » de Barth. En nous étendant sur cette particularité, nous servirons un double

qu'il devait rencontrer. On sait que le mort était arrêté sur sa route par des serpents, des crocodiles, des monstres de toute sorte ; or, l'un des trois derniers chapitres du rituel, chapitres qui ont été ajoutés à une époque postérieure, nous représente le défunt en présence de ces pygmées qui vont l'aider à combattre les animaux, compagnons des ténèbres et de la mort. Ces pygmées sont appelés *Nemna*, ou, selon quelques exemplaires, *nem nem ;* et dans ce chapitre il y a une foule de mots qui, n'étant incontestablement ni égyptiens ni sémitiques, appartiennent probablement à la langue que parlaient les pygmées. Il serait extrêmement important que quelqu'un connaissant la langue des Akkas vérifiât si cette langue n'est pas semblable à celle que parlent actuellement les Akkas à leurs voisins les Niams-Niams....

« Enfin dans des tombes remontant à la cinquième dynastie, on a trouvé plus de cent crânes qui ont été envoyés en 1867 à l'Exposition de Paris et qui figurent aujourd'hui au musée du Jardin des Plantes. Ces crânes sont très-singuliers : ils ont le haut de la tête considérablement aplati et sont d'assez petite dimension; cet aplatissement est le signe caracteristique des Bess ou nains égyptiens. » — (Comptes rendus de l'Acad. des S c.)

but, car nous aurons plus loin à insister sur les mérites de la civilisation arabe en Afrique, civilisation dont l'homme en question est un exemple extrêmement remarquable. Cet homme était le Faki Sambo, personnage en grande réputation, appartenant à la race fellatah, avec lequel Barth eut de longs entretiens à Massena, point situé à 1,600 kilomètres environ au sud-est du lac Tchad.

« Je ne me serais guère attendu, dit le voyageur allemand, à trouver dans ce pays perdu un homme non-seulement versé dans toutes les branches de la littérature arabe, mais qui même avait lu (que dis-je? qui possédait en manuscrit) les parties d'Aristophane et de Platon existant traduites en arabe, ou plutôt musulmanisées, et qui avait la plus intime connaissance des pays qu'il avait visités. Alors qu'il était jeune homme, son père, fort instruit lui-même, et qui avait écrit un ouvrage sur l'Haoussa, l'avait envoyé en Égypte, où il avait étudié plusieurs années à la mosquée d'El-Azhar. Il avait eu l'intention de se rendre dans la ville de Zebid, dans l'Yémen, fameuse parmi les Arabes par la science qu'on y enseigne des logarithmes ou de l' « hésab » ; mais, quand il atteignit Gunfuda, la guerre, qui faisait rage entre les Turcs et les Wahabites, avait renversé ses projets et il était revenu au Darfour, où il s'était établi quelque temps ; puis il avait accompagné une mémorable expédition au sud-ouest, jusqu'aux bords d'une

grande rivière dont j'aurai encore occasion de parler. »

On trouve dans le *Journal de la Société royale géographique*[1] un compte-rendu succinct de cette expédition. Elle avait traversé le Bimberri, pays idolâtre, pour se rendre à Koubanda, grand centre de population s'étendant sur une vingtaine de kilomètres, le long d'une rivière si large, qu'il était difficile de distinguer les gens d'un bord à l'autre, et qui n'était pas guéable. Cette rivière courait en droite ligne de l'est à l'ouest. Dans une seconde expédition un peu à l'ouest de ce cours d'eau, les voyageurs atteignirent un pays idolâtre, l'Andoma, habité par une race très-guerrière, qui avait des bœufs et des moutons. Ce pays était couvert à profusion d'arbres dont les noms sont donnés. Le roi se tenait assis sur un trône fait de dents d'éléphants superposées. Ce dernier renseignement correspond avec le récit qu'a fait M. Stanley de la structure de défenses massives entourant une idole, et quant au premier, Schweinfurth fait remarquer que, parmi les arbres mentionnés par le Faki Sambo, se trouve le « koumba » — koumba étant le nom en langue niam-niam du poivrier de Malaghetta (*xylopia æthiopica*), si abondant, qui a donné son nom à la malaguette de la côte occidentale de l'Afrique. Ceci prête quelque valeur à la supposition

1. 1853, p. 120.

que la rivière de Koubanda débouche sur la côte ouest.

Les découvertes de M. Stanley viennent donc très à propos dans l'état présent de la science géographique, pour relier tous ces fils. Reprenons le résumé par lui fait de son itinéraire dont cette digression relative à l'Ouellé et aux deux voyageurs allemands Barth et Schweinfurth nous a un moment écartés.

CHAPITRE VI

Les cataractes du Loualaba au-dessous de Nyangoué. — Esquisse du tracé du fleuve jusqu'à la mer.

A l'endroit même où l'Arououimi se jette dans le Livingstone et où l'explorateur américain eut à soutenir, nous l'avons vu, un rude combat contre toute une flotte de grandes barques (la vingt-huitième attaque à laquelle il avait dû répondre depuis son départ de Nyangoué), le Livingstone est un fleuve splendide. La largeur de son lit dans cette partie de son cours varie considérablement, mais alors que, dans les endroits resserrés, elle est de 3,700 mètres, elle atteint parfois 18 kilomètres, présentant une nappe d'eau mouvante toute couverte d'îles et comparable à un bras de mer.

En amont des cataractes supérieures, le Loualaba — pour le désigner par son nom indigène — offre un grand nombre de parcours navigables, en même temps que les affluents en présentent une série de 2,000 kilomètres et probablement beaucoup plus encore. La grande rivière et ses tributaires ne fournissent pas moins de 4,800 kilomètres de splendides eaux libres, attendant que quelque compagnie entreprenante, un

gouvernement ou une société de missions vienne les utiliser.

On aura quelque idée de l'amplitude croissante de la rivière au-dessous de Nyangoué par ce calcul de M. Stanley, qu'à Nyangoué elle débite un volume de 124,000 pieds cubes anglais par seconde, tandis que les calculs de Behm, établis sur la base des observations de Tuckey, évaluent ce débit à 1,800,000 pieds cubes par seconde à l'embouchure, chiffre énorme que d'autres évaluations ont cependant grossi encore de 700,000 pieds cubes (Duvergier, *Année géographique*, ouvrage cité), soit un volume total de 2,500,000 pieds cubes d'Angleterre ou 705,350 mètres cubes.

Les rives du grand cours d'eau nourrissent une population pressée de tribus paraissant industrieuses, vivant dans des villes ou villages vastes et bien installés, tribus qui se montrent naturellement jalouses de toute intrusion d'étrangers. Le fait que ces peuplades ont des communications avec le monde extérieur, est démontré par cette remarque de Stanley que certains villages fort distants de tout point touché par la civilisation possèdent des armes à feu.

Voici ce que, grâce à M. Stanley, nous savons aujourd'hui sur le tracé complet de la puissante rivière qu'il a eu le premier la gloire de descendre jusqu'à l'Océan.

« Le fleuve découvert par le docteur Livingstone, sous le nom de Tchambézi, prend sa source dans les

collines de Mamboué vers 32° de longitude est et 10° de lat. sud ; il coule de là vers le sud-ouest et entre dans le lac Bemba ou Bangouéolo. A l'angle nord-ouest de ce lac, il s'écoule au nord, entre 28° et 29° de long. est, et vers 9°30′ de lat. sud, il entre dans le lac Moéro sous le nom de Louapoula. Un degré plus au nord, il sort du lac Moéro sous le nom de Loualaba, et coulant diagonalement vers le nord-ouest, il atteint Nyangoué, par 4°15′ de lat. sud, et 26°15′ de long. est. Le point où je me décidai à me confier dès lors à mes bateaux et à prendre le large courant du grand fleuve pour auxiliaire dans la solution du mystère qui le concernait, était situé par 3°35′ de lat. sud et 25°50′ de long. est. En avançant au nord vers l'équateur, nous vîmes déboucher sur la rive orientale les affluents Kapemboué, Lira, Ourindi, Lôoua et Léopold, qui venaient gonfler son vaste cours, et de même, sur la rive gauche, les rivières Rouiki, Kasoukou, Loumami, et la rivière Noire. Sous l'équateur sont situées les sept chutes Stanley. Au nord de la septième chute Stanley, le Livingstone commence à s'infléchir vers le nord-ouest et conserve cette direction pendant une distance de 354 kilomètres jusqu'à un point situé par 1°52′ de lat. nord, à 805 kilomètres de la rive occidentale du lac Albert. Dans cette partie de son cours, son volume s'est encore accru des eaux du Mbourra et de l'Arououimi, larges à leur embouchure, le premier

de 548 mètres, le second de 1,800 mètres environ.

« A partir du confluent de l'Arououimi, le fleuve Livingstone coule à l'ouest pendant deux degrés de longitude et commence alors à s'infléchir graduellement vers le sud, par 19° de long. est et 1° de lat. nord. Depuis ce point, son cours est à peu près exactement sud–sud-ouest pendant cinq degrés de latitude : il reçoit dans ce parcours ses plus grands affluents de la rive gauche, en particulier ces cours d'eau dont la partie supérieure a été traversée par les Pombeiros, Livingstone, Magyar et Cameron. L'un d'eux, appelé Ikelemba, est le Kasaï des Portugais. Au delà de 3° lat. sud, l'énorme volume du Livingstone est encore accru par la belle rivière Ibari-Nkoutou, qui est le Kouango des Portugais. Du côté droit il reçoit le Lawson, le Mpaka, le Kunya et le Bangala.

« Peu de temps après avoir reçu l'Ibari-Nkoutou, le puissant Livingstone, dont le lit s'est graduellement resserré, s'étale tout à coup et forme une nappe d'eau de 77 kilom. carrés d'étendue, à une altitude de 350 mètres au-dessus du niveau de la mer. A l'extrémité occidentale de cette nappe d'eau, après un cours ininterrompu de près de 1,400 kilomètres, commencent les cataractes du Livingstone, qui occupent une distance de 250 kilom. formant une succession de grandes chutes et de rapides, avec un abaissement total de 396 mètres dans

cette courte distance. Au-dessous des chutes d'Yellala, le Livingstone, désigné à tort, depuis 1484, sous le nom de Congo, a un cours ininterrompu jusqu'à l'océan Atlantique, et se jette dans la mer au sud du 6e degré de lat. sud, par un estuaire de 11 kilomètres de large et dont la profondeur atteint en certains endroits 396 mètres. Si nous y comprenons le bassin du Tanganyika, qui appartient et doit appartenir de nouveau au versant qui alimente le Livingstone, ce fleuve immense tire ses eaux d'un territoire dont la superficie atteint le chiffre de 2,464,500 kilom. carrés. Contrairement au Nil, depuis sa source même jusqu'à son débouché dans l'océan Atlantique, il n'y a peut-être pas un kilomètre carré qui ne lui fournisse une certaine quantité d'eau. Beaucoup de fleuves ont un cours plus étendu, mais il n'en est qu'un seul au monde qui puisse se vanter de rouler un plus grand volume d'eau, c'est le gigantesque Amazone...

« Le 9 août 1877, ajoute M. Stanley, la solution de ce troisième et plus important problème de la géographie africaine était réalisée, quand nous rencontrâmes les négociants de Bomma venant au devant de nous pour nous féliciter et saluer notre retour sous les auspices de cette civilisation au service de laquelle nous avions sacrifié près de trois années de nos existences dans les régions sauvages de l'Afrique inexplorée. » — (Disc. à la Sorbonne.)

CHAPITRE VII

Les noms divers du grand fleuve. — Nécessité d'un nom unique: « le *Livingstone* ». — L'Ogôoué et son exploration par une expédition française.

M. Stanley a beaucoup à dire sur les divers noms du fleuve. Il désire loyalement qu'on lui donne le nom de Livingstone et il est à désirer en effet que cette nouvelle appellation l'emporte sur le vieux nom de Congo. Comme il l'explique fort bien, la rivière « Congo » n'existe pas en réalité en Afrique. Il y a une région de ce nom qui s'étend au sud d'un grand cours d'eau et qui le suit parallèlement à une distance de 8 à 10 kilomètres. Elle occupe la chaîne de hauteurs qui sépare le littoral septentrional des plaines de l'intérieur. « A l'exemple des indigènes parmi lesquels ils vivaient, les colons portugais du quinzième siècle appelaient cette rivière la rivière du Congo, de même que les habitants du Middlesex en Angleterre nommaient la Tamise la rivière du Middlesex. Les Kabinga qui vivent à l'embouchure du fleuve, comme aussi les habitants des pays des cataractes, l'appellent Kouango ; mais les indigènes

d'entre le Mosamba et les montagnes du Tala-Mougongo donnent également à la rivière Nkousou près de sa source ce même nom de Kouango. Comme le pays de Congo n'occupe qu'une infime portion des rives du grand fleuve, ce pays n'a pas plus le droit de lui donner son nom que l'une des cent autres régions que le fleuve arrose. J'ai entendu une petite tribu de l'Équateur l'appeler le Jkoutou-ya-Congo, ce qui, j'imagine, veut dire « rivière du Congo » ; mais après cette contrée ce nom n'est plus connu et il n'en est question que dans les livres concernant la côte occidentale de l'Afrique. J'espère que désormais il ne sera plus désigné que sous le nom de Livingstone [1]. »

Certains géographes inclinent à penser que l'Ogôoué qui se jette dans l'Atlantique au nord du Livingstone en traversant notre colonie du Gabon, et lui-même cours d'eau considérable pourrait bien être une branche du Livingstone. C'est, d'ailleurs, ce que les indigènes avaient déclaré à M. Alfred Marche, de l'expédition Brazza. On sait que l'expédition commandée par l'enseigne de vaisseau Savorgnan de Brazza, auquel la Société de géographie a décerné sa médaille d'or pour l'année 1879, s'était proposée de reconnaître aussi loin que possible le cours de l'Ogôoué. Toutes les recherches de l'expédition

1. Lettre de Loanda du 5 septembre 1877.

laissent encore dans l'inconnu la question des sources de ce fleuve. Mais outre que M. Stanley n'a observé nulle part un bras se détachant du Livingstone avec un courant divergeant de ce même Livingstone, et qu'il affirme une bifurcation impossible, par suite de l'encaissement des montagnes sur le point du parcours où il faudrait la supposer, c'est-à-dire à l'ouest du 16e degré de longitude est de Paris, les crues des deux cours d'eau, qui se font à des époques très-différentes, semblent répondre par la négative à l'hypothèse émise. Le Livingstone et l'Ogôoué bien que relativement rapprochés l'un de l'autre auraient donc des bassins distincts.

Les explorateurs français, en quittant le bassin de ce dernier fleuve vers le 2e degré de latitude sud, sont remontés dans la direction du nord-est et ont fait connaissance avec deux cours d'eau très-importants allant de l'ouest à l'est et qui pourraient bien être des affluents du Livingstone. L'un deux, l'Alima, n'a pas moins de 100 mètres de largeur sur une profondeur de 5 mètres.

M. de Brazza est rentré au Gabon le 30 novembre 1878, après avoir fait en pays inconnu un trajet de 1,300 kilomètres, dont 800 à pied.

Nous n'insistons pas sur l'immense importance de la vaste voie de navigation intérieure ouverte par le gigantesque Livingstone et les autres cours d'eau qui s'y rattachent directement ou indirectement.

M. Stanley est pressé d'en voir prendre, dès aujourd'hui, possession par une puissance capable de développer efficacement le commerce et de répandre la civilisation dans le noir continent ; et dans ses vues enthousiastes, il n'hésite pas à désigner à l'Angleterre, l'Afrique comme « une seconde Inde », comme une terre promise qui en tant que débouché commercial, devra, avant un grand nombre d'années, devenir plus importante pour les Anglais que l'Inde elle-même [1].

1. Lettre à M. James Bradshaw, de Manchester. — 1878.

CHAPITRE VIII.

Départ de Nyangoué. — L'Ouregga. — Le début du voyage sur le Loualaba. — Les cataractes. — Ikoutou-ya-Congo. — Fraternisation par le sang. — Le trentième combat. — Les chutes de Massassa. — Mort du dernier compagnon européen de M. Stanley. — Quelques mots des dangers courus. — Intervalles d'accalmies. — Les bons sauvages.

Dans une de ses lettres au *Daily Telegraph*, M. Stanley décrit ainsi le début de son périlleux voyage sur la grande rivière, le seul moyen qui lui restât d'échapper aux tribus hostiles de ses rives et de poursuivre son entreprise.

« Nous commençâmes par monter notre fidèle bateau la *Lady Alice*, et en deux heures il fut lancé pour la première fois sur le Loualaba. Ma tente fut installée tout près du bateau. Un terrain confortablement gazonné de jeunes herbes invitait au repos. De ce point, je pouvais contempler à l'aise la calme et majestueuse rivière et le pittoresque paysage d'alentour, des îles d'éternelle verdure et de longues et hautes murailles de grands arbres au feuillage sombre. C'est là que nous prîmes la résolution de ne plus abandonner le Loualaba, jusqu'à ce qu'il nous eût révélé où il allait. J'assemblai tous mes gens et

mon escorte arabe et, leur montrant la grande rivière, dont la vue et le mystérieux m'avaient monté au *summum* de l'enthousiasme, je leur dis :

« Ce grand cours d'eau a coulé ainsi dès l'origine « du monde à travers les sombres et sauvages terri- « toires qui sont devant nous, sans que jamais homme, « blanc ou noir, ait su où il se rendait ; mais je vous « le dis solennellement, Dieu a voulu que cette année « cette rivière fût connue sur toute sa longueur et « révélée au monde. Je ne sais pas ce qu'il y a de- « vant nous ; nous pouvons rencontrer des peuples « très-hostiles ; nous pouvons souffrir de la faim ; « nous pouvons mourir. Nous sommes dans les mains « de la Providence : j'espère pour le mieux. Comme « nous ne venons pas pour faire la guerre, nous « pouvons nous faire les amis des populations. Nous « avons assez de choses avec nous pour, avec du « soin, aller longtemps et acheter l'amitié des chefs. « Vous tous qui m'accompagnez, vous devrez donc « bien vous persuader que je ne prétends quitter « cette rivière que quand j'aurai atteint la mer. Vous « m'avez promis à Zanzibar, il y a deux ans, que « vous me suivriez partout où je voudrais aller pen- « dant deux ou trois ans. Nous avons encore une « année devant nous ; mais je vous avertis que nous « atteindrons la mer avant que l'année soit révolue. « Tout ce que vous avez donc à faire est de dire : « A la volonté de Dieu ! » et de me suivre. »

« Les jeunes gens, au nombre d'une cinquantaine, s'avancèrent sans hésiter et crièrent : « A la volonté « de Dieu ! » ajoutant : « Inchallah ! Maître, nous te « suivrons et nous atteindrons la mer ! » Mais les plus vieux avaient des appréhensions et hochèrent gravement la tête. »

Nous trouvons dans une autre communication le saisissant aperçu suivant des dangers multiples que l'explorateur et ses fidèles compagnons affrontèrent avec tant de bravoure :

« Nous quittâmes Nyangoué le 5 novembre 1876, voyageant par terre à travers l'Ouregga. Ne pouvant avancer à cause de l'épaisseur des forêts, nous traversâmes le Loualaba et poursuivîmes notre marche sur la rive gauche à travers l'Oukousou nord-oriental. Les indigènes nous barraient la route, nous harcelaient jour et nuit, nous tuaient ou nous blessaient des hommes avec des flèches empoisonnées. Nos luttes à travers ces régions cannibales devinrent presque désespérées. Nous tâchions d'apaiser les sauvages par la douceur et à l'aide de cadeaux. Nos cadeaux étaient refusés ; notre conduite patiente était prise par eux pour de la poltronnerie.

« Pour rendre notre position encore plus déplorable, notre escorte de 250 hommes [1] engagés à Nyan-

1. Outre les 250 hommes libres presque tous armés de fusils, cette escorte comptait encore 100 esclaves, la plupart pourvus de fusils à pierre, 50 jeunes gens de dix à dix-huit ans, et un

goué refusa d'aller plus loin. En même temps, les indigènes tentèrent un grand effort pour nous écraser d'un seul coup. Nous nous défendîmes ; mais il n'y avait qu'un moyen d'échapper à notre position désespérée, à moins d'accepter l'alternative de battre en retraite et d'abandonner l'œuvre que nous avions commencée : c'était de faire usage de nos canots.

« Bien que sur l'eau nous eussions un avantage décidé sur les sauvages, chaque jour de marche néanmoins n'était que la répétition de ce que nous avions eu la veille. Ce fut une lutte à outrance, nous lançant à corps perdu au courant de la rivière, essuyant chaque jour de nouvelles attaques, jusqu'au moment où nous nous trouvâmes arrêtés par une série de grandes cataractes, au nombre de sept, peu éloignées les unes des autres, au sud et au nord de l'équateur

« Pour franchir ces cataractes, il nous fallut nous frayer un chemin à travers 13 milles (20 kilomètres) d'épaisses forêts et traîner sur le sol nos dix-huit canots et notre bateau d'exploration, tout en déposant souvent les haches pour recourir aux carabines, afin de nous défendre à mesure qu'on nous attaquait. Après avoir dépassé ces cataractes, nous fîmes une longue pause pour nous remettre de nos fatigues.

assez grand nombre de femmes esclaves. Cette colonne avait pour chef le célèbre Hamed-ibn-Hamed ou Tipo-Tipo, dont M. Cameron nous a déjà fait faire la connaissance. M. Stanley l'appelle Tippou-Tib ou encore, selon la prononciation invariable des indigènes, Tipo-Tib ou Tibbou-Tib.

« Vers le 2e degré de latitude septentrionale [1], le grand Loualaba quitta sa direction presque plein nord pour obliquer au nord-ouest, puis à l'ouest, puis au sud-ouest, présentant alors un vaste courant de 10 milles (16 kilomètres) de largeur, embarrassé d'îles. Pour éviter une lutte épuisante avec tant de tribus d'intraitables cannibales, nous eûmes à ramer entre les îles jusqu'au moment où, poussés par la faim la plus inexorable, après trois jours passés sans aucune espèce de nourriture, nous résolûmes d'en finir et de piquer droit à terre sur la rive gauche. Par bonheur, nous rencontrâmes une tribu au courant du commerce.

« Ces gens possédaient quatre fusils de la côte occidentale, et ils appelaient la grande rivière « Ikoutou-ya-Congo ». Nous accomplîmes la cérémonie de la « fraternisation par le sang » et nous achetâmes des vivres en abondance ; après quoi nous essayâmes de continuer notre chemin sur la rive gauche. Trois

1. Alors que M. Stanley, en construisant la carte de son itinéraire, fait passer la partie la plus septentrionale du Livingstone par 1°45′ de latitude nord, une carte plus récente de Pétermann, et résultant de la discussion des documents précédemment recueillis, fait remonter cette même partie du fleuve jusque par 4°30′ de latitude. Pour éviter des erreurs faciles à expliquer au milieu des difficultés de voyages d'exploration, le contre-amiral Mouchez, de l'Institut, a inventé un instrument portatif ingénieux pour la détermination des itinéraires et des positions géographiques dans les voyages d'exploration par terre. Cet instrument a été, de la part de l'inventeur, l'objet d'une communication à l'Académie des sciences le 4 février 1878.

jours après, nous nous trouvâmes en présence d'une puissante tribu tout entière armée de fusils, qui aussitôt qu'elle nous aperçut, équipa cinquante-quatre grands canots et nous attaqua. Ce ne fut que quand trois de mes hommes furent tués que je cessai de crier que nous étions des amis et d'offrir des étoffes. Durant le parcours de 12 milles (20 kilom.), nous soutînmes sur cette terrible rivière, un assaut désespéré. Ce fut l'avant-dernier des trente-deux combats que nous eûmes sur le Loualaba, laquelle rivière, après avoir changé de nom vingt fois, devenait connue, à mesure que nous approchions de l'Atlantique, sous les noms de Kouango et de Zaïre. »

« Dans le grand bassin qu'elle arrose, entre le 26° de longitude est (Greenwich) et le 17°, elle présente un cours libre de plus de 1,400 milles (environ 2,200 kilomètres), avec de magnifiques affluents, principalement sur la rive méridionale. De ce point, ouvrant la large ceinture de montagnes situées entre le grand bassin et l'Océan, elle descend par une trentaine de chutes et de rapides furieux à la grande rivière creusée entre les chutes d'Yellala et l'Atlantique.

« Nos pertes ont été très-sérieuses et je pleure encore la mort de mon dernier compagnon blanc, le brave et pieux jeune Anglais Francis Pocock, qui fut noyé aux chutes de Massassa, le 3 juin dernier (1877) [1].

1. Le frère de celui-ci, Edouard Pocock, avait été enlevé, en quelques jours, par une épidémie de variole, dès le mois de jan-

Le même jour, moi et sept hommes nous faillîmes être entraînés dans les chutes de Moua, et six semaines plus tard, moi-même et tout l'équipage de la *Lady Alice*, nous fûmes emportés par le courant furieux des chutes de Mbélo, d'où nous n'échappâmes que par miracle. Mon jeune et fidèle compagnon Kaloulou est aussi parmi les morts.

« Je viens de raconter brièvement, et forcément d'une manière très-imparfaite, comment nous avons traversé la moitié jusqu'ici inconnue de l'Afrique, comment nous avons franchi 1,800 milles (près de 3,000 kilomètres) de Nyangoué à l'Océan. Vous pouvez maintenant vous imaginer, en attendant de plus amples détails, la nature de nos efforts pour regagner la civilisation, nos batailles désespérées avec les cannibales, la patience qu'il nous a fallu pour franchir avec notre flotte les passages à cataractes, nos terreurs quotidiennes, notre chagrin de la perte de précieux et chers camarades aux passages des cinquante-sept chutes et rapides qui interrompent le cours de la puissante rivière à travers la région navigable. Mais je vous ai dit peu de chose des maladies, je vous ai peu parlé de l'insalubrité de certaines

vier 1875, dans la première partie du voyage, à Tchivouyou, village situé à 640 kilomètres de la mer. Quant à l'autre européen, l'anglais Frederick Barker, il était mort le 22 avril suivant, en quelques heures, sur les bords du Victoria-Nyanza, à la suite d'un bain pris dans le lac.

contrées traversées par nous, de la tristesse intense que nous éprouvâmes dans les lugubres régions de l'Ouzimba et de l'Ourinza et des fatigues énormes que nous avons endurées, fatigues qui ont terrassé nos personnes physiques et anéanti nos forces; mais vous pouvez vous les figurer.

«J'ai essayé de vous conduire rapidement à travers quelques-unes de nos mille et une épreuves alors qu'en pleines ténèbres épaisses, qu'en plein mystère de l'inconnu, le sabre au poing, nous marchions à la lumière. Je vous ai esquissé quelques traits d'un petit nombre de nos luttes émouvantes — luttes avec les démons humains qui font leur joie de tout ce qui est ruse, trahison, cruauté ; qui nous regardaient du même œil que nous regardions les nobles bêtes sauvages errant par les plaines de l'Ousoukouma ; qui voyaient dans chacun de nous un gibier à point pour être tué, dépecé, cuit et mangé. Ils nous ont attaqués avec des lances, des sagaies, des flèches empoisonnées et des fusils ; et, dans une circonstance, ils entourèrent notre camp de filets dissimulés. Ils plantaient dans le sol des piquets empoisonnés afin que ceux des nôtres qui avaient charge de les éloigner de notre campement se perçassent les pieds sur ces instruments de torture.

« De tous les côtés, la mort nous a regardés en face; nuit et jour elle a dardé sur nous ses yeux cruels, et mille mains sanguinaires étaient toujours là toutes

prêtes à profiter de la moindre négligence. Nous nous sommes défendus en hommes qui savions que la pusillanimité serait notre ruine, que la pitié était inconnue à ces sauvages. Par un sentiment de charité chrétienne, par considération pour ma suite et aussi pour moi-même, sur qui reposait la responsabilité d'avoir amené l'expédition au milieu de ces régions perdues, j'aurais voulu qu'il en eût pu être autrement et je cherchais anxieusement à découvrir le moindre signe d'accalmie et de paix quand je voyais mes compagnons africains s'écarter un à un de mes côtés dans l'oubli des terribles sauvages...

« Cependant, continue M. Stanley, nous avons eu quelques courts intervalles de plaisir, même pendant cette période orageuse. Une tribu pacifique — le lendemain d'un rude combat soutenu par nous contre une race belliqueuse dont elle avait eu, semble-t-il, beaucoup à souffrir — avertie par les immenses tambours chargés d'annoncer l'approche d'étrangers, accourut en foule au bord de la rivière, tandis que les plus hardis de ses guerriers sautaient dans leurs énormes canots et venaient droit sur nous en ayant soin cependant de crier de toutes leurs forces le mot magique « sennené », qui nous fit aussitôt relever nos fusils et que nous répétâmes avec une telle vigueur de poumons que les milliers de spectateurs réunis sur la rive ne se trompèrent point à sa sincérité. Le bienheureux mot fut entonné par eux en

chœur avec une ferveur telle que, quand ils cessèrent de crier, les échos de la forêt, de l'autre côté de la rivière, semblaient encore répéter mystérieusement: « Sennené ! sennené ! » Nous mouillâmes nos ancres de pierre assez près de la foule du rivage et nous invitâmes les guerriers des canots à accoster.

« Par une timidité enfantine, ils ne voulurent pas approcher à plus d'une cinquantaine de mètres ; mais deux vieilles femmes — « vieilles dames », devrais-je dire — s'emparèrent d'un petit canot et poussèrent droit sur mon bateau. Elles arrivèrent bord à bord et, après de francs éclats de rire de bon augure, elles nous offrirent du vin de palme et une couple de poules. Alors les guerriers, honteux de leur timidité — qui n'était pas de la peur — poussèrent aussi leurs canots près des nôtres, de grandes, d'énormes embarcations, deux fois longues comme notre bateau, qui cachèrent et écrasèrent presque le petit bateau des deux vieilles. Mais ce qui me fut le plus agréable à voir, ce qui attirait constamment mes regards, c'étaient les bonnes figures de ces deux femmes et le message de paix et de confort qu'elles représentaient pour nous dans ces jours d'épreuves.

« En examinant les grands canots de guerre de cette tribu, je remarquai avec plaisir qu'il n'y avait ni lance, ni flèche dans aucun, preuve de tact et de délicatesse qui me fit examiner plus attentivement encore la foule rassemblée sur la rive ; dans

cette foule aussi, pas une arme n'apparaissait. Tout à coup, je vis un des grands canots gagner le rivage, se charger de gourdes de vin de palme, de paniers de pommes de terre et revenir à nous, chaque homme chantant avec enthousiasme. Les pommes de terre étaient pour moi, le vin de palme pour mon monde. Quand je demandai comment il se faisait qu'ils étaient si obligeants pour des étrangers alors que nous avions eu trois combats la veille, ils répondirent que, bien que les tambours de la partie supérieure de la rivière les eussent aussi appelés à nous livrer bataille, quelques-uns des leurs avaient la veille remonté le cours de l'eau en pêchant au milieu des îles, et, à l'appel des tambours, s'étaient cachés pour voir ce qui allait se passer. Ils nous avaient vus parler aux indigènes, leur offrir des étoffes et des verroteries ; ils avaient vu aussi les indigènes refuser toutes nos avances et nous attaquer. « Ils nous combattent tou-
« jours, ajoutèrent-ils, et ils nous pillent, mais nous
« ne sommes pas assez forts pour les tuer. Ce matin,
« quand vous avez quitté l'île où vous avez passé la
« nuit dernière, nous avons de très-bonne heure
« envoyé à votre rencontre un canot monté par deux
« esclaves — un jeune garçon et une femme — avec
« du vin de palme et des pommes de terre. Si vous
« aviez été de mauvaises gens, vous auriez pris le
« canot et vous vous seriez emparés des esclaves ;
« mais du moment que vous l'avez laissé passer en

« disant : « Sennené », nous avons vu que vous
« étiez de bonnes gens et nous n'avons pas fait
« retentir notre tambour pour la guerre, mais pour
« la paix. Si vous aviez pris ce petit canot ce matin,
« vous auriez eu à nous combattre en ce moment.
« Vous avez tué nos ennemis hier et vous n'avez fait
« aucun mal à nos deux esclaves ce matin. Nous
« sommes amis. »

CHAPITRE IX

Caractères différents des diverses peuplades des bords du Livingstone. — Le « Livre-Médecine. » Shakspeare au feu. — La navigation intérieure de l'Afrique équatoriale.

Les extraits suivants de la correspondance de M. Stanley donneront quelque idée de la différence de caractère des peuplades avec lesquelles il s'est trouvé en contact sur les bords du Livingstone.

« A quelques marches de Nyangoué vers le nord, dit l'explorateur, le Loualaba coule vers le nord-est, mais il rencontre des obstacles : les arrêtes des collines de l'Ouregga, en traversant la rivière, forment des cascades écumantes. Aux environs de ces chutes, habitent des tribus féroces qui firent payer cher aux Arabes leurs tentatives d'explorations. Le long de la rivière et des deux côtés vivent des pécheurs que les Arabes appellent Ouadgenaya — nom qu'eux-mêmes prononcent Ouénaia. Cette tribu est fort curieuse, extrêmement lâche mais traitre et rusée, et absolument insensible aux avances qu'on peut lui faire. Au nord d'Ouvidza, est une autre tribu d'humeur très-agressive mais qui ne fait pas du cannibalisme une habitude

régulière. Les Arabes ont toujours été repoussés de ces régions quand ils ont essayé d'y pénétrer. Cette peuplade est celle des Ouabroiros, que les Arabes appellent Ouarongara Menos. Ils habitent une vaste étendue de la rive droite. Sur la rive gauche, on rencontre encore les Ouadgenaia, voisins, à l'ouest, de la tribu guerrière des Bakousous. Ici, l'explorateur doit faire appel à toute son énergie ; ces sauvages ne considéreraient tout un congrès d'évêques que comme viande à roastbeef.

« Au-dessous du confluent de l'Arououimi, nos rapports avec les cannibales devinrent si difficiles qu'il nous fallut renoncer à explorer les rives du fleuve, constamment exposés que nous étions à des attaques terribles de la part de tribus puissantes. En conséquence, beaucoup d'autres affluents ont dû forcément nous échapper. J'avais remarqué que, d'ordinaire, les îles n'étaient pas habitées et cela me servit beaucoup à les distinguer de la terre ferme. »

C'est en louvoyant au milieu des îles dont le fleuve est semé, que l'expédition réussit le plus souvent à dissimuler son passage aux tribus hostiles des rives. Quand la famine forçait les explorateurs à s'exposer aux rencontres des anthropophages, on descendait de préférence sur la rive droite et l'on en profitait pour pousser des pointes aussi loin que possible.

« Ces sauvages, reprend M. Stanley, ne se doutaient pas qu'il existât des hommes blancs ; ils

n'avaient jamais vu d'étranger pénétrer sur leurs domaines et ne comprenaient pas quel intérêt blancs ou noirs pouvaient avoir à entrer en relations avec eux. Jamais une tribu ne pénètre sur les terres d'une autre ; le commerce se fait de la main à la main et de clan à clan. »

A mi-chemin à peu près du 15ᵉ au 16ᵉ degré de longitude est (Gr.), l'expédition arriva à la rivière que les Européens désignent sous le nom de Kouango et que les indigènes appellent Nkoutou, magnifique cours d'eau de 500 mètres de largeur. Un peu plus loin à l'ouest, le Livingstone, dont le lit avait atteint une expansion considérable, se rétrécit peu à peu, se heurte à des rochers, à des îlots escarpés, et, d'assise en assise, il descend de 175 mètres sur un parcours de près de 300 kilomètres pour s'étaler ensuite dans le bassin calme et majestueux du Livingstone inférieur. On peut, suivant M. Stanley, traverser cette région en un mois de marche ordinaire soit sur la rive droite soit sur la rive gauche.

« Nous n'eûmes, dit le voyageur, de difficulté d'aucune sorte avec les habitants de ces territoires. Après avoir dépassé les cataractes, on peut s'avancer hardiment jusqu'au Kourourou ou Monbottou et même jusqu'à la limite méridionale du Grand Bassin sans voir surgir de différend avec les indigènes. Si l'on considère que chaque jour on a affaire à de nouveaux chefs et à de nouvelles peuplades, on est forcé

d'admirer la bienveillance avec laquelle ces gens accueillent les étrangers. »

Il n'y a pas de sauvages féroces ni même de guerriers aux alentours de la côte occidentale de l'Afrique ni sur aucune rive du Livingstone après les chutes d'Yellalla. La rive gauche, toutefois, est préférable à l'autre parce qu'on peut s'y procurer des vivres plus facilement. A propos des chutes d'Yellalla et du cours inférieur du fleuve, notons, en passant, cette remarque de M. Stanley que les cartes de l'expédition de 1816 du capitaine Tuckey ne sont « qu'un tissu d'erreurs. »

L'épisode suivant, raconté par M. Stanley dans les colonnes du *Daily Telegraph* et reproduit dans la relation de son voyage publiée postérieurement, est un exemple amusant et curieux de la superstitieuse terreur qui s'empare de certains indigènes à la vue d'une personne écrivant :

« Un crime épouvantable de ma part aux yeux de nombre d'indigènes habitant au-dessous du confluent du Kouango et du Congo, dit le voyageur américain, c'étaient les notes qu'ils me voyaient prendre. Six ou sept tribus s'allièrent un jour pour nous anéantir parce que « j'étais mauvais, très-mauvais ». On m'avait vu « faire des médecines » sur du papier, c'est-à-dire écrire. Pareil forfait n'était jamais venu aux oreilles des plus vieux du pays ; ce ne pouvait être que de la sorcellerie, et la sorcellerie devait être punie de mort. Le chef blanc devait livrer

immédiatement sa « médecine » (son carnet de notes) pour être brûlée, ou il y aurait guerre sur l'heure. Or mon carnet de notes était trop précieux et avait coûté trop d'existences et de sacrifices de tout genre pour être livré aux flammes sur le simple caprice de sauvages ignorants. Que faire ? J'avais un petit volume de Shakspeare (édition Chandos). Je l'avais lu et relu une dizaine de fois ; il avait traversé l'Afrique, il m'avait consolé dans bien des heures d'ennui, mais il fallait le sacrifier. Je le fis apporter et le montrai aux sauvages.

« Est-ce là ce que vous voulez? dis-je.

— Oui.

— Est-ce cette médecine qui vous fait peur ?

— Oui ; brûlez-là, brûlez-là ; elle est très-mauvaise, brûlez-là.

— O mon *Shakspeare*, m'écriai-je, adieu ! »

Et le pauvre *Shakspeare* fut brûlé. Si vous aviez vu le changement qui s'opéra sur les traits de ces sauvages furieux ! Ce fut pour un moment une joie universelle. Le pays était sauvé, leurs femmes et leurs enfants échapperaient à la calamité. « Ah ! que « le chef blanc était bon ! c'était la bonté en per- « sonne, le meilleur des hommes ! »

De l'avis, assurément très-autorisé, de M. Stanley, le meilleur moyen de répandre la civilisation dans l'Afrique équatoriale c'est le commerce, accessible à toutes les populations du pays. Toutefois le mode de

procéder tout d'abord, ne devra pas être le même dans la partie orientale du continent que dans la partie occidentale. A l'est, on trouve de grands états à peu près régulièrement constitués, monarchies despotiques dont plusieurs comptent de 3 millions à 5 millions d'habitants. Les marchands musulmans exploitent déjà ces contrées sur une assez grande échelle ; ils ne verraient pas d'un bon œil la concurrence des marchands chrétiens. Par contre, les missionnaires, dont les voies sont autres, qui ont pour règle la douceur, la persuasion et le bon exemple, auraient beaucoup plus de chances de réussite. Au contraire, à l'ouest des grands lacs, de Nyangoué à l'Atlantique, le long du cours du grand fleuve on ne rencontre plus que de petits districts indépendants avec des chefs très-disposés à accueillir le commerce, qu'ils ne connaissent encore que sous sa forme la plus primitive. Sur ce vaste parcours les commerçants trouveraient plus facilement accès que les missionnaires auprès des tribus et serviraient plus efficacement que ceux-ci la cause de la civilisation.

Comparant entre elles les grandes voies de navigation fluviale de l'Ancien monde et du Nouveau, M. Stanley se laisse aller à un enthousiasme bien naturel, à propos du fleuve africain dont il vient de révéler au monde le cours immense : « Le Livingstone, écrit-il, est l'Amazone de l'Afrique, comme le Nil en est le Mississipi. Le Nil est plus long, mais

le Livingstone suffirait pour alimenter trois Nils. Le Nil est assurément précieux pour son commerce, mais le Livingstone l'est plus encore. Le cours du premier est souvent interrompu, celui du second ne l'est que deux fois. — (Chaque fois, il est vrai, sur une certaine étendue). — Le premier obstacle, situé vers le 23e degré de longitude est, se compose de six grandes chutes barrant la navigation qui pourrait s'établir au-dessus de la première série de cataractes, laquelle outre les petites que je néglige consiste en soixante-six grandes chutes et rapides. Les cataractes du cours inférieur une fois franchies, on traverse la moitié du continent sans obstacle et non pas comme sur le Nil au milieu d'un désert de sable, mais au milieu de plaines riches et fertiles regorgeant d'habitants. Sauf l'Ougogo, je ne connais pas en Afrique de région plus peuplée. »

Et cette région est couverte d'une végétation riche et puissante ; presque tout ce que produit l'Afrique se rencontre dans le bassin du Livingstone. Les portions navigables du grand fleuve et de ses puissants affluents offrent un développement merveilleux et sont autant de routes nouvelles pour faciliter les communications intérieures, routes praticables à de grandes distances de l'artère principale. Sans doute quelques-unes des populations riveraines sont redoutables. « Je ne conseillerais pas à un explorateur isolé de trop s'approcher des cannibales, écrit

M. Stanley, mais le commerce une fois établi d'une manière équitable triompherait de bien des résistances. » La race nègre, d'ailleurs, a la passion des échanges et la plus grande difficulté, suivant notre voyageur, est non de stimuler, mais de restreindre ce ce goût « vraiment désordonné. » Aussi reste-t-il convaincu que l'importante voie de communication du grand fleuve qui arrose ces vastes régions encore vierges deviendra avec le temps une question politique pour les nations civilisées.

CHAPITRE X

La conquête du but final. — A quatre marches de la côte. — Dernières misères de l'expédition. — Le secours. — Arrivée à Embomma. — Kabinnda. — Retour en Europe par le cap de Bonne-Espérance, Zanzibar et le canal de Suez.

Arrivons au couronnement de l'œuvre, à la conquête du but final de l'exploration.

Après avoir été fortement éprouvée par la dyssenterie, le scorbut, l'hydropisie ; après avoir nombre de fois failli périr d'inanition, par suite du refus des indigènes de livrer des vivres contre les verroteries, les étoffes, etc., qu'elle transportait avec elle, l'expédition réduite à 115 personnes, hommes, femmes et enfants, tous épuisés par la faim et les autres privations, atteignit le village de Ni Sanda, distant de quatre marches seulement du terme si ardemment désiré. Les voyageurs étaient réduits à une telle disette de vivres que M. Stanley expédia des messagers avec une lettre adressée « à toute personne parlant l'anglais à Embomma (ou Bomma) pour demander assistance immédiate, assistance que les naturels du lieu refusaient de donner ou de rendre.

« Sur aucun de ces visages qui nous regardaient

comme si nous avions été des êtres d'un autre monde, écrit M. Stanley dans la relation de son voyage, je ne pus découvrir le moindre signe de pitié. Dans quel pays des fils de Japhet eût-on regardé de cet œil froid et dur une troupe pareille à la nôtre?

« Pas une syllabe, pas une plainte ne s'échappa de la bouche de mes malheureux affamés ; ils se laissaient choir sur le sol avec l'indifférence que donne le désespoir. Sans s'irriter, sans pousser un murmure, ils restaient mornes et résignés, couchés à l'ombre de quelque buisson rabougri ou de quelque accacia chétif. De temps à autre le vagissement d'un enfant à la mamelle et la voix éteinte d'une nourrice mourant de faim, ou les réclamations criardes d'un petit garçon venaient frapper mon oreille ; mais les adultes demeuraient immobiles, comme inanimés, chacun concentré dans sa propre souffrance. Groupés autour de ma tente à distance des malades et des abattus, les principaux de l'équipage de la *Lady Alice* causaient à voix basse.

« Tout à coup la voix aiguë d'un jeune garçon se fait entendre : « Je vois Oulédi et Katckétché (deux « des messagers envoyés avec les guides à Embomma); « ils descendent la colline ; beaucoup d'hommes les « suivent ! »

« De noirs squelettes furent aussitôt debout ; tous les yeux étaient braqués vers le point indiqué.

— Oui oui ; c'est vrai ! Là Allah, il Allah ! Oui ;

« el hamd oul Allah ! Voici de quoi manger, de quoi « manger ! Oulédi est un lion ! Nous sommes sauvés ! « El hamd oul Allah ! »

« Quelques minutes après apparurent distinctement traversant l'herbe à grands pas Oulédi et Katchétché, agitant une lettre pour faire comprendre qu'ils avaient réussi. Redoublant de vitesse, ils m'eurent bientôt remis le message. »

La lettre envoyée à la côte par M. Stanley était tombée aux mains de MM. A. da Motta Veiga et J.-W. Harrison, deux négociants d'Embomma et ces Messieurs avaient immédiatement répondu à l'appel de l'explorateur. Sans perdre un instant, ils firent partir vivres et provisions de toute sorte ; c'étaient ces secours qu'annonçait leur réponse.

Le convoi de ravitaillement rejoignit, le 8 août 1877, à Bannza-M'bouko, village situé à deux marches ordinaires d'Embomma, la caravane de M. Stanley. Son arrivée fut saluée avec autant de joie que d'étonnement par les malheureux affamés qui avaient presque renoncé à l'espoir d'achever jamais le voyage.

« Le 9 août 1877, écrit M. Stanley, neuf cent quatre-vingt-dix-neuf jours après avoir quitté Zanzibar, nous nous dirigeâmes vers l'avant-garde de la civilisation. »

Le jour même on arrivait à Embomma. Le voyage était fini.

Le surlendemain à midi, après un dernier banquet,

après des chants, des toasts sans nombre et de chaleureuses poignées de mains aux généreux négociants du lieu, l'expédition embarquée sur un steamer descendait le fleuve jusqu'à Kabinnda port de la côte situé à une distance de quelques kilomètres au nord de son embouchure.

« En aval de Bomma, écrit M. Stanley en terminant le dernier chapitre de sa curieuse relation, le fleuve nous offre les mêmes scènes qu'il nous avait présentées en amont de l'Ouyannzi. La couleur des eaux, le nombre considérable des îles, la largeur énorme du lit me reportaient à ces jours où nous étions obligés de chercher un refuge au milieu des solitudes liquides du Livingstone pour nous dérober aux bêtes de proie à face humaine du centre de l'Afrique primitive, et mes yeux se remplissaient de larmes à la pensée des amis que je ne pouvais plus rappeler pour partager la joie immense qui, à cette heure, inondait les cœurs des survivants... Quelques heures plus tard, nous franchissions l'énorme portail qu'ouvrait devant nous l'océan, ce bleu domaine de la civilisation. »

Après une semaine de séjour à Kabinnda l'expédition fut prise à bord d'une canonnière portugaise et transportée à Saint-Paul de Loanda où, pendant plus d'un mois elle fut hébergée et défrayée de tout par le gouvernement colonial, et généreusement traitée par les fonctionnaires et les habitants.

De ce point, il s'agissait pour M. Stanley de rapatrier ses hommes à Zanzibar. Ce rapatriement fut l'œuvre de la marine et du gouvernement d'Angleterre. Il se fit par la voie du Cap. M. Stanley, disons-le encore à son honneur, refusa de profiter pour lui-même de l'offre gracieuse des autorités portugaises de lui donner passage immédiat pour le Portugal ; il ne voulut consentir à se séparer de ses braves et dévoués compagnons qu'après les avoir déposés sur leur rivage natal. Il doubla donc avec eux la pointe méridionale de l'Afrique, et après avoir été accueilli et fêté lui et sa suite à Cape Town et autres lieux et après avoir eu la satisfaction de remettre les survivants de son expédition à Zanzibar aux mains de leurs amis, il effectua son retour en Europe par le canal de Suez.

III

L'AVENIR DE L'AFRIQUE CENTRALE

Considérations générales

CHAPITRE I

Etendue et valeur des territoires découverts dans l'Afrique équatoriale, par M. Stanley et ses prédécesseurs. — Accès des côtes à l'intérieur des terres. — Ressources et produits naturels.

Quelle est l'étendue et la valeur du territoire découvert dans l'Afrique équatoriale par M. Stanley et ses prédécesseurs immédiats et quel parti les principaux peuples civilisés doivent-ils prendre pour tirer de ces découvertes le plus d'avantages possibles pour eux-mêmes et pour le monde en général ?

Ces questions que s'est posées la *Revue d'Édimbourg*, sont résolues par ce recueil dans les considérations et les déductions qu'on va lire.

Le premier point à examiner est celui de la simple

étendue du territoire, en comparant la superficie desdites régions avec les régions comprises entre les mêmes latitudes dans les autres parties du monde. Ce sont essentiellement des régions équatoriales, en tant que distinctes des régions tropicales, c'est-à-dire qu'elles occupent un espace d'environ 12 degrés et demi au nord et au sud de l'équateur, où le climat tend à être plus chaud et plus humide que sous les tropiques, et où la végétation est particulièrement luxuriante et se développe sur un sol peu élevé au-dessus du niveau de la mer.

Il ne peut pas y avoir un contraste plus grand entre les districts adjacents que celui qui, somme toute, existe entre les régions équatoriales et les régions tropicales. On trouve dans ces dernières les déserts brûlants et les plaines arides du Sahara et de l'Arabie, de l'Indus, de l'Utah, du Colorado, dans l'hémisphère septentrional; du Kalahari, de l'Australie centrale et d'Atacama, dans l'hémisphère méridional. Il faut donc distinguer entre les terres équatoriales et les terres tropicales, quand on compare l'étendue qui nous occupe en Afrique et celle des régions analogues dans les autres parties du globe.

Si l'on examine une mappemonde et que, dans le calcul général, on fasse entrer pour cinq dixièmes la somme des terres équatoriales de l'Afrique, on trouvera que les terres équatoriales réunies de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud doivent

figurer pour quatre dixièmes et le total épars ailleurs pour un dixième. Cette dernière fraction est disséminée en nombreux fragments sur tous les points de l'immense zone équatoriale qui entoure le globe, les plus importants de ces fragments étant la pointe extrême sud de l'Inde, Ceylan, la péninsule malaise, Sumatra, Bornéo, les Célèbes, la Nouvelle-Guinée, le coin nord de l'Australie et une multitude d'îles du Pacifique, y compris la nouvelle colonie anglaise des Fidji. Mais la superficie combinée de tout ceci n'est guère que le quart de la superficie des régions correspondantes de l'Amérique du Sud, et en réunissant le tout on obtient un total général de terres équatoriales qui est juste équivalent en dimension à celui des mêmes régions en Afrique. Les découvertes de Livingstone, de Burton, de Speke, de Cameron et autres récents voyageurs, ajoutées à celles de Stanley, nous ont fait connaître une région qui est aussi vaste que l'ensemble des terres équatoriales existant ailleurs dans le monde.

Voilà pour la dimension. Examinons maintenant l'altitude. Les basses terres équatoriales sont en somme peu propes à entretenir une grande population. Elles sont pour la plupart encombrées par une végétation vigoureuse, elles sont humides et empestées de miasmes. Mais une notable portion de l'Afrique centrale est bien plus favorablement située. Elle se compose de bassins élevés, l'un contenant les eaux supé-

rieures du Congo ou, pour le désigner par son nom récent, du Livingstone, un autre celles du Nil, un autre celles du lac Tchad et un quatrième ceux du Bénué et du Niger, et tous sont flanqués de larges chaînes de montagnes parrallèles à l'une et à l'autre côte. Le sol de ces bassins est quelquefois à beaucoup plus de 300 mètres au-dessus du niveau de la mer, et, en conséquence de cette altitude exceptionnelle, ils possèdent un climat infiniment plus sec, plus léger que celui qui caractérise la plus grande partie des terres équatoriales existant ailleurs dans le monde. Une partie considérable de l'Afrique centrale nourrit une population dont la densité contraste singulièrement avec les habitants clair-semés de l'Amérique du Sud, et les ressources du pays paraissent généralement de nature à admettre, en tant qu'il ne s'agit que de ces ressources, une population aussi nombreuse qu'en aucune partie du monde.

Les causes mêmes qui contribuent à la salubrité comparative et à la fertilité de l'Afrique centrale militent contre l'établissement de faciles rapports commerciaux entre elle et les autres pays. Ses rivières, en traversant les chaînes de montagnes qui bordent ses bassins élevés intérieurs, arrivent aux terres basses situées près de la mer par une succession de chutes ou de rapides, et sont par conséquent impraticables comme voies fluviales continues conduisant de l'intérieur à l'Océan. Le Livingstone est indubita-

blement le plus remarquable exemple de ce genre à citer, étant en même temps le cours d'eau servant de principal déversoir aux eaux qui descendent des terres équatoriales. D'aval en amont les rapides commencent à une très-courte distance de son magnifique estuaire et sont totalement infranchissables par navires, bateaux ou canots. Le fleuve passe par des gorges, de la plus en aval desquelles Tuckey a donné une minutieuse description. En remontant un peu plus haut le cours de la rivière, on arrive aux chutes et aux rapides que la troupe de Stanley a descendus au milieu de continuels dangers, et dans l'un desquels a été noyé Francis Pocock.

Telles sont l'étroitesse et la profondeur de la fente par laquelle passe le Livingstone dans le voisinage des chutes d'Yellala, que, vu du sommet de la rive, le puissant cours d'eau parut aux compagnons de Tuckey réduit aux proportions d'un torrent d'Écosse. Il était singulièrement diminué de largeur et, de plus, dans la passe, son lit était embarrassé d'énormes masses de rochers. Il était difficile de s'expliquer que le puissant volume du fleuve pût trouver sa voie par un canal aussi étroit et les membres de l'expédition admettaient volontiers l'hypothèse que la masse de l'eau avait dû trouver un lit souterrain. Ils supposaient que la plus grande partie de l'eau disparaissait à un point où commençait le défilé et reparaissait à la surface, celui-ci passé. Ici, une série de tourbil-

lons et de remous violents troublent le courant ; leur violence est telle, qu'aucune embarcation ne peut se risquer à en approcher, et que ce fut avec les difficultés les plus grandes que les canots de l'expédition du capitaine Tuckey purent être tirés du cercle de leurs redoutables gyrations [1].

La route suivie par Stanley par terre se détournait au point où commencent ces défilés ; il n'eut donc pas l'occasion de voir cette partie du fleuve, mais il donne une description saisissante des gorges situées plus loin en amont, à travers lesquelles il eut à se débrouiller durant près de six mois.

« Tandis que nous nous frayions péniblement notre chemin, dit-il, par la longue série de chutes placées sur un parcours de plus de 180 milles qui nous demanda cinq mois, nous vivions, en quelque sorte, dans un tunnel soumis, par intervalles, au bruit tonnant de trains qui passent. Quelle différence c'était avec ce cours paisible et doux de la rivière à travers les sombres forêts de l'Ouregga et du Korourou, où le léger tremblotement d'une vague était une rareté, alors que, pendant de longs jours, nous glissions à travers les vastes solitudes, dans un doux et délicieux « far niente », l'âme exaltée à la vue des impénétrables forêts bordant la rive à droite et à gauche, estompées des brouillards du matin et du soir, ou étincelant en

1. Tuckey. *Congo.*

vifs reliefs sous les rayons brûlants du soleil de midi... Mais, ici, il n'y a plus à craindre qu'aucun autre explorateur tente de suivre nos traces. Et nous-mêmes, nous ne nous serions pas risqués dans cette œuvre terrible, si nous avions eu la moindre idée des obstacles effrayants placés sur notre route [1]. »

Aucun des autres fleuves de l'Afrique équatoriale ne fournit de moyens d'accès, dans l'intérieur, au commerce. Ainsi, l'Ogôoué, bien que remonté loin par de récents explorateurs, est à peine praticable aux petits bâtiments, même jusqu'à ses chutes à quelque 400 kilomètres de la mer. La navigation du Coanza est interrompue par des chutes à 225 kilomètres de son embouchure.

Sur la côte orientale, les fleuves sont petits, excepté le Zambèze, dont le lit est obstrué de bancs de sable, et dont l'embouchure est fermée par une barre dangereuse. En outre, son cours supérieur est interrompu par les cataractes de Kébra-bassa et de Mosco-tunya. Son tributaire, le Choré, qu'autrement de petits navires pourraient remonter de la mer au lac Nyassa, est obstrué par 50 kilomètres de rapides. Les autres rivières de la même côte ont leurs sources sur le versant maritime de la chaîne qui borne les bassins du centre, et par conséquent ne peuvent donner accès à ceux-ci. Et puis, ce ne sont que des

1. Lettre publiée par le *Daily Telegraph* du 22 novembre 1877.

cours d'eau étroits, peu appropriés même aux steamers de la plus petite dimension. Le Juba se développe sur un long parcours, mais il ne vient pas des régions centrales équatoriales.

Il reste deux fleuves d'origine équatoriale qui demandent plus d'attention, ce sont le Niger et le Nil. Le cours du Niger n'est pas de nature à lui donner une grande valeur commerciale, comme ne l'ont que trop clairement démontré les maigres résultats des efforts très-considérables qui ont été faits pour l'utiliser. Il ne descend pas de l'intérieur ; il prend au contraire naissance si près de la côte occidentale, que ses sources ne sont guère qu'à 400 kilomètres de Sierra-Leone ; il décrit ensuite un vaste demi-cercle qui coupe une forte tranche du Sahara, puis il revient à la côte ouest sous une latitude peu différente de celle de son point de départ. La côte, courant presque de l'est à l'ouest et formant le point inférieur de la grande protubérance occidentale de l'Afrique connue sous le nom de « Côte d'Or », constitue le diamètre d'une circonférence dont le grand arc du Niger forme la moitié septentrionale.

Sur la convexité supérieure du Niger est situé Tombouctou, dont le nom est bien connu, quoique cette ville n'ait d'autre importance commerciale que d'être le grand marché du désert de Sahara. Le cours du Niger ne passe donc pas par des territoires productifs, et il n'arrose pas, non plus, une portion

bien considérable des régions centrales équatoriales.

Le Nil, et le Nil seul, procure, dans un sens, un moyen direct d'accès dans l'intérieur. En attendant la saison de sa crue et en remontant péniblement ses eaux limoneuses embarrassées de rochers, un petit navire, de solide construction, pourrait, par un tour de force, se transporter de la Méditerranée dans le lac Albert-Nyanza. Mais cette longue navigation de plus de 3,200 kilomètres, interrompue par six cataractes entre Assouan et Kartoum, et par un autre rapide sérieux au-dessus de Gondokoro, entravée en outre par la difficulté de se frayer passage à travers les trains flottants de papyrus qui embarrassent le haut Nil Blanc, ne saurait être une route fluviale utile au point de vue commercial. Elle exige l'assistance de chemins de fer, comme ceux qui sont aujourd'hui projetés dans le Soudan, au moyen desquels on éviterait les cataractes. En ce qui concerne les difficultés physiques et laissant de côté les difficultés politiques, la ligne la plus facile du lac Albert-Nyanza à la mer ne serait pas par le Nil, mais par une voie de terre partant de la côte, en face de l'île de Zanzibar.

Les obstacles qui s'opposent à l'accès de l'intérieur de l'Afrique équatoriale par ses cours d'eau contrastent de la manière la plus signalée avec la facilité d'accès des régions presque aussi vastes de l'Amérique du Sud par l'Amazone et l'Orénoque. La navigation

intérieure naturelle de ce dernier continent est magnifique et telle qu'il ne s'en trouve nulle part ailleurs. L'Amérique du Sud peut être traversée presque jusqu'aux Andes et dans toutes les autres directions par un système de cours d'eau dont les principaux peuvent porter de grands navires des centaines de kilomètres, à partir de leur embouchure.

L'intérieur des divers pays équatoriaux disséminés ailleurs par fragments sur le reste du globe est nécessairement plus accessible en tant qu'il s'agit de la difficulté des distances à parcourir, vu leur superficie restreinte. Ces pays sont sur les grandes routes de l'Océan, et quels que soient les produits qu'ils livrent à l'exportation, ces produits peuvent devenir facilement articles de commerce. Mais l'Afrique est comparativement isolée, murée. Une nombreuse population peut prospérer dans son intérieur sur les produits de son sol. Les moyens de communication intérieure par les lacs et les rivières sont excellents ; mais les lacs et les rivières sont en quelque sorte absolument fermés au commerce étranger. La plus facile de toutes les formes de communication avec le monde extérieur est refusée aux Africains par la structure physique de leur continent. Ils sont géographiquement condamnés à l'isolement commercial en ce qui concerne les articles de commerce les plus encombrants.

Qu'est-ce que l'intérieur de l'Afrique produit qui

vaille la peine qu'on aille chercher à une si grande distance ? La liste des produits équatoriaux, pouvant faire la base d'un commerce à venir, a été souvent dressée et faite suffisamment longue ; mais la plupart de ces articles ont contre eux que les mêmes produits peuvent être cultivés aussi facilement dans d'autres pays d'un accès infiniment plus facile, ou sur les côtes maritimes de l'Afrique elle-même. Il y a dans le monde beaucoup plus de terres équatoriales qu'il n'en faut aux besoins commerciaux des pays non équatoriaux. Il en existe une surabondance telle, qu'une énorme proportion des parties depuis longtemps connues demeure non utilisée. La découverte nouvelle d'une surface supplémentaire de régions analogues en Afrique n'a pas d'importance pour nous au point de vue des produits dont nous venons de parler.

Il est naturellement impossible, toutefois, de dire que d'autres explorations ne révéleront pas des articles de commerce que l'Afrique seule peut posséder et dont nous n'ayons pas connaissance encore. Nous avons vu que ses plateaux élevés, sous un soleil équatorial, sont un trait géographique particulier ; nous pouvons donc entretenir pareilles espérances, bien que nous ne nous aventurions pas à faire fond sur elles.

Les richesses minérales de l'Afrique en fer, en cuivre et en d'autres métaux ont été citées maintes

fois, et il n'est pas douteux qu'elles ne soient d'une grande importance pour ses habitants. On ne saurait pourtant proposer sérieusement d'exporter ces lourds articles du lointain intérieur à la côte. Il arrive ainsi que des minerais de malachites existent en abondance dans le Benguéla à une distance de 200 kilomètres seulement de la mer, et que leur exportation a été essayée par des compagnies anglaises. Mais, bien que les mines fussent riches, les frais d'exploitation et de transport dépassaient la valeur du minerai ; elles ne compensaient pas, par conséquent, les capitaux risqués. Si ces minerais, si favorablement situés à beaucoup d'égards, ne couvraient pas les frais d'exploitation, comment espérer raisonnablement que des étrangers sauront tirer profit de mines situées au loin dans l'intérieur ?

Il est certainement un produit spécial de l'Afrique, l'ivoire, qui a eu et qui aura longtemps une grande influence sur les progrès du commerce africain et, par conséquent, de la civilisation africaine. On est heureux d'apprendre de M. Stanley que l'ivoire abonde sur le Livingstone supérieur. Près du confluent de l'Arououimi, le voyageur américain a vu un village où il fut étonné de la quantité d'ivoire gisant çà et là inutile.

« Il y avait, écrit-il, un temple d'ivoire — construction de défenses brutes entourant une idole ; des blocs d'ivoire qui, par les marques de coups de ha-

chette qu'ils portaient, indiquaient qu'ils avaient servi d'enclume pour fendre du bois; des trompes de guerre d'ivoire, quelques-unes de 3 pieds de longueur; des maillets d'ivoire; des coins d'ivoire pour fendre les bûches ; des pilons d'ivoire pour broyer les racines de manioc; et devant l'habitation du chef était une vérandah ou burzah, dont les poteaux étaient de longues défenses d'ivoire. Nous ramassâmes cent trente-trois morceaux d'ivoire, qui, approximativement, réaliseraient ou devraient réaliser 18,000 dollars (environ 95,000 francs). »

Par malheur, dès qu'un commerce d'ivoire est établi, arrive, comme conséquence de ce commerce, le commerce des fusils, et l'exportation de l'ivoire, dès ce moment, marche beaucoup plus rapidement que l'ivoire ne peut se reproduire. Si grandes que soient les provisions qui en peuvent exister, elles disparaissent promptement, et les éléphants tombent en si grand nombre sous les balles des chasseurs, qu'ils sont bien vite exterminés. Quand le commerce de l'ivoire aura cessé par la disparition de ces animaux, un des stimulants les plus propres à faire avancer la civilisation de l'Afrique aura disparu.

Laissant de côté pour le moment les considérations philanthropiques et envisageant l'Afrique du point de vue de nos ancêtres et des Arabes modernes, comme aussi d'une très-grande portion du reste du genre humain, il y avait une singulière appropriation

entre l'ancien commerce de l'ivoire et le commerce des esclaves d'une part, et les conditions physiques et sociales du continent africain de l'autre. L'asservissement d'un voisin plus faible a toujours été la coutume reconnue du pays, et c'était chez ces populations un système d'une charmante naïveté que de faire article de commerce de leur excédant d'esclaves et de leurs collections d'ivoire, de mettre une défense d'éléphant sur le dos de chaque esclave, de mener ainsi à la côte l'homme et son fardeau, et, à leur arrivée, de les vendre l'un et l'autre du même coup.

Fort heureusement pour l'Afrique, on peut, au grand avantage du commerce, substituer le travail des bêtes de somme à celui des porteurs humains. La mouche tsétzé n'est pas si répandue qu'on l'avait d'abord craint. Le chariot du Cap, avec son attelage de bœufs, a déjà été expérimenté de la côte de Zanzibar dans l'intérieur, et un seul chariot porte la charge de soixante hommes. Considérés simplement comme bêtes de somme, les porteurs nègres, même achetés pour rien et vendus quelques louis par tête arrivés à la côte, ne sont pas si bon marché, et ne rendent pas autant de service, sur une route établie, qu'un chariot et son attelage de bœufs. Le zèbre, si bien domestiqué depuis quelques années au Jardin d'Acclimatation de Paris, pourra aussi un jour faciliter singulièrement les transports dans l'Afrique, si l'on sait tirer parti de cet utile animal.

Il est un produit minéral qui peut être appelé à transfigurer l'Afrique, c'est l'or. On sait que l'or se rencontre sur nombre de points de la chaîne frontière du bassin ou plateau central, et, sur le versant opposé du continent, l'or se recueille de tous les points du haut plateau parallèle à la côte, entre les embouchures du Sénégal et du Niger. Il a donné son nom à la « Côte d'Or », et le nom de la « guinée » anglaise est tiré du golfe de Guinée. En outre, une constante exportation d'or s'est faite depuis les temps historiques les plus reculés par des routes conduisant du côté intérieur des régions où l'on trouve le métal à travers le Sahara à la Méditerranée. Mais productifs entre tous aujourd'hui sont les terrains aurifères récemment découverts dans l'Afrique sud-orientale. L'exportation du lac de Sofala et de la région du Zambèze est de date ancienne ; mais, dans ces dernières années, on a découvert qu'une vaste étendue de pays, au sud de cette région, était aurifère. Si de nouvelles découvertes d'or se font, elles peuvent amener des hommes d'autres races que la race nègre, les coolies chinois par exemple, à émigrer et faire que ces races, en occupant certaines parties du continent, y introduisent une civilisation supérieure à celle qui existe aujourd'hui.

On sait toutefois qu'à l'heure actuelle les expéditions entreprises par le gouvernement égyptien dans les régions du haut Nil Blanc, sous le commandement

d'officiers européens, ont placé sous la domination du khédive tout le pays qui entoure les lacs Albert et Victoria. Le colonel anglais Gordon, chargé de l'administration de ces nouvelles conquêtes, y a établi des postes maintenus en stricte communication. Il y a donc lieu d'espérer que d'ici à peu d'années ces vastes régions pourront être parcourues en toute sécurité. Dans tous les cas, comme l'écrivait il y a peu de temps la « Revue géographique internationale », l'extension de la puissance égyptienne dans l'Afrique équatoriale ne peut qu'être favorable au développement de la civilisation européenne en Afrique, en même temps qu'elle sert d'une manière efficace les intérêts de la géographie.

L'Afrique est dépourvue de richesse capitalisée. Aucune civilisation riche et luxueuse n'a existé dans les régions équatoriales, comme la civilisation du Pérou ou de l'Inde, pour tenter les aventuriers commerçants. Sauf dans les royaumes arabes du nord, c'est un pays de huttes, ou, au mieux, de maisons au toit de chaume, d'une durée éphémère. Le Nègre n'a pas l'instinct des constructions solides et durables; les éléments les plus importants qui conduisent à la civilisation lui font donc défaut, car sans un noyau matériels de bâtiments solides il ne saurait exister de civilisation respectable.

Toutes les circonstances ci-dessus examinées, poussent à la conclusion générale que les produits

existants de l'Afrique équatoriale sont insuffisants pour former la base d'un trafic véritablement large. Qu'on ne s'exalte pas et qu'on ne retombe pas dans l'erreur, tant de fois renouvelée, de ceux qui se sont intéressés philanthropiquement à l'Afrique, en cédant à un enthousiasme injustifiable et en accordant trop de confiance à la théorie du développement rapide d'un grand commerce avec ce continent.

CHAPITRE II

Le Nègre, son tempérament et ses aptitudes.

Quel rang occupe le Nègre comme travailleur? L'Afrique offre, sous ce rapport, des exemples très-divers, — partie question de race, partie tournure d'esprit national qui, à un moment, peut incliner vers les occupations pacifiques; à un autre, passer aux sentiments belliqueux, et qui aussi peut subir les alternatives de l'espoir du succès dans la vie, ou du découragement. Toutefois, pour répondre à la question aussi loyalement que possible, il est bon d'examiner les opinions entretenues du Nègre quand il travaille côte à côte avec des hommes d'une autre race.

On a sur ce point de très-utiles renseignements dans le rapport sur le traitement des immigrants dans la Guyane anglaise, où l'on trouve comme coolies ou travailleurs des Africains, des Indiens asiatiques et des Chinois, et où les traits caractéristiques nationaux respectifs de ces hommes ont été le sujet d'une enquête directe. Ils travaillent par

troupes; la troupe nègre a presque toujours un Nègre pour chef ou conducteur des travaux, bien que parfois ce conducteur soit un Portugais; le coolie de l'Inde a d'ordinaire un conducteur nègre, et le Chinois a toujours un Chinois. L'Africain est celui qui, aux champs, peut faire la plus grande somme de travail dans sa journée; il méprise l'Indien pour son manque de force. L'Indien ne peut gagner, dans le même nombre d'heures, que la moitié de ce que gagne l'Africain. Mais, à son tour, l'Indien méprise celui-ci pour son défaut de civilisation. Le Chinois est le plus intelligent des trois; il est plus indépendant que l'Indien, mais il est toujours prêt à quitter le travail des champs pour n'importe quelle autre occupation. S'il n'était pas contraint de travailler, le Nègre paresserait plus que les deux autres, sa somme de travail tomberait probablement au-dessous de celle des deux autres et il serait réduit à l'indigence. Telle est en général la condition du Nègre libre en Afrique.

L'Africain est inférieur de beaucoup à l'Européen, et surtout à l'Indien asiatique dans son métier; le seul travail manuel où les Nègres se montrent suffisamment habiles dans leur pays natal, c'est celui du forgeron. Leur forge et leurs outils sont singulièrement primitifs, mais leur fer est pur, en raison de l'emploi du charbon de bois, et comme ils prennent grand plaisir à le travailler, les résultats sont très-acceptables. Leurs têtes de lance sont souvent d'un

dessin très-élégant, elles sont à la fois légères et résistantes ; à vrai dire, elles sont ce que pourrait faire de mieux en Angleterre ou en France un forgeron de campagne de second ordre.

Le Nègre, pris en général, est paresseux et maladroit, mais nous ne devons pas nous laisser aller à parler de lui en termes de mépris universel. Il est positif que si sa moyenne de plaisir au travail et sa moyenne d'adresse manuelle sont à un niveau inférieur comparé au niveau européen, elles ne sont cependant pas d'une infériorité telle, qu'il ne soit exceptionnellement impossible à un petit nombre d'individus, et même de sociétés, de s'élever au niveau de la moyenne européenne. En choisissant les meilleures individualités dans un certain nombre de Nègres, on pourrait recruter un corps très-convenable de cultivateurs et d'artisans, mais en prenant le même nombre d'individus à mesure qu'ils se présentent et sans choix préalable, leur puissance productrice, considérée soit au point de vue de la somme de travail fatigant, soit à celui de l'habileté manuelle, serait très-faible.

L'indolence de l'Africain est en partie constitutionnelle, en partie le résultat de l'exiguïté de ses besoins. Ceux-ci, dans son pays natal, peuvent trouver à se satisfaire si aisément, que le *stimulus* de l'effort fait défaut. Laissons de côté, pour le moment, les instincts batailleurs, maraudeurs,

cruels et supertitieux de sa nature, et tout ce qui se rapporte à la satisfaction de ses besoins matériels les plus grossiers : son suprême bonheur consiste à passer paresseusement son temps en caquetages, en flâneries, en marchandages. Il n'a point d'aspirations élevées. Rien de ce que le produit de son travail peut lui procurer en dehors des nécessités indispensables, n'égale dans son estime les plaisirs de flânerie auxquels il se laisse aller même en travaillant.

Ses instincts naturels sont tels, que l'habitude d'un rude travail quotidien est pour lui de mauvaise économie politique. Son travail lui fait perdre plus de ce qu'il apprécie réellement qu'il ne lui procure de satisfaction d'autre sorte. Il n'a cure de ces objets de luxe, ou de cette vie esthétique que les hommes d'une race mieux douée visent à se procurer par un dur labeur. Son humeur indolente, ses plaisirs grossiers, son physique vigoureux, comparés à ceux des Européens, ont une certaine analogie avec les qualités correspondantes du buffle africain, depuis longtemps acclimaté en Italie, comparées à celles du bœuf d'Europe. Tous les voyageurs ont observé, dans la campagne de Rome, les allures de cette brute féroce, puissante et cependant indolente. On a pu voir le buffle plongé immobile des heures entières dans l'eau boueuse d'un marais sous un soleil ardent, satisfait du plaisir matériel de ce bien-être relatif.

Dans d'autres moments, il sort de sa torpeur pour se livrer à quelque accès subit de stupide férocité. Puis on le rencontre la tête courbée sous le joug, solidement attaché à de grossiers chariots et accomplissant le plus rude travail sous l'aiguillon sans cesse en activité de son conducteur. Le buffle est un animal précieux pour un travail grossier exigeant de la force et qui se fait irrégulièrement, doué qu'il est de muscles robustes et vivant des herbages les moins délicats. Autrement on ne continuerait pas à l'élever en Italie. Mais il faut qu'il soit traité avec une certaine énergie par des bouviers qui comprennent son caractère, autrement il n'y aurait pas de travail à en tirer; en outre, il est féroce et suffisamment fort pour faire beaucoup de mal.

L'aptitude du Nègre à former des royaumes est un facteur important dans notre appréciation du développement futur de l'Afrique, les nombreuses tribus qui occupent aujourd'hui une portion considérable du continent africain étant un grand obstacle à l'entretien de communications sûres et au transit à bas prix des produits. Un fait positif, c'est qu'il existe des royaumes importants dans l'Afrique équatoriale, bien qu'une notable proportion d'entre eux soient gouvernés par des souverains qui ne sont pas de pur sang nègre. Il n'est pas inutile d'examiner ici ce que divers voyageurs ont écrit de la vie sociale et politique des plus typiques de ces royaumes. Les

extraits suivants, relatifs à Kano et à l'Ouganda, montrent, le premier, les effets de la culture arabe et d'une race haoussa ; le second, le degré très-inférieur de civilisation sous l'influence de souverains gallas, civilisation moins barbare cependant que celle du Dahomey ou du Cazembé.

L'extrait qu'on va lire est tiré du docteur Barth. Il donne un intéressant tableau de la vie de chaque jour à Kano, le grand centre commercial de l'Afrique équatoriale du Nord :

« C'était la peinture la plus animée qu'on pût voir d'un petit monde, bien différent par la forme externe de tout ce qui se voit dans les villes d'Europe, mais très-analogue cependant dans ses principes intérieurs. Ici une rangée de boutiques pleines d'articles de provenance indigène et étrangère, avec acheteurs et vendeurs de tous les types, de toutes les couleurs, de tous les costumes, tous néanmoins préoccupés de leurs petits bénéfices, essayant de se tromper les uns les autres ; là un grand hangar, une sorte de parc de claies, plein d'esclaves des deux sexes, demi-nus, à moitié morts de faim, arrachés à leurs huttes natales, à leurs femmes ou à leurs maris, à leurs enfants ou à leurs parents, rangés en ligne comme des bestiaux et promenant des regards désespérés sur les acheteurs, guettant anxieusement dans quelles mains le destin allait les faire tomber. Dans un autre endroit se voyaient toutes les nécessités de l'existence ;

les riches achetant pour leurs tables les articles les meilleurs, les pauvres s'arrêtant et regardant d'un œil d'envie une poignée de grains. Ici un opulent gouverneur, vêtu de soie éclatante, monté sur un cheval fringant, richement caparaçonné, précède un cortège d'esclaves insolents et paresseux ; là un pauvre aveugle s'avance à grand'peine en tâtonnant son chemin dans la foule et craignant à chaque instant d'être écrasé. A quelque pas de là une cour proprement entourée de palissades de canne et pourvue de tout le confort que peut procurer le pays donne accès à une tranquille et proprette maisonnette aux murs d'argile nettement crépis. Un store de natte est tendu contre la porte basse cintrée pour empêcher les regards indiscrets, frais abri pour les travaux quotidiens du ménage. Un bel alléluba aux branches épanouies, donne un agréable ombrage pendant les heures les plus chaudes du jour, ou bien c'est un beau gonda ou papayer qui en occupe la place, étalant ses larges feuilles palmées au sommet d'un tronc frêle et lisse, ou encore un grand datier qui se balance au-dessus de cet ensemble. La matrone, drapée dans une robe de cotonnade noire, les cheveux artistement arrangés en « chokoli », ou en « bejaji », est occupée à préparer le repas de l'époux absent, ou bien elle file du coton, tout en surveillant les esclaves femelles qui écrasent le blé ; les enfants nus jouent gaiement dans le sable à l' « urgi-n-dawaki » ou au « da-n-

chacha », ou donnent la chasse à un chevreau têtu ; des ustensiles de terre et de bois, tous proprement lavés, sont rangés en ordre. Plus loin une Vénus effrontée, sans logis, misérable et sans enfants, mais affectant la gaieté ou forçant le rire, traverse la place le cou brillamment orné de colliers et de verroteries, la chevelure extravagante retenue par un diadème, une robe multicolore flottant sur une luxuriante poitrine et traînant par derrière sur le sable ; près d'elle s'approche en mendiant un malheureux invalide couvert d'ulcères ou d'éléphantiasis. »

Speke a décrit sous de vives couleurs la vie à la cour d'Ouganda, où il a résidé plusieurs mois. Ici les hommes de la caste gouvernante appartiennent aux Gallas ou à quelque tribu parente et diffèrent totalement, comme race, du peuple qu'ils gouvernent. Dès le premier moment où il se trouva en présence de personnes de cette caste, il dit qu'il comprit et reconnut qu'il était en la compagnie d'hommes aussi différents que possible du commun des indigènes des districts environnants. Ces individus avaient de belles figures ovales, de grands yeux, des nez droits et, par leur extérieur et leur intelligence, ils se montraient incomparablement supérieurs aux Nègres. Sous le gouvernement d'un homme de cette caste nommé Kiméra, qui s'était établi dans le pays, le royaume d'Ouganda fut formé d'une portion détachée d'un État nègre beaucoup plus grand. Kiméra

l'organisa à sa manière en commençant par constituer autour de lui un clan compacte, probablement d'émigrants, ses compatriotes, qu'il choisit pour ses officiers immédiats. Il récompensait largement, punissait avec sévérité et devint bientôt magnifique.

« Rien d'inférieur à ce qui se voyait dans les plus grands palais ne lui manquait : un trône pour sa personne, un vaste harem ; autour de lui des officiers alertes, des gens bien habillés, et même une ménagerie pour son agrément ; de fait, en toutes choses il lui fallait ce qu'il y avait de mieux... Le système de gouvernement, d'après les idées barbares, était parfait. Des routes furent construites d'une extrémité du pays à l'autre, et toutes les rivières reçurent des ponts. Aucune habitation ne put être bâtie sans qu'elle eût ses appendices nécessaires pour la propreté; défense fut faite d'aller nu, si pauvre qu'on fût; et la désobéissance à ces lois entraînait la mort [1]. »

Il est bien entendu toutefois que le grand palais en question n'est qu'une construction de palissades et de chaume, et que le costume des gens les mieux mis se compose d'un simple morceau d'étoffe d'écorce.

Les coutumes de l'Ouganda, telles que les a établies leur fondateur, étaient encore en pleine vigueur

1. Speke, *the Source of the Nile.*

du temps de la visite de Speke. Le voyageur anglais explique comment des personnes de la cour sont aux aguets pour découvrir les délits, afin de confisquer les biens, les femmes et les enfants des délinquants.

« Un officier a-t-il été remarqué saluant sans observer toutes les formalités requises, son exécution est immédiatement ordonnée. Tout le monde autour de lui se lève d'un bond, les tambours battent couvrant ses cris, et la victime de cet oubli des règles est traînée dehors, chargée de liens, par une douzaine d'hommes à la fois. Le même sort attend un autre, dont le crime aura été d'avoir en s'asseyant laissé voir 1 pouce de jambe nue, ou dont le « mbougou » (étoffe d'écorce) se sera trouvé attaché d'une façon contraire aux règlements. »

En somme, la discipline dans l'Ouganda est infiniment plus sévère et absolument aussi prompte que celle qui règne dans les chenils de meute à renards; et tel est le caractère du Nègre, qu'il se complaît sous cette forme de traitement, comme le prouve la vivacité du sentiment national du peuple, qui contraste d'une manière si favorable avec ses voisins plus barbares.

CHAPITRE III

Influence exercée jusqu'ici par les blancs en Afrique. — L'expérience de l'Etat de Libéria. — Le Mahométisme et le Christianisme.

Voyons maintenant l'influence qu'ont exercée les blancs en Afrique. Des Portugais, il n'y a rien de particulièrement bon à dire, et le moins qu'on en dira sera le mieux. Leur autorité en Afrique est frappée de stérilité ; nous n'en parlerons pas davantage. Mais que dire des résultats obtenus par les philanthropes anglais et américains, qui ont formé des stations et des colonies pour arracher le Nègre à sa barbarie native ?

La république de Libéria fut fondée sur le sol africain, avec plus de 800 kilomètres de côtes, pour servir de patrie en Afrique à ceux des nègres affranchis des États-Unis qui voudraient y émigrer et constituer une société nègre indépendante, d'où les influences civilisatrices pourraient se répandre dans l'intérieur. Libéria compte, comme colonie ou comme État libre, cinquante-sept années d'existence. Elle a reçu plus de 20,000 nègres émigrants, que le com-

missaire du bureau de l'émancipation aux États-Unis décrit, en termes métaphoriques qui ne sont pas absolument heureux, comme « la *crême* de la population noire du Sud ».

Depuis la guerre, les émigrants ont été en général pauvres ; mais on parle d'eux comme d'hommes intelligents, actifs, laborieux et entreprenants. Il y a, paraît-il, beaucoup plus de postulants que les philanthropes qui soutiennent l'entreprise ne peuvent en recueillir pour leur faire traverser l'Atlantique. Ainsi, en 1872, il y avait plus de trois mille demandes ; mais, comme on ne peut guère envoyer par an que quatre cents individus, il est supposable qu'on fait un choix sérieux. C'est ce qui justifierait la phrase que nous avons rapportée. Néanmoins, on ne peut pas dire que Libéria soit un succès. Ses promoteurs assurément voient les choses en beau ; mais les publications officielles de la colonie semblent s'appliquer à donner raison à l'opinion contraire, laquelle est celle qui prévaut de beaucoup. Ainsi le gouverneur dit en 1872 : « L'état présent de nos affaires nationales est aussi peu satisfaisant qu'il est inquiétant ; » et il parle de « honteux péculats et d'emplois illicites des ressources ».

Ces termes durs paraissent justifiés par une transaction récente qui montre la corruption de la vie politique de Libéria. En 1871, un emprunt honteux fut négocié en Angleterre, sous le gouvernement du

Président d'alors, M. Roye. La somme nominalement empruntée était de 100,000 livres sterling, à 7 pour 100 d'intérêt ; mais l'emprunt fut émis à 30 pour 100 au-dessous du pair, et avec une déduction additionnelle de trois années d'intérêts (ou 21 livres). C'est-à-dire que M. Roye et quelques autres fonctionnaires étaient convenus de donner aux prêteurs 7,000 livres sterling par an pour une somme prêtée de 49,000 livres sterling seulement ; en d'autres termes, ils empruntaient à plus de 14 pour 100 ; mais, grâce à leurs propres malversations, ils ne semblent pas avoir réalisé net beaucoup plus de la moitié même de cette somme réduite. Le président Roye fut arrêté, jugé et déclaré coupable. Il réussit toutefois à sortir de prison, à gagner la côte et, voyant un bâtiment à l'ancre, il se jeta à l'eau et le gagna à la nage. Il n'y avait personne à bord ; il essaya sans succès d'y monter et, après en avoir fait maintes fois le tour, il se noya, embarrassé dans ses efforts par le poids du sac d'argent qu'il portait en ceinture.

Cet épisode dans la vie politique de l'État est d'autant plus honteux, que les émigrants se posent comme des modèles de vertu. Ainsi, plus d'un tiers des émigrants adultes sont qualifiés « professeurs de religion ».

L'expérience de Libéria ne montre que trop que le Nègre est peu apte à former un État organisé sur un pied analogue aux États civilisés. Si une troupe

de Nègres choisis ne réussissent pas, qu'attendre de la multitude ?

On a chez nous l'habitude de croire que la supériorité des idées et de la civilisation occidentale est si irrécusable, si absolue, qu'il suffit d'élever le Nègre d'après nos principes et qu'il adoptera ces principes avec joie. Nous avons tellement de confiance dans nos idées sociales, que nous croyons volontiers qu'il suffit de quelques centaines d'intelligents Européens anglais, français ou autres, pour donner un exemple capable de se répandre parmi des millions d'Africains; que, par ce moyen, l'industrie prendra une extension gigantesque ; qu'un commerce pacifique rayonnera de toutes parts, et qu'on verra surgir une Arcadie nègre sur ce bienheureux continent de l'Afrique. L'expérience du passé n'amène pas à cette conclusion que l'influence immédiate de l'homme blanc soit si décisive sur le noir. Ce qu'elle montre ne saurait être plus clairement établi qu'il n'en a été dans le remarquable article publié dans le *Fraser's Magazine* de novembre 1875 par un nègre de pure extraction africaine, M. Blyden, alors principal de la haute École presbytérienne de Libéria et plus tard ministre de Libéria en Angleterre. Il est intitulé : *le Mahométisme et la Race nègre*. Il fait voir d'un côté l'influence civilisatrice de l'Arabe sur le Nègre, et de l'autre, l'influence nuisible de l'homme blanc en tant que philanthrope.

« L'Afrique occidentale, dit M. Blyden, est en contact avec le christianisme depuis trois cents ans, et pas une seule tribu, « en tant que tribu », n'est devenue chrétienne. Aucun chef influent n'a encore adopté la religion apportée par les missionnaires européens. De la Gambie au Gabon, les chefs indigènes, en constants rapports avec les chrétiens et vivant dans le voisinage des établissements chrétiens, continuent à gouverner leurs peuplades d'après les coutumes de leurs ancêtres, là où ces coutumes n'ont pas été changées ou modifiées par l'influence musulmane. Le chef de Port-Loko et le chef de Bullom, à l'ombre de Sierra-Leone, sont quasi mahométans. Les chefs indigènes de la côte du Cap et du Lagos sont idolâtres. De même, sur le territoire de Libéria, les chefs indigènes de quatre comtés — Mesurado, Bassa, Sinou et Cape-Palmas — sont idolâtres. Il n'y a pas un seul point le long de la côte, à l'exception peut-être de la petite île de Corisco, où le christianisme ait pris quelque racine parmi les nombreuses tribus indigènes. »

Le christianisme — un christianisme souvent bien corrompu — s'est implanté profondément dans la population noire des états du sud de l'Amérique ; mais il n'a pas plus développé là qu'ailleurs l'énergie et la dignité de la race. Au contraire, comme le montre M. Blyden, il a été enseigné par des hommes qui, au point de vue social ou autrement,

ont toujours fait comprendre aux nègres qu'ils étaient une race fatalement inférieure et soumise. Ceux-ci, en conséquence, ont accepté le christianisme comme une religion appropriée à des hommes vivant dans une condition servile, puisque, au lieu de les pousser à affirmer leur valeur, il ne leur apprenait qu'à accepter leur joug et à supporter leur abjection présente avec douceur, dans l'espoir d'une vie future meilleure.

« Partout où le Nègre se rencontre sur une terre chrétienne, remarque M. Blyden, le trait caractéristique de sa nature n'est pas la docilité, comme on l'a souvent prétendu, mais la servilité. Il est lent, et incapable de progrès. On peut trouver çà et là des individus d'une intelligence extraordinaire, entreprenants, énergiques ; mais il n'existe nulle part de société nègre indépendante et comptant sur elle-même. Haïti et Libéria, qu'on appelle des « républiques nègres » luttent simplement pour vivre et ne se maintiennent que par la tolérance des puissances civilisées. »

Le Nègre, lorsqu'il est élevé par des blancs, en conformité des idées adoptées sur toutes choses par les blancs, est élevé contrairement à sa nature; et cette éducation fausse qu'il reçoit ne peut arriver qu'à un insuccès.

D'un autre côté, l'influence arabe dans les parties septentrionales de l'Afrique équatoriale, quelque mal

qu'elle ait pu y faire, et plus encore dans le sud, a eu une remarquable influence pour relever le Nègre.

« Le mahométisme en Afrique, dit M. Blyden, compte dans ses rangs les tribus les plus énergiques et les plus entreprenantes. Il a, parmi ses adhérents, les seuls peuples qui possèdent une forme quelconque de gouvernement civil ou une organisation sociale. Il a bâti et il occupe les plus grandes villes au cœur du continent. Ses lois gouvernent les royaumes les plus puissants — le Foutah, le Massena, le Haoussa, le Bornou, l'Ouadai, le Darfour, le Kordofan, le Senaar, etc. Il produit et dirige le commerce le plus important entre l'Afrique et les pays étrangers; il fait chaque jour des conversions dans les rangs de l'idolâtrie, et il commande le respect chez tous les Africains, partout où il est connu, là même où les populations ne sont pas soumises à la doctrine du Koran.

« Personne ne peut voyager dans l'intérieur de l'Afrique occidentale, sans être frappé de l'aspect différent de la société dans les diverses localités, selon que la population est idolâtre ou mahométane. Non-seulement il existe une différence dans les méthodes de gouvernement, mais dans l'organisation générale de la société et même dans les amusements des gens. »

Il ajoute :

« En traversant, en 1873, la région située entre Sierra-Leone et le Foutah-Djallo, nous passâmes par des villes idolâtres populeuses; mais la transition de

ces villes aux districts mahométans était frappante. Quand nous quittions une société païenne pour entrer dans une société mahométane, nous remarquions immédiatement que nous étions entrés dans une atmosphère morale profondément séparée de celle que nous laissions derrière nous et infiniment plus épurée. Nous découvrions un changement radical et un progrès tranché dans le caractère, les sentiments et la condition des gens. »

Les Arabes se mêlent aux indigènes ; les uns et les autres se marient réciproquement entre eux sur une grande échelle, et un converti nègre n'est point regardé comme un inférieur. Ils sont de zélés propagateurs de leur foi, ainsi que le fait remarquer M. Hennessy dans un de ses intéressants rapports ; ils établissent avec beaucoup de succès de nombreuses écoles pour l'instruction élémentaire.

« A Sierra-Leone, dit encore M. Blyden, les mahométans, sans assistance aucune du gouvernement — de la mère patrie ou de la colonie — sans souscriptions de la Mecque ou de Constantinople, bâtissent des mosquées, font les frais de leur culte, dirigent leurs écoles et contribuent à l'entretien des missionnaires de l'Arabie, du Maroc ou du Foutah quand ceux-ci les visitent. On ne saurait adresser le même compliment aux chrétiens nègres de cette colonie. »

On comprend du reste que nous ne parlons pas ici du mahométisme et du christianisme au point de vue

de leurs doctrines essentielles ; mais, en tant que doctrines enseignées au Nègre pratiquement par l'exemple et le précepte, la première de ces religions a l'avantage de la simplicité. Elle a des rites obligatoires qui remplissent la vie de chaque jour, des prières fréquentes, des ablutions, l'abstinence, le respect dû à un nom révéré, la visite au lieu saint, tandis que les instincts batailleurs du nègre trouvent libre carrière dans la guerre au paganisme et à l'idolâtrie qu'il a appris à maudire et à haïr. L'ensemble de ce code est d'une intelligence facile et manifestement conséquent avec lui-même.

L'influence des Anglais en Afrique se fait à peine sentir au delà des frontières de leurs colonies. Il y a deux générations que les Anglais détiennent Sierra-Leone et plusieurs autres points sur la côte occidentale de l'Afrique ; philantrophes et marchands s'y sont trouvés en rapports immédiats avec le Nègre. Mais qu'en est-il résulté ? c'est que derrière les comptoirs anglais le paganisme commence et l'influence anglaise cesse. Les Anglais ne peuvent pas même conserver libres les voies de communication avec leurs voisins de l'intérieur. Ces voies sont fermées par la force, par des obstacles passifs ou par des droits prohibitifs. Le poids de la barbarie est beaucoup trop lourd pour pouvoir céder aux efforts du petit nombre de voyageurs qui s'y attellent. Nous pourrions multiplier les exemples, deux ou trois suffiront.

Tout d'abord en ce qui est des voyages par terre, il n'y a pas dix ans aujourd'hui qu'un anglais, M. Windwood Reade, a réussi à pénétrer à 400 kilomètres dans l'intérieur en partant de Sierra-Leone et à atteindre les sources du Niger [1]. Un autre

1. Rappelons ici la récente exploration couronnée de succès de notre compatriote M. Paul Soleillet. Chargé par la Société des Etudes coloniales et maritimes de rechercher une route commerciale entre le Sénegal et l'Algérle par Tombouctou, M. Soleillet, parti de Saint-Louis du Sénégal, le 17 avril 1878, est parvenu sans encombre le 1er octobre suivant à Ségou-Sikoro, ville située sur les bords du Niger, à une soixantaine de myriamètres de Tombouctou. C'est dans cette même localité que le lieutenant de vaisseau Mage et le médecin Quentin, envoyés, en 1860, par le général Faidherbe, gouverneur du Sénégal, furent retenus neuf mois sous de spécieux prétextes et positivement empêchés d'aller plus loin. A l'époque où MM. Mage et Quentin étaient à Ségou,les eaux du Niger étaient trop basses pour qu'on pût pour descendre le fleuve jusqu'à Tombouctou; mais ils furent informés par les indigènes qu'au moment des crues elles s'élevaient de 3 à 4 mètres.

M. Soleillet voyageait sans armes et sans escorte avec une mule et un seul domestique. Vêtu comme les indigènes, vivant comme eux et empressé à rendre service, il avait su s'acquérir la sympathie des populations qu'il traversait et il a reçu du sultan du pays et de ses sujets un excellent accueil.

Dans une intéressante conférence faite par lui à Paris, à la fin de mai 1879, dans la salle de la Société d'Encouragement, l'heureux explorateur,— qui se propose aujourd'hui de reprendre la route du Sénégal pour passer de là, par la voie de l'intérieur, en Algérie, — a rendu compte de ses derniers voyages. Le résumé de ses études et de ses appréciations c'est qu'on pourrait établir du Sénégal à l'Algérie, par Tombouctou et le Sahara, un réseau ininterrompu de centres commerciaux très-productifs. Le grand désert du Sahara n'est point aussi désolé qu'on le suppose, et les expériences acquises montrent qu'il peut être, en beaucoup de points, rendu fertilisable. Il n'y a pas à songer, naturellement, à y installer de colonies de blancs, mais le trop plein de la population noire de certaines tribus de l'Afrique centrale serait un excellent élément de colonisation en vue des séries de centres commerciaux à former.

fait, c'est le caractère sauvage des peuplades autour des bouches de ce même fleuve, malgré les efforts persistants et coûteux qui ont été tentés pour faire de son cours une voie fréquentée et commerciale. Un troisième fait à l'appui de l'état florissant de barbarie autour de la colonie anglaise, c'est l'existence d'un royaume comme l'Achanti.

Les échecs de l'influence européenne pour ouvrir des lignes sûres de commerce avec l'intérieur sont dus à trois causes. En premier lieu, les Européens ne voyagent pas en nombre suffisant ou assez fréquemment pour entretenir des communications ; ils ne le feront probablement jamais, parce que les bénéfices commerciaux ne promettent pas d'être grand'chose, le pays est malsain et le nombre des hommes qui risquent volontiers les fatigues et les dépenses de tels voyages est restreint. En second lieu, le libre commerce du rhum et des fusils démoralise les populations. Troisièmement enfin, une large part des produits encombrants, embarqués de la côte pour l'Europe par des Nègres, sont recueillis dans le voisinage immédiat par des esclaves appartenant au chef qui vend ces mêmes produits ; c'est donc pour celui-ci un avantage de posséder beaucoup d'esclaves, lesquels le mettent à même d'acheter des fusils et des munitions pour faire des incursions chez ses voisins, dans le but d'augmenter le nombre des esclaves qu'il possède déjà. La conséquence est que, contigus à ses

frontières, sont des territoires dont les habitants, en hostilité avec lui, rendent le commerce impossible.

Les Arabes, d'autre part, prohibent l'alcool sous toutes les formes ; facilement acclimatés, ils s'établissent et voyagent en troupes nombreuses ; ils ont ouvert un grand nombre de routes, poussés non-seulement par le stimulant du commerce, mais aussi par le stimulant religieux du pèlerinage de la Mecque. Des routes ont été ainsi établies par eux à travers la portion la plus large du continent africain. Au sud, les Arabes ont pénétré à Nyangoué, des deux côtes, plus tôt que les explorateurs européens. Nous avons déjà montré qu'au cœur de l'Afrique dans cette partie du cours du Livingstone la plus éloignée de Nyangoué à l'est et les chutes d'Yellala à l'ouest, qui avaient été les postes avancés des explorations exécutées par des blancs, M. Stanley semble avoir touché un point du parcours de cette même rivière que visitait il y a quelque trente ans l'Arabe lettré ami de Barth, avec ses traductions arabes de Platon dans une poche et d'Aristote dans l'autre.

Les trafiquants arabes de Zanzibar sont incontestablement les apôtres d'une civilisation d'un niveau moins élevé que celle de leurs frères de l'Afrique septentrionale, plus démoralisés qu'ils sont, selon toute apparence, par le plus grand commerce d'esclaves qui se fait de leur côté. Néanmoins, il y a parmi eux nombre d'individus capables de meilleures

choses, et leur race est probablement destinée à jouer un rôle de plus en plus important dans l'ensemble de l'Afrique équatoriale. L'idéal de l'Arabe est inférieur de beaucoup à celui de l'homme blanc ; mais, de ce qu'il est en plus complète sympathie avec le Nègre, il a réussi là où les Européens ont échoué et où ils n'ont pu arriver à élever matériellement ce dernier en dignité personnelle et en civilisation générale.

CHAPITRE IV

Des moyens pour l'Afrique de s'améliorer et de progresser par elle-même. — L'influence arabe. — Le rôle de l'homme blanc. — La civilisation par le commerce. — L'Association internationale pour la conquête pacifique de l'Afrique centrale à la civilisation.

L'Afrique n'est pas absolument dépourvue de moyen de s'améliorer, de progresser par elle-même. Il n'est peut-être pas de partie du globe où se voient de plus grandes différences parmi les habitants qu'on n'en trouve là parmi les Nègres, et chaque voyageur a eu l'occasion d'y rencontrer des spécimens de l'humanité noire qui l'ont frappé d'une certaine admiration. Par suite de la guerre perpétuelle que, de temps immémorial, se font entre elles les peuplades africaines, la tendance des plus capables à dominer élévera nécessairement le niveau moyen de la race nègre.

Déjà ceux qui semblent avoir été les aborigènes du pays, notamment les tribus naines dont parlent Schweinfurth et autres, et leurs congénères les Bojesmans, ont été refoulés par le Nègre. A son tour, le Nègre dans les temps historiques habitait le Sa-

hara du nord, d'où il a été chassé par le Touareg ; il habitait les territoires du sud, d'où il a été chassé par le Cafre ; et nous avons vu comment une souche galla avait obtenu le pouvoir suprême dans certaines parties nord-est de l'Afrique équatoriale.

Le Nègre peut lui-même disparaître devant des races étrangères, juste comme ses prédécesseurs ont disparu avant lui ; ou bien les races nègres les meilleures peuvent prévaloir et former des nations en excluant le reste. Il semble certainement que les races qui acceptent l'Arabe ont plus de chance de réussir que les autres dans la lutte pour la suprématie et l'existence, et il s'ensuivrait que le mieux pour nous, Européens, serait de prêter à l'Arabe un appui judicieux.

Dans ces derniers temps, les représentants de l'influence arabe dans les possessions équatoriales du khédive d'Égypte ont été surtout trois Anglais. Au premier rang d'entre eux, par son habileté à ramener l'ordre sans recourir aux moyens violents, il faut citer Gordon-Pacha, un véritable héros, l'incarnation de la droiture et du devoir, chargé du gouvernement général du Soudan, ou pays habité par les races nègres de l'Égypte. Le second est Burton, le voyageur bien connu qui a parcouru nombre de pays, très-expert dans tout ce qui concerne l'islamisme et qui a été nommé gouverneur du Darfour. Le troisième est sir Frederick Goldsmith, officier distingué de l'armée

de l'Inde, nommé gouverneur de Massouah sur la mer Rouge. L'influence de la race européenne, de la race britannique en particulier ne saurait être mise en œuvre d'une manière plus utile que celle-ci, c'est-à-dire par des hommes ayant à la fois la notion et la pratique du gouvernement, sachant quels sont les traditions, les instincts et les aptitudes des races sur lesquelles ils sont appelés à exercer l'autorité, exigeant de ces races ce qu'ils savent qu'elles peuvent donner et ne risquant pas les chances de l'entreprise en essayant plus.

Il faudrait que pareille méthode de gouvernement et d'administration s'étendît aux régions sur lesquelles le sultan de Zanzibar possède plus ou moins d'autorité souveraine. L'exportation étrangère des esclaves doit être absolument arrêtée, pour mettre fin aux ravages et aux horribles cruautés pratiqués dans l'intérieur, et un commerce arabe légitime doit être légalisé et favorisé.

C'est là ce que l'Angleterre surtout, par sa position sur de nombreux points du littoral africain dans la mer des Indes et par sa puissance navale prédominante, aura peut-être assez de force et d'influence pour effectuer ; mais le blanc ne pourra jamais devenir lui-même commerçant voyageur en Afrique. Le climat est contraire, les gains trop petits, la différence de race et de civilisation entre lui et le Nègre trop considérable. Les Arabes, comme intermédiaires intelli-

gents, nombreux, entreprenants, sont indispensables; ce sont les meilleurs qu'on puisse avoir pour le moment; on doit donc les accepter avec leurs défauts.

Ce qu'il reste à faire à l'homme blanc, — dit, sous forme de conclusion, l'écrivain de la *Revue d'Édimbourg*, que nous avons en quelque sorte suivi pas à pas dans cette étude sur l'avenir de l'Afrique centrale, — ce qui reste à faire à l'homme blanc c'est d'explorer le pays, de faire connaître quels produits dignes d'exportation il peut procurer, et de trouver les meilleures routes par lesquelles ces produits peuvent être transportés à la côte. Que le blanc crée, qu'il dirige le plus grand commerce de la côte; qu'il anéantisse le commerce extérieur des esclaves et qu'il prenne dans les affaires politiques du continent tel ascendant qu'il peut raisonnablement espérer. Mais qu'il abandonne, s'il est possible, toute idée d'annexer de grands territoires dans l'Afrique orientale; annexions qui, d'après l'expérience de l'Ouest, n'exerceraient aucune influence proportionnée à la somme d'existences et d'argent qu'il en coûterait pour les conserver, tandis qu'elles imposeraient à la puissance annexante la triste obligation de se lancer dans de misérables guerres, comme celle que les Anglais ont dû faire contre les Achantis, puis contre les Zoulous, et dans de petites expéditions comme celles dont il est continuellement question contre les pirates

des embouchures des rivières de l'Afrique occidentale. Que les missionnaires aillent où ils veulent et fassent le bien qu'ils peuvent faire ; mais qu'ils prennent les risques à leur charge et qu'ils respectent les bons côtés des préceptes et des exemples mahométans; que surtout ils n'engagent pas leur patrie dans un système d'intervention nationale. L'Afrique équatoriale ne semble pas appelée à devenir jamais un pays de colonisation pour un grand nombre de blancs et non pas certainement pour des hommes de race européenne, même de cette vigoureuse race anglo-saxonne qui s'est implantée déjà sur tant de points du globe. Comme nation ou comme individus, comme philanthropes cosmopolites ou comme commerçants, que les Anglais, — que tant de conseilleurs officieux, et M. Stanley lui-même, poussent à s'emparer sans délai des grandes routes commerciales de l'Afrique équatoriale (ce qui implique de grandes annexions territoriales), — que les Anglais, disons-nous bornent leurs efforts à la tâche la plus facile à accomplir, celle de contrôler et d'aider une race intelligente qui déjà pénètre cette partie de l'Afrique, par leur action sur la côte et par leur influence politique dans les régions qui sont le quartier général des Arabes, l'Égypte et le Zanzibar. L'opinion que l'intérieur de l'Afrique a été ouvert désormais à la civilisation et au commerce par l'audacieuse descente du Congo opérée par M. Stanley a besoin, pour être adoptée,

d'être étayée de preuves beaucoup plus concluantes que celles que nous possédons en ce moment, et ces preuves le temps seul et l'expérience pourront les donner.

Ceci ne veut pas dire toutefois que les nations civilisées, et en tête la France et l'Angleterre, doivent abandonner l'idée de s'ouvrir dès à présent des débouchés commerciaux au cœur même de l'Afrique, et ne pas travailler à changer, au profit de la civilisation et de l'humanité, l'état de barbarie où sont encore plongés tant de millions d'êtres sur ce vaste continent cependant si voisin de l'Europe. Les réflexions que publiait naguère à ce propos, M. A. Clapier [1], ont leur valeur et méritent qu'on s'y arrête.

« Le théâtre commercial de l'Ancien monde, écrit l'ancien député de Marseille, ne suffit plus à la fiévreuse activité des temps modernes ; grâce à la diffusion de l'industrie, résultat du perfectionnement des machines, et des facilités données aux communications, toutes les nations tendent à se suffire à elles-mêmes et à pourvoir à leurs besoins. C'est cette tendance, jointe à la nécessité de demander à la législation douanière de nouvelles ressources, qui a provoqué cette recrudescence du système protectioniste dont la réapparition se produit en tout pays ; c'est cette fièvre industrielle qui explique ce malaise dont on se plaint de toutes parts. Le remède à cette

1. *Revue Britannique*, février 1879.

situation ce n'est pas d'emprisonner le commerce dans d'étroites limites; c'est au contraire de lui donner de l'air, de l'espace, et de lui offrir de nouveaux horizons. L'Inde, la Chine, le Japon lui ont ouvert leurs portes; notre Grande Exposition, et c'est là peut-être son meilleur résultat, a ébauché d'utiles relations avec ces pays; le commerce français semble vouloir sortir de sa torpeur pour y pénétrer; mais cela ne suffit pas, il lui faut l'Afrique.

« L'Afrique offre d'immenses étendues de terrains de la plus grande fertilité; on peut en tirer toutes les productions réunies des Indes orientales et occidentales; ses forêts sont d'une valeur inépuisable; toutes les espèces de céréales y réussissent; les graines oléagineuses, l'huile de palme, le girofle, le riz, le millet, le café, la canne à sucre, l'orseille, les gommes, les cuirs, l'ivoire, s'y rencontrent en abondance. Les plus riches maisons de Marseille doivent leur prospérité à leurs établissements sur sa côte occidentale.

« L'Afrique n'a été jusqu'à ce jour effleurée par le commerce que sur ses côtes. La France, l'Angleterre, le Portugal et l'Espagne y possèdent des colonies. Les Français sont en Algérie, au Sénégal, a Issinié, à Grand-Bassam, en Guinée, au Gabon; les Anglais sont à Bathurst, Sierra-Leone, Axim, Elmina, Cape-Coast-Castle, Dixcove, Apollonia, Annamabou, Lagos, au Cap, dans la Cafrerie et dans le territoire de Natal; les Portugais sont aux Açores, à Madère, aux Iles du

Cap Vert, au Congo, à Mozambique; les Espagnols à Ceuta, aux Canaries, à Fernando-Po, à Annobon. L'Afrique équatoriale reste encore fermée et inaccessible : ce fut la tâche et l'honneur du seizième siècle de découvrir et d'entreprendre la civilisation du continent américain ; ce doit être la tâche et l'honneur du dix-neuvième siècle d'entreprendre la découverte et la civilisation de l'intérieur de l'Afrique.

« L'Angleterre marche à pas de géant dans cette voie : toute la partie centrale du continent africain passera bientôt sous sa domination, et il peut bien se faire que sir Bartle Frere aspire à terminer sa carrière par l'établissement du « Dominion de l'Afrique du sud » ; la République du Transvaal vient d'être annexée à la Colonie du Cap ; la mission écossaise Livingstonia, sur le lac Nyassa est en pleine prospérité ; d'autres missions anglaises sont fondées sur la côte orientale, depuis la côte du Zanguebar jusqu'aux grands lacs et sur le Haut-Nil ; il sera facile aux Anglais de prendre pied par le Transvaal dans la vallée du Zambèze ; Aden leur appartient ; l'Abyssinie a déjà ressenti la puissance de leurs armes ; le canal de Suez est traversé presque exclusivement par leurs navires, la Trésorerie anglaise possède presque un tiers de ses actions ; lorsque l'Égypte, obéissant à la fatalité qui l'entraîne, tombera en son pouvoir, l'Angleterre possèdera en Afrique un empire aussi vaste, aussi riche, aussi puissant, que ses possessions de l'Inde.

« Si la France ne peut pas lutter contre cet irrésistible courant, résultat pour l'Angleterre de la sagesse, de la force, de la persévérance, de la stabilité de son gouvernement, elle doit tout au moins aspirer à en partager les résultats. Pour cela trois choses sont à faire : prêter un concours énergique à l'abolition de la traite des noirs : aussi longtemps que l'infâme commerce des esclaves désolera l'intérieur de l'Afrique, toute civilisation est impossible ; y envoyer, (à l'exemple des missionnaires de l'Angleterre), des missionnaires catholiques : ces zélés pionniers de toute civilisation, ces hommes de foi, de courage et de pauvreté forment en tous pays l'avant-garde de nos conquêtes commerciales — ils ont déjà formé à Zanzibar et sur la côte orientale de l'Afrique les seuls établissements que nous y possédions ; il faut de plus créer de bonnes routes : les Anglais y travaillent avec ardeur, la France doit les seconder ; il faut enfin, à l'instar de l'Italie et de la Belgique, organiser des explorations scientifiques et commerciales pour étudier les ressources du pays et commencer à les mettre en œuvre. »

Les idées résumées par M. Clapier avaient été émises déjà et discutées en septembre 1877 au sein de la conférence réunie au Palais de Bruxelles sous les. auspices et sur l'invitation directe du roi des Belges, invitation adressée aux présidents des principales sociétés de géographie de l'Europe et aux personnes qui, soit par leurs voyages, soit par leurs

études ou leur philanthropie s'étaient le plus identifiées avec les tentatives propres à faire pénétrer la civilisation jusqu'au centre du continent africain.

Ainsi qu'on pouvait s'y attendre, l'idée généreuse et élevée de cette sorte de croisade moderne si digne de notre époque, à savoir : l'abolition de l'esclavage, le développement régulier des explorations à venir et la conquête pacifique de l'Afrique à la civilisation, a été comprise comme elle devait l'être. Les moyens à employer pour atteindre le but désiré ont été examinés dans leur ensemble et le résultat a été la création d'une Association internationale et la nomination d'un comité central chargé de poursuivre l'exécution des divers projets adoptés, notamment l'établissement de bases fixes d'opérations, et l'installation progressive d'une ligne de stations permanentes, dites scientifiques, de Bagamoyo sur la côte de Zanzibar à Saint-Paul-de-Loanda sur l'Atlantique, les premières agences ou stations devant avoir pour sites Kamélé dans l'Oudjidji et Nyangoué à l'ouest du lac Tanganyika.

Aujourd'hui l'œuvre est fondée ; les appuis et les souscriptions lui sont venus de toutes parts ; elle entre dans la période de fonctionnement. Puisse le succès — un succès au moins partiel et qu'il serait téméraire, en tous cas, d'attendre dans un avenir trop prochain — couronner ses nobles efforts !

IV

LA NOUVELLE GUINÉE

Les Papous et les Polynésiens.

CHAPITRE I

Découverte de la Nouvelle-Guinée. — Les premiers navigateurs et leurs successeurs modernes.

La priorité de la découverte de la Nouvelle-Guinée est revendiquée à la fois par les Portugais et par les Espagnols. Don Jorge de Menesès, gouverneur portugais de Ternate, fut, en 1526, poussé par les vents et les courants sur la côte de « Papoua », et il y resta jusqu'au changement de la mousson. Deux années après, le capitaine espagnol Alvaro de Saavedra, revenant des Moluques en suivant la direction de l'est, « jeta l'ancre dans un grand golfe près de certaines îles », situées, selon toutes les présomptions, sur la côte septentrionale, et qu'il nomma « islas de Oro » (îles d'Or). Plus tard, le monde

civilisé obtint des notions un peu plus étendues sur le pays par ceux des marins de l'expédition de Grijalva qui survécurent à la révolte et au naufrage de leur navire. Ces hommes, après avoir été délivrés de l'esclavage par l'illustre Antonio Galvano, rapportèrent que les habitants de toutes ces contrées étaient noirs et avaient les cheveux frisés ; les gens de Malacca les appelaient « Papouas ». « Il y a dans ce pays, disaient-ils, un oiseau gros comme une grue ; il ne vole pas et n'a pas d'ailes pour voler ; il court à terre comme un daim ; les indigènes font avec ses petites plumes la chevelure de leurs idoles, etc. »

Les difficultés dans la voie des découvertes géographiques étaient grandes dans ces temps-là. Quelquefois on donnait sur les positions des indications fausses afin de les placer à droite du méridien, qui marquait la limite entre les Espagnols et les Portugais ; on supprimait cartes et livres de loch ; on cachait les découvertes, de peur qu'elles ne tombassent entre les mains d'un rival ou qu'elles ne fournissent un abri au terrible Drake, qui avait alors doublé le cap Horn à la poursuite de son grand ennemi. De plus, l'habitude de ne pas tenir compte des noms indigènes des localités rendait souvent toute constatation ou identification impossible, lorsque les observations relatives à la position de ces points étaient inexactes. Enfin, la théorie d'une

grande terre australe, destinée à équilibrer au sud l'accumulation de terre des latitudes élevées du nord, opposait une forte pierre d'achoppement aux anciens navigateurs. Mais la vérité a une valeur singulièrement plus grande que la fiction, et l'Australie, devenue une réalité, surpasse considérablement en importance le rêve des premiers explorateurs, dont, au point de vue géographique, elle n'est qu'un lambeau.

Tout cela aide à expliquer pourquoi les premiers navigateurs ont si peu profité des travaux de leurs devanciers. Le voyageur hollandais Keyts, par exemple, dont la relation touchant la Nouvelle-Guinée, quoique remontant à 1678, vaut encore la peine d'être lue, écrit : « On croit que la Nouvelle-Guinée est séparée de la Nouvelle-Hollande vers le 10e degré de latitude sud. » Soixante-quinze ans auparavant, cependant, Torrès avait traversé le détroit de si difficile navigation qui porte son nom. Il est vrai que la renommée de cet exploit ne se répandit que longtemps après qu'il eut été accompli. Le voyage de Torrès eut lieu en 1606 ; mais ce ne fut qu'en 1762, lors de la prise de Manille par les Anglais, que sa lettre au roi d'Espagne, contenant la description de sa découverte, fut trouvée par Dalrymple, qui donna par suite au détroit le nom du hardi marin. Cook est le premier qui releva ce passage en 1770.

Les Hollandais, qui avaient marché sur les brisées

des Portugais, leurs rivaux, furent les principaux explorateurs du dix-septième siècle. Outre les hauts faits de Tasman et du bâtiment le *Duyfken*, dont le nom est devenu classique parmi les premiers navigateurs, nous avons le long et hardi voyage, en 1616, par le détroit de Magellan à la côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée, de Lemaire et Schouten, dont le navire fut confisqué par leurs jaloux et égoïstes compatriotes[1].

Vers la fin du dix-septième siècle, Dampier, qui fut peut-être le plus grand des explorateurs anglais avant Cook, venant de l'est, rangea la terre à environ 148° longitude est (Gr.) (à peu près 2° plus bas sur la côte qu'aucun des navigateurs qui l'avaient précédé) ; et de là il côtoya le littoral dans la direction de l'ouest, en notant un certain nombre de promontoires et d'îles. Ses observations auraient été plus précieuses s'il avait été élevé à meilleure école en fait

1. « Le navire de Schouten et de Lemaire (*la Concorde*) fut confisqué avec son contenu par le gouverneur de Java. Les deux commandants, rivaux de Magellan, en ce qu'ils avaient découvert un passage plus facile et un bien plus grand nombre d'îles, furent mis en qualité de prisonniers sur un navire de l'amiral Spilberg, qui devait les ramener en Europe. Lemaire mourut pendant la traversée. Schouten et Lemaire étaient accusés, d'avoir traversé le détroit de Magellan et violé ainsi les privilèges de la Compagnie des Indes. La réalité de leur découverte ne fut constatée que quelques années après et le détroit de Lemaire devint pendant longtemps la route ordinaire pour passer d'une mer dans l'autre (de l'Océan Atlantique dans le Pacifique). » (Quatrefages, *les Migrations et l'Acclimatation en Océanie*.)

de sentiments d'humanité, car le fréquent usage qu'il faisait de ses armes à feu pour « effrayer » les sauvages qui « ne pouvaient ou peut-être ne voulaient pas le comprendre », dut naturellement abréger singulièrement ses rapports avec eux.

En 1774, Tomas Forrest fut envoyé par la Compagnie des Indes orientales pour voir s'il se trouverait des épices sur quelques-unes des Moluques ou des autres îles situées à l'est des possessions hollandaises. Il s'embarqua (surtout pour donner le change aux Hollandais) sur le *Tartar Galley*, bâtiment qui ne jaugeait que 10 tonneaux et n'avait que 25 pieds de long. Ayant débarqué à Dorey sur la côte nord-ouest, il y passa quelque temps dans des rapports amicaux avec les indigènes.

Les notions qu'on avait de ces contrées jusqu'à une époque plus rapprochée de nous ont été, on peut le dire, complétées par d'Entrecasteaux, qui, en 1793, s'avança jusqu'à 5 lieues des îles de l'extrémité orientale de la Nouvelle-Guinée ; mais, comme il se tint au large, il ne put longer la côte dans la direction de l'est au-delà de 147° (Gr.).

D'importantes observations furent faites en 1826 sur les côtes du sud-ouest par le lieutenant hollandais Kolff ; et, vers le sud-est, de précieux travaux hydrographiques furent accomplis, de 1843 à 1845, par le capitaine Blackwood, à bord du *Fly*, et, en 1849, par le capitaine Owen Stanley, à bord du *Rattle Sna-*

ke. Mais les études les plus importantes et en même temps les plus étendues sont celles du capitaine John Moresby, commandant le *Basilisk*, qui, en 1873-1874, a exécuté un relevé continu de la partie jusqu'alors inconnue de la côte septentrionale, sur une étendue de 278 milles à vol d'oiseau, depuis l'extrémité orientale de l'île jusqu'au point où commençaient les observations de d'Entrecasteaux, et déterminé ses véritables limites du côté de l'est ; limites qui, du reste, avaient été plus que pressenties par Dumont d'Urville trente ans auparavant. Le capitaine Moresby procéda aussi à la triangulation de cette pointe et des îles y attenantes : opérations portant sur un ensemble superficiel de 60 milles sur 75. Ce travail, bien qu'il reste encore beaucoup à faire, a été certainement le relevé maritime le plus important de ceux demeurés jusque-là inachevés sur n'importe quel point du globe.

L'analyse de la relation de voyage du capitaine Moresby et l'étude approfondie à laquelle cette publication a donné lieu sur la Nouvelle-Guinée, de la part de la *Quarterly Review*, forment le fond principal de la partie de notre livre consacrée à cette grande île encore si peu connue et aux races qui la peuplent.

CHAPITRE II

Les explorations récentes. — Vue d'ensemble.

Lorsque tranquillement assis dans un confortable fauteuil on se livre en imagination à des explorations géographiques, avec une carte sous les yeux, si l'on ne s'attend pas nécessairement à trouver une irréprochable exactitude de détails dans la configuration des pays lointains et sauvages, on est du moins généralement porté à croire que les lignes destinées à marquer les côtes, sauf peut-être dans les régions arctiques ou antarctiques, sont tracées correctement. Ceci admis, ce ne sera certainement pas une mince surprise pour ceux, et le nombre en est grand, qui partagent cette croyance, d'avoir à constater en regardant la carte de la Nouvelle-Guinée annexée au livre publié par le capitaine Moresby à la suite de sa dernière campagne du « Basilisk », que les lignes qui, avant 1873 indiquaient sur les cartes officielles les côtes de cette grande île, étaient, pour une étendue de plusieurs centaines de kilomètres, des lignes purement fantastiques, ici passant bien avant dans l'intérieur des terres par-dessus de hautes montagnes ; là, bien avant aussi, au mi-

lieu de la mer, loin du littoral. Telles étaient cependant, entre autres, les cartes de l'amirauté anglaise. C'est à ne pas croire, qu'une grande puissance maritime comme l'Angleterre soit demeurée si longtemps dans l'ignorance du contour réel d'une côte située à 80 milles de ses propres possessions, au cœur d'une région parcourue dans tous les sens par son commerce. Nous ne méconnaissons pas les résultats scientifiques ou les notions utiles à retirer d'une expédition arctique ; mais si une expédition au pôle avait sa raison d'être, il y avait assurément depuis longtemps une raison bien plus grande à faire le travail de relevé de côtes dont nous parlons.

Le nom de « Nouvelle-Guinée » fut donné à l'île par Ortez de Retès, en 1546, probablement à cause de la ressemblance des habitants avec ceux de la côte de Guinée. Le nom moderne de Papouasie, « Papoua », qui vient peut-être du mot malais « poua-poua » (frisé), par allusion aux cheveux des indigènes — que nous nommons, nous, indifféremment « Papous », « Papouas » ou « Papouans » — est donné par les Malais et les autres peuples voisins non-seulement à la Nouvelle-Guinée, mais aussi à plusieurs des îles adjacentes. Les indigènes eux-mêmes, qui diffèrent de langue et de race, ne pourraient guère avoir une dénomination commune pour désigner leur pays, dont ils ignorent d'ailleurs entièrement l'étendue. Diverses grandes contrées sont

connues des indigènes, ainsi que des commerçants qui fréquentent la côte, sous des noms particuliers; et, en différents endroits, on fait usage de termes locaux qui signifient « grande terre ».

La Nouvelle-Guinée, au point de vue géographique, est proche de l'Australie. Les eaux peu profondes qui séparent leurs côtes et s'étendent au delà à une certaine distance à l'ouest, couvrent un fond qui, à l'époque tertiaire, relativement récente, devait être un terrain sec. Les deux pays sont, en effet, presque réunis par des lambeaux détachés de la grande barrière de récifs qui longe la côte nord-est de l'Australie sur une étendue de plus de 1,200 milles. Les eaux du détroit de Torrès, outre qu'elles sont encombrées de récifs et de hauts-fonds, sont parsemées d'îles, dont beaucoup, surtout vers l'ouest, sont d'origine volcanique, tandis que d'autres sont simplement des soulèvements du sol, dont les couches s'inclinent dans toutes les directions du centre à la mer. En résumé, quoiqu'il ait une largeur de 80 milles, le détroit ne présente que deux canaux accessibles à la navigation.

Peu de voyageurs ont encore pénétré bien avant dans le pays ; une grande partie de l'intérieur est encore inconnue, et par conséquent n'a pas encore été décrite [1]. Heureusement, les quelques voyageurs mo-

1. On ne saurait accepter comme une œuvre sérieuse les « Wanderings in the interior of New-Guinea » du capitaine

dernes dont les observations peuvent être prises au sérieux sont des hommes de valeur. Ils représentent presque tous les pays de l'Europe. Parmi eux l'Italie a deux naturalistes, MM. d'Albertis et Beccari[1]; la Russie a le docteur Micklukho Maklay; l'Allemagne, le savant docteur A.-B. Meyer; la Hollande, M. de Rosenberg; la France. M. Raffray, chargé, en 1876, d'une mission du ministère de l'Instruction publique pour étudier l'histoire naturelle. Parmi les Anglais, il faut nommer M. A.-R. Wallace, l'éminent naturaliste[2], qui a séjourné quelque temps sur la côte; le capitaine Moresby, M. Octavius Stone et le révérend S. Macfarlane, qui nous ont fourni de nombreux renseignements plus récents, et aussi le révérend W. Gill, auteur de plusieurs mémoires fort instructifs. Mais, sauf le capitaine Moresby, peu de ces messieurs ont écrit de longs ouvrages, et nous

J.-A. Lawson, publiés à Londres en 1875. On peut lire dans la *Revue Britannique* de janvier 1876, une critique humoristique de ce livre, d'après l'*Edinburg-Review*, que nous y avons insérée sous le titre de: « Les voyageurs fantaisistes ; un voyage dans la Nouvelle-Guinée. »

1. M. Beccari était à Dorei en juin 1875.

M. Cerutti, chargé d'une mission scientifique du Gouvernement italien pour les mers du Sud, a aussi visité, en 1870, au point de vue de l'histoire naturelle, les parages de la Nouvelle-Guinée, l'île Ki ou Key, puis le détroit de Dampier, l'île Umberto, le détroit de Galewo et l'île Salouatti. (*Cosmos* di Guido Cora).

2 Nous lui avons emprunté d'intéressants passages relatifs à l'Archipel Malais dans notre livre « Aventures, types et croquis ». (1 vol. in-12. Paris, 1877. — Ducrocq, éditeur).

n'avons que des relations éparses de ce qu'ils ont fait.

Nos lecteurs nous pardonneront, alors qu'il s'agit d'un littoral si peu connu, de marcher à si grands pas dans notre exploration en ne nous détournant que bien rarement pour pénétrer dans les mystères de l'intérieur du pays. Notre voyage doit être rapide, car l'île a environ 2,500 kilomètres de long, c'est-à-dire la distance qui sépare la côte de Picardie des bouches du Danube, tandis que sa plus grande largeur est égale à celle de la France.

La côte méridionale, depuis son extrémité orientale jusqu'au cap Redscar, point sur le littoral oriental du grand golfe de Papoua, est protégée par une série de récifs, formant plusieurs ports enclavés dans les terres, dont l'accès cependant, par les ouvertures qui se trouvent entre les récifs, n'est pas toujours sans complication. A l'ouest du cap Redscar cessent les bancs de corail, et le caractère du pays change complétement ; la côte devient basse, plate et marécageuse ; la mer est tellement semée de bas-fonds, qu'un navire ne peut approcher de la terre à une distance de plusieurs milles. D'épaisses forêts de hauts mangliers bordent la côte, dont le niveau, sur une étendue de plusieurs kilomètres en avançant dans les terres, n'est que de quelques pieds au-dessus de la surface de l'eau ; c'est en réalité un vaste delta, à moitié submergé et entrecoupé de nombreux et larges

canaux, qui déversent un volume considérable d'eau douce qu'à la marée basse on retrouve jusqu'à plusieurs milles en mer, canaux qu'on pourrait prendre pour de grands fleuves navigables et offrant une voie facile pour pénétrer dans l'intérieur.

La plupart des cours d'eau explorés jusqu'à ce jour diminuent rapidement à mesure qu'on avance dans les terres, et leurs lits, lors même qu'autrement on pourrait y naviguer en bateau, sont interceptés par des arbres renversés et d'autres obstacles. Le capitaine Moresby était porté à croire que toutes les rivières avaient ce caractère ou n'étaient que des criques formées par les marées ; mais la rivière Fly, sur le littoral occidental du golfe de Papoua, est certainement une exception, car plus tard M. d'Albertis a pu dans une chaloupe à vapeur qu'on lui avait procurée à Sydney, remonter cette rivière jusqu'à 800 kilomètres de son embouchure, et presque à la moitié de cette distance en droite ligne à partir de la mer. Dans son parcours des 110 derniers kilomètres, le voyageur italien se trouva, après avoir dépassé les plaines marécageuses de la région des côtes, dans une contrée ondulée, avec des montagnes en vue au nord-ouest. Là sa marche fut arrêtée par la nature de la rivière, dont les eaux étaient devenues trop basses — ce qui a lieu généralement, sauf après les pluies — et dont le courant était trop fort pour permettre d'aller à la vapeur.

L'idée que cette rivière est la véritable route de l'intérieur a été émise il y a trente ans par M. Jukes, auteur de la relation du voyage du *Fly*. M. Jukes était d'avis qu'un grand cours d'eau devait exister entre les grandes chaînes de montagnes qui traversent parallèlement l'île dans sa longueur. Le capitaine Evans, hydrographe de la marine, qui lui-même faisait partie de l'état-major du *Fly*, s'est toujours prononcé en faveur de cette opinion : aussi doit-il être satisfait de la voir réalisée.

Les marécages couverts de mangliers et les bas-fonds s'étendent de ce point le long de la côte dans la direction de l'ouest, sur un parcours de plusieurs centaines de kilomètres, tandis que toute trace de montagne disparaît jusqu'aux îles Arou, qui sont situées en face ; alors on aperçoit de nouveau une haute chaîne n'ayant pas moins de 500 mètres d'élévation, et, au dire de quelques voyageurs qui l'ont observée, couronnée de neige.

Les îles Arou, à environ 150 milles de la Nouvelle-Guinée, sont situées sur la limite occidentale de la mer peu profonde environnante ; c'est là, aux yeux d'un observateur aussi expert que M. Wallace, une preuve de l'affaissement du sol dans ces parages. M. Wallace a remarqué que ces îles sont traversées par des canaux sinueux, cours sans doute d'anciennes rivières qui devaient avoir leurs sources dans les hautes montagnes de la grande terre située vis-à-vis,

c'est-à-dire la Nouvelle-Guinée, et couler dans cette direction en baignant la région aujourd'hui submergée.

De ce point, en regardant à l'ouest, on aperçoit toujours de hautes montagnes, et la presqu'île du nord-ouest, ou Papoua-Onim, qui est presque séparée de l'île par le profond bras de mer du golfe de Mac-Cluer, est en majeure partie d'une nature montagneuse. Cette presqu'île, et particulièrement la contrée aux alentours de la baie de Geelvinck, sur la côte nord, est une des rares portions de la grande île où l'intérieur soit assez bien connu. L'ouvrage de Rosenberg contient beaucoup de détails sur cette région, qui, avec les grandes îles adjacentes, a été aussi explorée en partie par Meyer, Beccari et d'autres voyageurs. Les montagnes, qui sont pour la plupart couvertes de forets jusqu'à une grande hauteur, sont principalement formées de granit et de micaschiste, flanqués de couches de pierre calcaire ; dans les chaînes de l'intérieur, à en juger par les cailloux qu'on trouve dans les torrents, les roches sont volcaniques.

L'aspect général de la côte du nord diffère grandement de celui de la côte du sud. Cette différence est due en partie à la ceinture de foyers volcaniques qui s'étend parallèlement à cette côte et non loin d'elle. Les montagnes s'élèvent généralement de la mer en pentes escarpées ; mais, en quelques endroits, on

rencontre une plage étroite ou une plaine d'une médiocre étendue. On trouve quelques ports ; mais la profondeur de l'eau tout près de la terre rend le mouillage difficile, sauf sur un certain nombre de points.

Vers l'extrémité orientale de l'île s'étend une suite de larges baies, d'où partent des séries de montagnes s'étageant les unes au-dessus des autres dans la direction de l'intérieur ; tandis que des groupes d'îles, renfermant plus d'un volcan en activité, bordent le littoral. L'existence de grandes rivières de ce côté de l'île est attestée par de grosses masses de bois, qu'on voit flotter au loin sur la mer.

Dans toute l'île la partie appelée à intéresser le plus les Anglais à cause du voisinage de l'Australie, c'est la côte méridionale à partir du golfe de Papoua jusqu'à son extrémité orientale. Le pays autour de la baie de Redscar et de Port-Moresby, sur le littoral oriental du golfe, a été exploré par les missionnaires anglais et polynésiens qui s'y sont établis, et dont les rapports d'ailleurs ne justifient pas les espérances qu'on avait fondées sur ses ressources. Le sol paraît pauvre en général. De la plage formée de coraux blancs surgissent des collines arrondies, couvertes d'herbes, et derrière lesquelles s'élèvent d'autres collines plus hautes garnies çà et là d'eucalyptus, de pandanus et d'autres végétaux du type australien. Cependant, dans les vallées et plus loin dans l'inté-

rieur des terres, la végétation est plus luxuriante et revêt un caractère plus tropical.

Les montagnes sont de formation calcaire récente, parsemées de fragments de silex rouge et de quartz non aurifère ; M. Stone a trouvé à une hauteur de 180 mètres des coquilles d'espèces existantes. Des sommets les plus élevés on aperçoit parfaitement des chaînes sans fin de montagnes, couvertes de fourrés épais et de forêts de grands arbres, et dominées par les grands pics volcaniques du mont Owen-Stanley, qui a près de 4,000 mètres de haut.

Toute la côte à l'est, à partir de Port-Moresby, a été explorée assez récemment (1875-76) par M. Macfarlane. En descendant, avec un vapeur, entre la barrière de récifs et la terre, dans des eaux jusqu'alors inconnues, M. Macfarlane a découvert deux bons ports, sans compter plusieurs mouillages sûrs, et deux rivières, par lesquelles on peut atteindre le pays de montagnes, à quelques kilomètres dans l'intérieur. A l'est, la contrée devient beaucoup plus variée. Elle est très-bien cultivée ; on voit effectivement dans les jardins des carrés de fleurs parfaitement soignés ; et la population, qui est nombreuse, se compose sur plus d'un point d'une belle race d'homme vigoureux, de dispositions amicales et portés au commerce.

Les îles à l'extrémité de la presqu'île, avec la grande terre adjacente, ont été décrites sous de brillantes couleurs par le capitaine Moresby, au livre

duquel d'ailleurs il nous arrivera souvent de recourir dans les pages qui vont suivre. Le commandant du *Basilisk* nous fait un charmant tableau de la mer de Corail, transparente avec sa plage ensoleillée, où sont disséminées les huttes pittoresques des indigènes, et derrière laquelle se dressent des collines ou des chaînes de montagnes de toutes les formes, couvertes de forêts luxuriantes, — à moins qu'il ne s'agisse de dunes arrondies, mollement éventées par les brises et sur le sol généreux desquelles l'herbe atteint jusqu'à 4 mètres de hauteur, ou encore de séries de terrasses toutes pailletées de cultures soigneusement entretenues.

Les relations avec les indigènes sont souvent amusantes, quelquefois critiques; tout va bien, cependant, grâce, en partie peut-être, à la chance, mais grâce surtout aux sages précautions et à l'excellent caractère du commandant, à la bonne humeur et à l'admirable discipline de l'équipage, qui partage dans une certaine mesure l'entrain de son chef.

Le capitaine Moresby est peut-être un peu bien enthousiaste dans ses conjectures, quand il suppose avoir positivement découvert la meilleure route entre l'Australie et la Chine, parce qu'il a trouvé un passage libre vers le nord entre les îles. La partie même qu'il a explorée est plus compliquée, plus embarrassée qu'aucune des routes qu'on suit aujourd'hui, et, comme l'a signalé le capitaine Evans, il peut exister

de nombreux obstacles encore inconnus dans les eaux qu'on n'a pas explorées dans la direction du nord. En outre, on ne connaît qu'imparfaitement les conditions atmosphériques de la surface maritime au nord de la Nouvelle-Guinée. Il n'est pas improbable que ce ne soit une région sujette aux calmes, les vents alizés et la mousson se trouvant interceptés ou détournés par les hautes terres situées de l'un et de l'autre côté. On peut se demander si de semblables mécomptes ne contre-balancent pas et au delà le soi-disant gain de 300 milles sur un voyage de 5000 milles.

Avant d'aller plus loin, nous croyons devoir ici protester énergiquement contre le système, adopté par un certain nombre d'explorateurs, de ne tenir point compte des noms géographiques donnés par les indigènes. Il est bon assurément de perpétuer le souvenir de l'auteur d'une découverte ; mais il est au moins inutile, et certainement embarrassant, de trouver un port, un détroit et une île, dans différentes parties de la Nouvelle-Guinée, portant tous le nom de « Moresby ». Une baie, un cap peuvent souvent ne pas avoir de noms ; mais les rivières, les montagnes, les îles habitées ont leurs noms indigènes. Beaucoup de celles de la Nouvelle-Guinée sont déjà connues, et quelque penchant qu'ait le capitaine Moresby pour la pléiade d'Edithes, de Janes, de Hildas et d'Ethels qui orne sa carte, nous espérons que les

noms moins coquets donnés originairement par les noirs indigènes seront les seuls qu'adopteront les futurs géographes. Le docteur Meinicke reproduit partout les noms appliqués soit par les indigènes eux-mêmes, soit par leurs voisins des Moluques et autres îles, aux diverses régions ainsi qu'aux objets physiques qui se rattachent à la Nouvelle-Guinée. Son livre, sous le titre modeste de Monographie géographique (*Eine geographische Monographie*), renferme non-seulement une description géographique très-détaillée du pays, mais un ensemble de renseignements précis sur les habitants des divers groupes d'îles de l'océan Pacifique, avec un chapitre d'introduction concernant l'ethnologie et autres sujets, auquel ses longues et patientes études de la matière donnent une grande valeur.

CHAPITRE III

La race Papouane et les Malais. — Les Polynésiens. — Les migrations polynésiennes.

On peut dire de la Nouvelle-Guinée qu'elle est la terre par excellence de la race noire papouane, qui forme aussi la masse de la population de la chaîne de grandes îles qui s'étend à l'est jusqu'aux îles Fidji inclusivement. A l'ouest, on voit le nombre des noirs papouans diminuer graduellement dans les îles de l'archipel malais jusqu'à celle de Florès (ordinairement dans les parties les plus inaccessibles), tandis qu'on peut ranger parmi leurs congénères les négritos des Philippines, les insulaires d'Andaman et certaines tribus des hautes terres de Sumatra, de Java et de la presqu'île de Malacca. A l'extrémité orientale de la Nouvelle-Guinée, toutefois, la côte, sur une étendue d'environ 250 kilomètres, et l'intérieur, jusqu'à une plus grande distance inconnue en allant vers l'ouest, sont occupés par une population d'aspect bien différent, provenant, croit-on, de la belle race polynésienne qui habite toutes les autres îles du Pacifique.

L'origine de ces deux races et leur parenté entre

elles ainsi qu'avec la race malaise proprement dite ont été le sujet d'une foule de conjectures. Chez chacune de ces races, on trouve de nombreuses divergences de types physiques, de mœurs et d'usages. Mais on a quelquefois attaché trop d'importance à ces divergences, et l'on n'a pas pris suffisamment en considération l'effet puissant, agissant encore à travers de longs siècles, de la différence de climat et de nourriture, ainsi que de celle des habitudes qui en résultent ; de l'isolement et du mélange des races ; du degré de civilisation acquis par une tribu venant s'établir dans le pays, et des moyens ou de l'absence de moyens pour les nouveaux-venus de conserver cet état de civilisation dans leur nouveau séjour. A ces influences, on peut ajouter l'énorme facilité des migrations lointaines, volontaires ou involontaires, parmi les populations insulaires.

La majorité des écrivains éminents qui ont traité ce sujet ont soutenu qu'il existe une grande race « malaiso-polynésienne », d'origine asiatique, comprenant, comme le nom l'implique, les Malais de l'archipel Indien et toutes les belles tribus polynésiennes du Pacifique ; ils soutiennent aussi que ces deux branches de la race sont séparées, comme le ferait un coin, par les races noires d'Australie, de la Nouvelle-Guinée et des îles adjacentes. Mais de plus récentes recherches ont passablement compliqué la question. La parenté des Malais et des Polynésiens

est contestée par M. Wallace, dont l'autorité en pareille matière ne saurait être méconnue. M. Wallace donne une description complète, telle que son long séjour parmi eux le mettait à même de la faire, de l'extérieur, du caractère et des mœurs des Malais, et — après avoir commencé par déclarer que les Polynésiens et les Papous sont proches parents les uns avec les autres — il signale la grande différence qu'il y a entre eux et les Malais. Le révérend S. Whitmee cependant, écrivant également après avoir acquis une longue connaissance des Polynésiens, leur applique toute la partie de la description que M. Wallace fait des Malais, et soutient avec une grande force d'argumentation que les ressemblances sont assez prononcées pour prouver une étroite parenté.

La différence est grande assurément entre l'état actuel de civilisation des Polynésiens et celui des Malais ; mais les premiers ont rétrogradé, comme cela ne pouvait manquer d'arriver dans de petites sociétés isolées, dépourvues pour la plupart de fer et des autres métaux, ainsi que de bétail et de presque tous les animaux domestiques. D'autre part, les peuplades de l'archipel Indien ont été en position de profiter des progrès de la civilisation en Asie et peut-être de l'influence des Phéniciens et d'autres peuples de contrées de l'Ouest encore plus éloignées. M. Wallace fait remarquer le contraste que présente la tendance des Polynésiens à dépérir devant les Euro-

péens avec la résistance, plus grande sous ce rapport, des Malais; mais ceux-ci avaient été graduellement endurcis et préparés à soutenir le contact avec les Européens par des siècles de relations avec les races supérieures de l'Asie. Il admet l'introduction d'un grand nombre de mot malais dans le langage de la Polynésie et (probablement) le mélange considérable de sang malais dans la race; mais il nie que le premier de ces faits soit dû au second. Quelles que soient les différences de construction entre les deux langues, l'*onus probandi* semble ici retomber sur M. Wallace. Le docteur Meinicke fait observer, comme preuve curieuse de la relation qui existe entre ces langues, que, tandis que la branche micronésienne de la race polynésienne ressemble aux Malais du nord des Philippines voisines, les Polynésiens du Midi ressemblent plutôt à la branche méridionale, qui est la branche principale de la race malaise.

Les différences qu'on peut observer entre les Papous de la Nouvelle-Guinée et les Australiens peuvent être dues en partie à la détérioration de cette dernière race, qui est peut-être aussi un spécimen plus pur d'une race noire primitive, envoyée, selon l'expression pittoresque du professeur Rolleston, « pour préparer les logements. » Mais les races avec lesquelles les Australiens paraissent avoir le plus d'affinité sont les races dravidiennes de l'Inde méridionale, et les langues de cette fraction du genre humain in-

diquent plutôt une origine septentrionale qu'une origine tropicale.

D'autre part, d'après le docteur Bleek, les formes papouanes de langage se rallient clairement à celles des races nègres tropicales de l'Afrique, et il trouve des traces de la même analogie dans les langues de la Polynésie. La conclusion qu'on pourrait en tirer, c'est que la race papouane s'étendait autrefois beaucoup plus loin qu'aujourd'hui à l'ouest, et qu'un élément papouan forme encore la base de la langue et de la population de la Polynésie. Il est dangereux d'attacher trop d'importance à l'argument fondé sur les langues, quand on ne connaît pas les circonstances qui ont amené le contact avec les autres races ; mais les physiologistes retrouvent aussi les traces d'un élément nègre assez loin à l'est dans le bassin du Pacifique, et M. Wallace déclare nettement que les Polynésiens sont simplement une variété transitoire, quoique bien établie, de la race papouane. La ressemblance extérieure du Papou avec le Nègre d'Afrique a été remarquée depuis longtemps, et le fait d'une analogie linguistique entre les deux races donne pleine raison à ceux qui ont toujours soutenu cette similitude, que les communications aient eu lieu par la voie de l'Inde ou par une « Lemuria » submergée aujourd'hui.

A une certaine époque, on croyait généralement que non-seulement dans la Nouvelle-Guinée, mais

dans toutes les grandes îles de l'archipel Indien la population sauvage de l'intérieur appartenait à une race distincte de celle de la côte, et ces indigènes étaient désignés sous le nom d' « Alfuros » ou « Alfourous »[1]. Cette différence apparente de race peut être en général attribuée à la différence très-marquée de leurs conditions d'existence. Le docteur Beccari, dans son dernier voyage à la Nouvelle-Guinée, a cependant trouvé, dans les régions les plus éloignées au nord de l'île, une race parfaitement noire, avec les cheveux laineux et courts, les arcades sourcilières proéminentes, la racine du nez fortement déprimée, la poitrine large, le ventre protubérant et pendant. Quelques traits de ce type dégradé pourraient le rapprocher du type australien, mais il aurait plutôt de l'affinité avec les Aëtas des îles Philippines, peuplade négrite, sauvage, disséminée parmi la population malaise et ayant des mœurs semblables à celles des Papous.

L'origine de ces indigènes est une question de haut intérêt. D'ordinaire, contrairement aux Nègres d'Afrique, ils sont, autant qu'on peut le savoir, brachycéphales, tandis que, au dire du docteur Beccari, « plus le Papou se rapproche du type nègre, plus il

1. Ce nom, qu'on retrouve encore dans la mer d' « Harafura », au nord-ouest de l'Australie, viendrait, suivant M. Windsor Earl, du portugais « alforria », affranchissement, dénotant le fait que ces habitants des montagnes étaient habituellement employés comme esclaves par leurs voisins plus civilisés.

est dolichocéphale ». Mais la forme du crâne, prise isolément, n'est pas un indice infaillible de la race, et le docteur Beccari a trouvé aussi de petites têtes rondes chez les « Nègres » de la Nouvelle-Guinée. On a suggéré que le négrite des Philippines peut avoir été modifié dans ce sens par le mélange d'un type mongol brachycéphale venu du continent voisin ; mais ce brachycéphalisme paraît être le caractère général du type négroïde oriental partout où l'on en rencontre les restes, de l'Inde au Japon. On peut ajouter à cela que M. d'Albertis rapporte que la race plus claire — et, suivant lui, supérieure — du haut cours de la rivière Fly, appartient au type dolichocéphale, tandis que les Papous plus foncés de l'embouchure de cette même rivière sont du type brachycéphale.

Dans son cours fait en 1861, (dont il a été publié un résumé), M. de Quatrefages séparait nettement la race Papoua des populations plus ou moins voisines et en particulier de la race Négrito. Il montrait que cette dernière, traversée et rompue par diverses invasions, ne présentait plus aujourd'hui que des témoins isolés, tandis que les Papouas ont été attaqués et pénétrés de la circonférence au centre et occupent encore une aire continue, autant que le permet leur habitat pélasgique. Le savant professeur signalait aussi les traces que les Nègres mélanésiens ont laissées ou envoyées en Polynésie, en Micronésie, dans les archipels indiens

et jusqu'à Madagascar. Mais il n'avait examiné que les Néo-Calédoniens et l'étude détaillée de la race était encore à faire.

Ce travail a été repris en collaboration avec M. Hamy dans la septième livraison des « Crania Ethnica ». Cette livraison, qui comprend la fin de l'histoire de la race papoua et presque toutes celles des races australiennes, a été pour M. de Quatrefages l'occasion d'une intéressante communication à l'Académie des sciences, le 23 décembre 1878. L'auteur y fait ressortir que si la Nouvelle-Guinée est pour ainsi dire la terre classique de la race papoua, elle ne lui appartient pourtant pas exclusivement. Le rameau oriental des populations négrites, les Négrito-Papous, y est juxtaposé aux Papouas et l'on suit leurs traces jusqu'à l'île Toud dans le détroit de Torrès. Au delà, un autre élément éthnologique se mêle progressivement à la race fondamentale et cet élément est emprunté à la Polynésie. Il paraît exister également dans l'archipel de la Louisiade. Il paraît manquer dans le grand archipel de la Nouvelle-Bretagne. Mais à part les îles Salomon, le mélange des sangs s'accuse dans toute la Mélanésie orientale de la manière la plus irrécusable. Dans quelques-unes des îles méridionales de l'archipel de Santa-Crux, la race polynésienne est même pure ou presque pure. A Vanikoro, au contraire, les Papous reparaissent à l'état de pureté. Les Nouvelles-Hébrides présentent des faits analogues.

« Il est évident, dit M. de Quatrefages, que dans l'est l'aire papoua a été envahie par les Polynésiens venus du dehors. Les choses se sont-elles passées de même à l'ouest de la Nouvelle-Guinée, là où la race noire qui nous occupe confine à l'aire malaise et où l'on constate des mélanges correspondant à ceux que je viens de signaler ? On peut, il me semble, répondre affirmativement pour un certain nombre de cas. Mais, d'autre part, on sait que les Néo-Guinéens de l'ouest, surtout ceux des environs de la baie Mac-Cluer, sont d'intrépides pirates dont les *prahos* vont porter la terreur jusqu'aux Moluques. Il est donc fort possible que la race se soit étendue dans cette direction par voie de conquête et d'émigration. Les Papouas ont atteint l'extrémité opposée de la Polynésie, la Nouvelle-Zélande.

« Les migrations volontaires ou accidentelles n'ont pas seules causé la dissémination des Papouas : l'esclavage a contribué à ce résultat. Sans nous arrêter à ce qui se passe à l'ouest de la Nouvelle-Guinée, rappelons que Hale a vu des Polynésiens amener avec eux des esclaves noirs. C'est ainsi sans doute que quelques représentants de cette race étaient parvenus jusqu'à l'extrémité orientale de la Polynésie, bien avant l'arrivée des Européens. M. Pinart a extrait d'une ancienne tombe de l'île de Pâques un crâne qui a montré à M. Hamy les caractères les plus accusés de la race papoua. L'indice horizontal est de 66,36; le vertical de 106,25.

« Ainsi, la race Papoua, soit par sa force d'expansion propre, soit par suite d'accidents de diverse nature, a atteint en tout sens les dernières limites du monde maritime, dont elle occupe pour ainsi dire le centre. »

Le Nègre océanique, la part faite de l'intervalle considérable de temps et de distance qui le sépare nécessairement de son frère d'Afrique, a de nombreux points de frappante ressemblance avec ce personnage bien connu. Il montre les goûts artistiques qui caractérisent même le Bosjeman dégradé. Il a le rire de l'Africain, ce rire grimaçant et à gorge déployée ; et, quoiqu'il soit féroce et cruel, il est susceptible de s'amender sous l'empire de la discipline. Plusieurs de ses coutumes sont semblables à celles de l'Afrique orientale, notamment l'habitude de se faire de ses cheveux une coiffure compliquée et de les teindre diversement, de se percer la cloison du nez, de se limer les dents, de se faire des cicatrices qui remplacent le tatouage usité chez les races moins foncées ; la croyance aux sorciers, aux présages, à la magie ; l'extraction de maladies sous la forme d'animaux, de morceaux de bois, etc., et les diverses pratiques qu'on retrouve en Australie pour éprouver le courage des jeunes gens.

L'aspect particulier de la chevelure des Papous (de longues boucles frisées en spirales séparées, puis ramassées en un énorme tampon) a été remarqué de-

puis longtemps, et l'on a supposé — à tort, croyons-nous, — que cette sorte de coiffure était due à des agrégations irrégulières des follicules ; or, il est curieux que Marion, au dix-septième siècle, et Bligh, après lui, aient observé la même chose dans la Tasmanie, où les indigènes, s'ils sont alliés à la race australienne, ont aussi une forte infusion de sang papouan qu'ils ont reçu probablement de la Nouvelle-Calédonie ; ajoutons que ces premiers Tasmaniens avaient, dit-on, beaucoup de ressemblance avec les insulaires d'Andaman.

M. Wallace paraît disposé à penser que le tampon de cheveux sur la tête est un signe d'une race mêlée ; on le trouve chez les tribus demi-nègres qui fréquentent Aden, et Prichard a donné la description et le dessin d'un tampon porté par les Cabusos du Brésil, race croisée d'indigènes américains et de Nègres africains, lequel a une frappante analogie avec le tampon des Papous. Cette race est évidemment une race très-mêlée. Le docteur Muller a observé chez elle non-seulement de nombreuses nuances de couleur, mais des formes variées de crânes et de traits rappelant le Malais, l'Européen et le Nègre ; souvent aussi le long nez crochu et la physionomie juive fortement accentuée qu'a remarqués plus d'un observateur et qui est la forme typique qu'on voit dans leurs « karouars » ou images des ancêtres. Nous pouvons en tout cas présumer, avec le docteur Beccari, que,

chez le Papou, sur l'élément nègre, il s'en est greffé un autre qui le met, comme l'Australien, en rapport plus immédiat avec l'Asie. M. Beccari, en effet, découvre chez le Papou du nord de la Nouvelle-Guinée une notable infusion de sang indien, due à une immigration antérieure de plusieurs siècles à l'occupation de Java et des îles voisines par les Hindous. Il est d'avis que cette immigration passa par les Moluques, où il en voit des traces dans des noms, des traditions, des usages divers.

Ce fait a un rapport curieux avec une théorie récemment reproduite, que cette contrée a été le point de départ d'une grande migration polynésienne. Il y a vingt-cinq ans, M. J.-R. Logan a conclu de l'identité de nombreux noms dans les îles de Timor et de Céram avec ceux de la Polynésie, qu'au moins un flot d'émigration partit de l'île de Halamahéra ou Gilolo, d'où il a pris le nom de « Sawaii » (signifiant « petite Java »), lequel reparaît sous cette forme ou sous les formes connexes de Hawaii ou de Hawaïki, dans les îles Samoas, dans les îles Sandwich et dans la Nouvelle-Zélande. Il y a certainement plus lieu de croire que la population, ainsi que l'ancienne civilisation de la Polynésie, a suivi cette route que de supposer, comme l'ont prétendu quelques auteurs, que la langue sanscrite, et sans doute aussi par conséquent les nations ariennes, ont pris naissance sur le continent pacifique, maintenant submergé. Cette

conclusion est corroborée par la probabilité de l'origine également asiatique des premiers habitants de l'ouest de l'Amérique.

Dans son intéressant mémoire lu, le 11 mai 1877, à la séance publique annuelle de la Société d'acclimatation, M. de Quatrefages, dont on connaît le savant travail publié sous le titre de *les Polynésiens et leurs Migrations*, a présenté sous une forme à la fois claire et concise le résultat de ses précédentes études sur cette question si curieuse des migrations en Polynésie. L'éminent professeur se range nettement à l'opinion « mise hors de doute par la science moderne », selon ses propres expressions, que le peuplement des terres polynésiennes est le fait d'une vaste colonisation ayant eu son point de départ dans l'archipel malais.

« A une époque encore indéterminée, dit M. de Quatrefages, mais qui ne peut être de beaucoup antérieure à l'ère chrétienne, la Polynésie était à bien peu près déserte. Quelques accidents de mer avaient jeté sur les côtes de la Nouvelle-Zélande des Nègres papouas, formant alors des tribus clair-semées et peu nombreuses. La même cause avait amené quelques Micronésiens à teint foncé aux Sandwich et dans le nord des Pomotous. Mais les grands archipels, les Tongas, les Samoas, les Marquises, Taïti, étaient inhabités.

« A la même époque florissait dans les grandes

îles centrales de l'archipel malais et entre autres à l'île Bouro, une race métisse à la formation de laquelle avaient concouru des éléments divers, mais où prédominait le sang blanc. Cette race belliqueuse, entreprenante, familiarisée avec tous les hasards de la mer, a envoyé des colonies, d'un côté, jusque près des côtes de la Chine, de l'autre, jusqu'aux Philippines. Au temps dont nous parlons, Bouro devint le point de départ d'un courant d'émigration qui se porta d'abord au nord-est et envoya probablement quelques rameaux en Micronésie. Mais la majorité des émigrants se dirigea vers le soleil levant. Un petit nombre, inclinant bientôt au sud-est, gagna l'extrémité orientale de la Nouvelle-Guinée, où leurs descendants ont été récemment découverts par le capitaine Moresby. Le gros de l'émigration dépassa les îles Salomon et se scinda en trois branches : la première gagna l'archipel des Samoas, la deuxième celle des Tongas, la troisième descendit jusqu'aux îles Viti (Fidji).

« Comme je l'ai dit tout à l'heure, les Samoas et les Tongas étaient désertes. Les Vitis, au contraire, étaient en partie occupées par des Nègres papouas. Malgré la différence des sangs, les deux races vécurent d'abord en paix. Mais, au bout d'un temps indéterminé, la guerre éclata ; les Malaisiens furent vaincus. Forcés de s'expatrier, ils gagnèrent l'archipel le plus voisin, celui de Tonga. Trouvant la

place prise par des compatriotes qu'ils avaient sans doute perdus de vue, ils les attaquèrent, et, cette fois, ils remportèrent la victoire. Ils en usèrent comme l'ont fait en Europe les conquérants du moyen âge. Au lieu d'expulser ou d'exterminer les vaincus, ils attachèrent à la glèbe la masse de la population tout en conservant des honneurs dérisoires aux descendants des chefs venus directement de Bouro à Tonga.»

De ces chefs vaincus, quelques-uns préférèrent l'exil à la déchéance. Montant sur leurs canots comme avaient fait leurs ancêtres, ils allèrent à la recherche d'autres terres. L'un d'eux, nommé Ootaïa, se dirigea droit à l'est et, poussé un peu vers le nord, vint aborder à Noukahiva aux îles Marquises; cet événement se passait vers le commencement du cinquième siècle de notre ère. C'est là que Porter devint l'ami de Gattanéwa, et qu'il put recueillir la généalogie de ce chef, soixante-sixième successeur d'Ootaïa. Pendant ce temps, le groupe malaisien établi aux Samoas se développait en paix et envoyait en tout sens des colonies. L'une d'elles découvrit Raiatéa, puis Taïti et les autres îles de la Société. Une expédition partie de son sein alla disputer les Marquises aux descendants des compagnons d'Ootaïa. D'autres, vers le commencement du septième siècle, peuplèrent le nord de l'archipel des Pomotous.

« Là ne devait pas s'arrêter l'expansion des Taïtiens, continue M. de Quatrefages. Vers l'an 1207,

c'est-à-dire pendant que Philippe-Auguste préludait à la bataille de Bouvines, un chef samoan, nommé Karika, découvrit Rarotonga, la plus grande des îles Harvey ou Manaïas. Associé à Tangiia, célèbre voyageur taïtien, il colonisa cet archipel, où la race taïtienne ne tarda pas à prédominer. Les Manaïas devinrent, à leur tour, un centre actif d'émigration. Deux colonies allèrent peupler le sud des Pomotous; vers 1270, au temps de notre Philippe le Hardi, l'une d'elles atteignit les Gambiers, qui forment l'extrémité sud-est de la Polynésie. Mais, de toutes ces expéditions, la plus importante de beaucoup fut celle qui conduisit les habitants de Rarotonga à la Nouvelle-Zélande. C'est aussi celle dont nous connaissons le mieux l'histoire, grâce surtout aux chants historiques recueillis et traduits par sir Georges Grey [1], un des hommes qui ont le mieux compris et pratiqué les devoirs imposés à l'Européen civilisé en lutte avec des sauvages. »

En résumé, d'après M. de Quatrefages, qui s'appuie sur Cook, La Pérouse, Porter, Moriner, Dumont d'Urville, Hale, Remy, Gaussin, Bruat, Lavaud et autres, la race polynésienne partie de Bouro s'est d'abord développée dans les archipels de Tonga et de Samoa, d'où elle a rayonné ensuite en divers sens.

1. *Polynesian Mythology and Ancient Traditional History of the New Zealand Race*, 1855.

L'un de ces essaims a rencontré Taïti, où s'est formé un second centre, dont les colonies ont atteint, au nord, les Sandwich, au sud, les Manaïas. Ces dernières îles ont été la troisième grande station de la race et ont peuplé tout le sud de la Polynésie, depuis Rapa à l'ouest jusqu'à la Nouvelle-Zélande. Toute cette œuvre de colonisation a occupé un laps de mille à onze cents ans.

« Dans ce long et multiple voyage, ajoute encore l'éminent ethnologue, la race polynésienne est restée remarquablement semblable à elle-même, et a gardé une homogénéité qui a frappé tous les voyageurs. Le langage lui-même, cet élément si mobile, si changeant, surtout chez les peuples sauvages, s'est conservé ici d'une manière étrange. La langue primitive, le grand polynésien, comme l'appelle Crawfurd, n'a engendré que des dialectes si peu différents les uns des autres, que les habitants de Samoa et de l'île de Pâques s'entendent presque à première vue [1]. Maï, le Taïtien qui accompagnait Cook pendant le troisième voyage du grand navigateur, put, en arrivant à la Nouvelle-Zélande, soutenir une discussion théologique avec les Maoris. »

Les Malaisiens de Bouro se sont, on le voit, parfaitement acclimatés en Polynésie.

1. Marenhout, *Voyage aux îles du grand Océan*. — Gaussin, *Du Dialecte de Taïti, de celui des îles Marquises, et, en général, de la langue polynésienne.*

La croyance générale en une différence très-prononcée entre les Papous et les Polynésiens ne s'écarte pas beaucoup, au point de vue pratique, de l'opinion de M. Wallace, qu'ils sont des variétés de la même race, avec une large infusion dans l'un et l'autre cas d'un élément étranger, et à un degré différent de civilisation. Ils diffèrent assurément, et d'une façon bien tranchée, sous le double rapport de la physionomie et du caractère ; et sur les divers points où ils sont en contact, comme dans les Nouvelles-Hébrides, ils sont en hostilité acharnée les uns contre les autres. En même temps, il existe de nombreux points d'étrange ressemblance ; souvent, d'ailleurs, les différences elles-mêmes sont bien plutôt l'indice de degrés fort inégaux de civilisation que de véritables dissimilitudes de race. L'identité remarquable des dialectes de la langue polynésienne, dans des îles disséminées sur une vaste étendue, comparée au grand nombre et à la diversité de langues parmi les Papous (langues qui sont, dit-on, dans la proportion d'une par chaque cinq milliers d'individus), ne sert qu'à indiquer un état plus élevé de civilisation.

Le caractère hospitalier des Polynésiens, qui contraste avec la manière barbare dont les Papous traitent les étrangers, ne prouve rien de plus ; voyez les Anglais eux-mêmes : un bien grand nombre de siècles ne les sépare pas encore du naufrageur du pays de Cornouailles, et du grossier paysan carin-

thien. Le Papou est ordinairement dépourvu de l'instinct de la décence ; d'autre part, ses femmes sont plus modestes que les Polynésiennes, qui, dans leur état naturel, connaissent à peine la pudeur en tant que vertu. L'habileté que les Polynésiens déploient dans la navigation et le goût qu'ils montrent pour la mer sont cités souvent comme des traits qui les distinguent des Papous, et l'on a même remarqué que la race papouane ne se rencontre que dans les îles d'un accès facile à de timides marins en venant de l'Asie ; cependant, les Fidjiens et les habitants papouans des îles Kei sont également renommés chez leurs voisins non Papous comme constructeurs de bateaux. D'autre part, il ne faut pas oublier que les Néo-Guinéens de l'ouest, surtout ceux des environs de la baie de Mac-Cluer comme le faisait remarquer plus haut la citation de M. de Quatrefages, s'adonnent à la piraterie sur une assez grande échelle, trait de mœurs qui, pour ceux-là au moins, n'indique assurément pas une répugnance générale pour la mer et les entreprises maritimes.

La pratique du cannibalisme, quoique répandue davantage et, à vrai dire, presque universelle chez les Papous, n'a pas été rare chez les Polynésiens. Elle paraît ordinairement conserver les traces d'une origine religieuse, même quand les indigènes s'y livrent, comme dans les îles Fidji, par pure préférence. D'un autre côté, elle a quelquefois été in-

connue, même dans les contrées où, ainsi que dans les îles Sandwich, la coutume des sacrifices humains a été très-répandue. D'autres fois, elle a eu son origine, comme probablement à la Nouvelle-Zélande, dans le manque de vivres ; mais il y a quelque exagération à soutenir, comme le fait le docteur Foley [1], que l'anthropophagie était d'un usage général parmi les anciennes races de l'Europe avant l'introduction du bétail. Elle est souvent pratiquée comme un signe de triomphe sur un ennemi, et quelquefois, en Australie, comme marque de respect à l'égard d'un proche parent ; mais on a vu souvent du cannibalisme là où il n'y avait autre chose que la simple coutume de faire cuire la tête d'un ennemi, ou de soumettre à une préparation le corps d'un ami, dans l'unique but de les conserver.

L'organisation politique et sociale des Polynésiens est bien plus avancée que celle des Papous ; elle fait fortement présumer une origine asiatique, et l'usage de la circoncision, généralement limité aux Polynésiens et à quelques-unes des peuplades papouanes qui subissent leur influence, est un trait frappant de différence. La fameuse institution polynésienne du « tabou » se trouve chez l'autre race, qui a, en outre, en commun avec les Polynésiens, de nombreux usages

1. *Quatre années en Océanie : Histoire naturelle de l'homme et des sociétés qu'il organise,* par Antoine-Edouard Foley. Paris, 1876.

coïncidant d'une façon remarquable avec ceux de diverses tribus de l'Inde, de l'Assam et du Birman. La « chasse aux têtes », qui fait la passion des Papous, se retrouve chez les Dyaks de l'archipel et les Koukis de la frontière du Birman. Comme les Mismis du nord-est de l'Inde, qui sacrifient aux esprits de la montagne et de la forêt, le Papou redoute le « naroudji » — espèce de roi des Aulnes, qui habite dans les nuages au-dessus des arbres et emporte les enfants — et d'autres esprits de la forêt et des rochers de la mer ; et, comme les Nagas de l'Assam, il est esclave des présages et des phénomènes physiques.

Sous le rapport du goût artistique et poétique, et en général sous le rapport de l'activité intellectuelle, le Papou est peut-être le plus avancé des deux. En effet, à la Nouvelle-Guinée, il est souvent loin d'être tout à fait sauvage. Aujourd'hui, les insulaires du détroit de Torrès travaillent volontiers pour les pêcheurs de perles, et se font aimer de ceux qui les occupent. Sur la côte occidentale, ils sont depuis des siècles en communication avec les commerçants malais et autres, et les prédicateurs mahométans ont exercé une certaine influence sur eux. Dans quelques-unes des îles voisines de Kei et d'Arou, il existe de régulières communautés chrétiennes dirigées par des missionnaires hollandais ou indigènes. L'île de Salouatti est gouvernée par un radjah malais, qui recrute ses troupes sur les côtes adjacentes de la Nouvelle-Guinée.

Les esclaves de ce chef, ainsi que ceux des autres radjahs des îles voisines, sont ordinairement enlevés sur la côte sud-ouest ; ces expéditions, jointes aux exactions tyranniques de leur suzerain, le sultan de Tidore, peuvent bien expliquer en partie la « férocité implacable » des insulaires de la grande île à l'égard des étrangers qui tentent de débarquer chez eux.

Pour tout ce qui concerne l'agriculture, les Papous de la Nouvelle-Guinée sont souvent de niveau avec les Polynésiens. Ils ont le même sentiment de leurs droits à la propriété du sol : les tribus, même les plus sauvages, qui vivent du produit du sagouier non cultivé, se partagent rigoureusement la forêt entre elles. Chaque village cultive une portion de la terre qui se trouve alentour ; souvent les montagnes sont plantées en terrasses jusqu'à une assez grande hauteur, et les jardins situés au bas sont soigneusement irrigués et entourés de haies.

Dans quelques villages de la côte sud-est, une partie de la population se compose de pêcheurs, et le reste cultive le sol ; ils échangent entre eux leurs produits, sans se mêler du travail les uns des autres ; il se fait avec l'intérieur un certain commerce de produits végétaux, de coquilles, etc. ; il y a aussi un commerce de cabotage, qui se fait à l'aide de canots. Il se peut que les ancêtres des Papous aient apporté d'Asie les traditions de l'agriculture, ou qu'ils les aient reçues de quelque ancienne migration polyné—

sienne ; mais on en peut reconnaître la source originelle d'après ce fait, que presque tous les fruits et les légumes qu'ils cultivent sont indigènes à l'Asie et non au Pacifique.

CHAPITRE IV

Types de Néo-Guinéens. — Habitations. — Coutumes.

Le voyageur russe Micklukho Macklay, parti de Saint-Pétersbourg, en octobre 1870, avec une mission scientifique de son gouvernement pour l'Océanie, et qui en deux fois (la seconde en 1876) a passé de longs mois dans la baie de l'Astrolabe sur une partie jusqu'alors inconnue de la côte septentrionale, nous fournit de curieux détails sur la manière de vivre des Papous. Il parle avec enthousiasme de leurs mœurs simples et affables, et déclare qu'ils gagnent à être connus. Il a donné aux îles de la baie le nom d' « archipel des Satisfaits » ; en un mot, il a fait revivre (pour lui-même au moins) l'idéal du noble sauvage, si tristement tombé en discrédit à notre prosaïque époque. Mais, si M. Moresby semble plus d'une fois partager cet avis, nous sommes, nous, fort en peine de trouver la moindre poésie dans l'existence journalière du gentilhomme papou. Il se lève de bonne heure et frissonne sous son misérable abri, jusqu'à ce que le soleil se montre. Ensuite, « il traîne en longueur son déjeuner et son cigare » et, ce qui est plus

difficile à concevoir, sa toilette. En un mot, il tue le temps d'une façon ou de l'autre jusqu'au soir, où ses femmes reviennent fatiguées de leur journée de travail sur sa plantation. Son dîner se compose principalement de légumes, variés de temps en temps par de la viande de chien ou de porc, du poisson, des lézards, des coléoptères, des insectes de toute sorte ; un tiers d'eau de mer se met dans le pot-au-feu en guise de sel. Comme il est épicurien, il fait d'ordinaire son dîner lui-même ; et, après avoir servi les moins bons morceaux à ses femmes et aux enfants, il mange le reste à part avec ses amis du sexe fort.

Les femmes, raconte-t-on, ne sont pas maltraitées, quoiqu'elles fassent tous les travaux pénibles et qu'elles soient sur un pied tout à fait inférieur à celui sur lequel vivent les femmes chez la race plus claire. On leur apprend avec soin l'art de balancer le corps en dehors des hanches en marchant ; ce qu'elles font surtout lorsque les hommes sont présents. « Il suffit d'une simple touche de la nature pour révéler la parenté qui unit le monde entier. »

Les enfants sont choyés, surtout par le père, qui leur sculpte des joujoux, ce qui est un trait commun chez les sauvages. Ils commencent de bonne heure à prendre part aux travaux de la journée, et il n'est pas du tout rare de voir un bambin de quatre ans s'occuper du ménage et courir au-devant de sa mère pour lui prendre le sein. Par suite de cet allaitement pro-

longé et de la dure existence que mènent les femmes, les familles sont très-peu nombreuses.

On trouve deux types de maisons : l'une consiste en une construction en forme de grange, ayant quelquefois 150 mètres de long, et renfermant plusieurs familles. Elle est pourvue d'une large vérandah, ou galerie, sous l'abri de laquelle ces familles passent une grande partie de leur temps, et elle est décorée de sculptures et d'autres ornements, ainsi que des crânes des ennemis entre autres trophées. Ce type de maison se rencontre à Bornéo, ainsi que chez les Mismis de l'Inde. D'autres habitations sont construites, à la mode malaise, sur pilotis, au-dessus de l'eau quand c'est sur le littoral, mais aussi, dans l'intérieur, sur des terrains secs. Il s'en bâtit encore dans des arbres, jusqu'à 15 et 20 mètres de terre.

Dans la presqu'île orientale, les villages sont bien disposés, et la rue est scrupuleusement tenue propre, comme c'est d'ailleurs également le cas chez les sauvages des îles Salomon. Les maisons, faites de bois, sont solidement construites; elles sont quelquefois surmontées d'un étage ; le toit, ayant tantôt la forme creusée d'une selle, est fait avec des feuilles de palmier nipa. Elles sont peintes et décorées de dessins représentant des animaux; aux murs sont appendues des armes et des dents de crocodiles et de sangliers. On allume du feu au-dessous de la place où l'on couche, afin de se garantir de l'humidité, et d'éloi-

gner les moustiques par la fumée. Là on trouve, comme dans les îles du Pacifique, la « marea » ou édifice public destiné aux cérémonies et à la réception des hôtes ; l'entrée en est interdite aux femmes et aux personnes soumises à un deuil.

L'usage du bétel est limité principalement, mais non exclusivement, à la race claire, comme l'usage du tabac l'est à la race foncée. Les indigènes que Torrès décrivait, en 1606, comme « soufflant de la chaux dans un tuyau pour aveugler leurs ennemis », et ceux que Cook vit « faire sortir d'un petit tuyau quelque chose qui brûlait comme de la poudre », ne faisaient, de l'avis de M. Gill, que fumer du tabac ; mais le lieutenant Modera dit que c'est un mélange de chaux, de cendres et de bois, et qu'on l'emploie pour faire des signaux.

Une chose curieuse, c'est le peu de rapports qui existent entre tribus voisines les unes des autres. Le capitaine Moresby nous raconte que l'usage de l'arc et des flèches, qui est général à l'ouest, cesse tout à coup à l'est de la baie de Redscar, près du point où commence le territoire de la race claire, et on ne le trouve ni d'un côté ni de l'autre de la presqu'île orientale ; mais il reparaît sur la côte septentrionale, à l'ouest de la baie de l'Astrolabe, par environ 146° de longitude (Gr.). En outre, plusieurs tribus, dont les voisins possèdent depuis longtemps des instruments de fer, ignorent complétement l'usage de ce métal.

Les outils dont se servent les Néo-Guinéens répondent merveilleusement à leur destination. Ils fabriquent des couteaux avec des os de casoar et quelquefois avec des os humains, et aussi avec le bambou. A l'aide de leurs haches, faites d'une pierre dure ou d'une coquille épaisse (tridacna), ils abattent des arbres, taillent et unissent de grandes planches de près de 1 mètre de large. Pour l'ethnologue, cette occasion d'étudier un exemple vivant de l'âge de la pierre est d'un grand intérêt. Ils recueillent avec empressement les morceaux de fer à cercler ; mais leurs haches sont supérieures aux hachettes ordinaires du commerce.

Il est évidemment difficile de tracer une ligne de démarcation rigoureusement fixe entre le Papou et le Polynésien ; et même quelques-uns des écrivains qui, comme le docteur Meinicke, voient de notables différences physiques entre eux, soutiennent qu'il n'y a pas deux races dans la Nouvelle-Guinée. La plupart des voyageurs qui sont entrés en communication avec la population peu foncée de la presqu'île orientale croient qu'elle provient d'immigrants qui ont repoussé les aborigènes au loin dans l'intérieur ; mais M. d'Albertis fait judicieusement remarquer qu'on n'est pas encore en position d'établir de doctrines sur ce point, et qu'il est même possible que cette race au teint clair ait été poussée de l'ouest dans la position qu'elle occupe aujourd'hui. Autant que le justifient les observations auxquelles il a pu se livrer,

il croit que la population plus foncée qu'il a trouvée dans l'intérieur est parfaitement identique à celle des côtes orientales et bien supérieure aux « Papous », d'une nuance plus sombre.

Cependant, sur le littoral, la race au teint clair paraît être, à certains égards, une race dégradée, comme le fait aurait pu se produire par suite d'un contact antérieur avec une population papouane. Les idiomes de ces indigènes sont nombreux et distincts ; les hommes sont souvent nus ; ils ont la cloison du nez percée, et ils ne sont pas circoncis : autant de caractères particuliers aux Papous, bien que quelques Polynésiens aient « abandonné » la circoncision. Ils ont l'étrange usage d'immoler un chien en signe de ratification de l'amitié, usage qui règne aussi sur la côte septentrionale (papouane). D'autre part, leurs femmes sont plus indépendantes qu'elles ne le sont d'ordinaire chez les Papous. L'instinct scientifique n'est pas non plus inactif chez eux ; car plusieurs indigènes vinrent mesurer avec des cordes, faites de plantes fibreuses, une des embarcations anglaises chargées de relever la côte, et ils s'en allèrent enchantés de remporter ces intéressants renseignements. Le capitaine Moresby dit qu'ils sont cannibales ; mais les maxillaires qu'il a vus pouvaient bien, pour le plus grand nombre, être des reliques de famille ; car la mâchoire est conservée précieusement chez les Papous non-seulement comme un trophée enlevé à

l'ennemi, mais aussi comme le souvenir d'un ami.

Cette dégradation de la race polynésienne quand celle-ci se trouve en contact avec la race papouane est très-facile à observer aux îles Salomon et aux Nouvelles-Hébrides, où les deux races empiètent l'une sur l'autre ; cependant, même dans ces îles, on voit les Polynésiens se tenir généralement à part et garder leur aversion habituelle pour leurs voisins les Papous. Ces belles îles sont demeurées peu connues jusqu'ici. Le recrutement qu'on y fait de travailleurs, maintenant qu'il est organisé sur de meilleures bases, leur sera probablement d'un grand avantage, car le retour fréquent d'indigènes ayant habité les colonies anglaises tendra à adoucir la sauvagerie naturelle de la population, aggravée par les atrocités dont elle a été victime.

Non-seulement dans ces îles, mais bien loin au nord et à l'ouest dans toute l'étendue des groupes des Radak et des Carolines, la manière de se conduire des indigènes montre trop bien le traitement qu'ils attendent des Européens. Par contre, ils savent parfaitement apprécier un traitement différent, et l'exemple d'un navire en bon ordre et d'un équipage bien discipliné rend service au pays que pareil navire et pareil équipage représentent. C'est ce que démontre clairement le livre intéressant de M. C.-F. Wood [1],

1. *A Yachting Cruise in South Seas*, by C. F. Wood. London, 1875.

où l'on trouve de curieuses esquisses d'un genre de vie et de mœurs qui disparaissent rapidement et qui par conséquent, comme l'auteur le pense avec raison, méritent bien qu'on en garde note.

La coutume dont nous venons de parler de sacrifier un chien en signe d'alliance et d'amitié paraît être générale, dans la partie orientale au moins de la Nouvelle-Guinée et dans les îles voisines. La première fois que le fait se présenta pour les marins du *Basilisk*, l'intention fut mal interprêtée par eux. On était à l'entrée du « détroit de la Chine », au milieu d'un groupe d'îlots dont les habitants semblaient montrer des dispositions peu pacifiques. Deux ou trois canots pleins de combattants étaient venus d'un air très-menaçant à la rencontre de l'embarcation du lieutenant Mourilyan; mais la résolution et le sang-froid de cet officier avaient imposé aux sauvages, et, au lieu d'attaquer, ils finirent par se consulter entre eux. Quelques-uns retournèrent au rivage et revinrent immédiatement rapportant un de ces maigres chiens-loups qui infestent leurs villages. Ils grimpèrent alors aux flancs du *Basilisk*, et leur chef, qui portait le chien dans ses bras, lui brisa la tête sur la dunette avant que personne eût pu l'en empêcher. Aussitôt tous les indigènes, montés à bord en même temps que l'homme au chien, changèrent d'allures et se montrèrent très-désireux d'entamer de bons rapports en faisant leurs bizarres saluts habituels. Malheureusement la colère

de l'officier de quart et des officiers subalternes fut telle, à la vue de la dunette d'un bâtiment de la marine royale ainsi souillée, que les sacrificateurs du chien furent immédiatement chassés du navire et leur victime jetée par-dessus bord à leur suite.

« J'étais alors dans ma cabine, dit le capitaine Moresby qui raconte cet épisode, et je fus fâché d'apprendre ce traitement sommaire, car je pressentais que le rite en question avait sans doute une signification religieuse dans l'esprit de ceux qui l'avaient accompli, ou qu'il était destiné à sceller entre nous des liens d'amitié. Je me rendis donc tout de suite à terre sur un point où une foule compacte était à se consulter tumultueusement autour du cadavre du chien. Nos signes amicaux furent compris et je reçus si bon accueil, que mon compagnon et moi nous n'hésitâmes pas à nous rendre au village avec nos nouveaux amis.

« Ceux-ci, ajoute le narrateur, étaient peints d'une façon si extraordinaire, qu'ils ressemblaient plutôt à des singes qu'à des hommes. Ils avaient autour des yeux des cercles noirs qui leur dessinaient comme des lunettes ; une joue et la moitié du menton étaient peintes en blanc, et l'autre moitié et le nez en noir. »

Un vieil indigène prit le commandant anglais par la main et la foule les suivit pendant une couple de kilomètres à travers des plantations de cannes à sucre et des jardins plantés de melons, de taros et d'igna-

mes, mêlés de palmiers et d'arbres fruitiers, jusqu'au village, gentil groupe d'habitations admirablement placées au pied d'une haute chaîne de collines et sur le bord d'un rapide ruisseau. Beaucoup d'arbres forestiers, restés debout sur le terrain défriché, avaient acquis des proportions gigantesques. Une grande maison de conversation, de 18 à 20 mètres de long, occupait le centre du village, et autour d'elle sur un terrain battu, étaient groupées les habitations à toiture en forme de selle. Ces mêmes indigènes, qui avaient amené M. Moresby et son compagnon dans leur village, ne voulurent pas les laisser pénétrer dans leur logis, et cela sans cause appréciable, attendu que leurs femmes faisaient partie de la foule. En présence de ce refus, les étrangers s'appuyèrent contre un arbre et firent signe qu'ils avaient soif. Aussitôt on leur apporta du lait de coco frais.

Dans une autre circonstance, sur la côte nord-est, une centaine de naturels, sans armes, vinrent à la rencontre des voyageurs, le premier en tête portant dans ses bras le chien destiné au sacrifice et les autres un cochon, les jambes passées dans une perche de bambou. Une fois en confiance, ils prirent le chien par les pattes de derrière, suivant la coutume, et lui brisèrent le crâne contre le bordage du canot, puis, hélant une pirogue qui passait, ils envoyèrent le corps de la malheureuse bête à bord du *Basilisk*, où, par les ordres du commandant, il fut reçu avec tout le

respect voulu. « Cela fait, dit M. Moresby, ils m'offrirent le cochon, en retour de quoi je leur donnai une hachette ; mais, à la façon dont ils accueillirent ce cadeau, je vis qu'ils n'avaient pas grande idée de l'usage auquel il pouvait servir. »

CHAPITRE V

Les indigènes de l'île de Teste et des îles voisines de la pointe orientale de la grande terre.

A l'île de Teste, une des îles du groupe situé à la pointe orientale de la Nouvelle-Guinée, le *Basilisk* fit une station un peu prolongée, qui fournit à son commandant l'occasion d'étudier de près les naturels. Celui-ci les représente comme ressemblant beaucoup aux indigènes de la baie de Redscar et de Port-Moresby, points de la côte méridionale de la terre ferme situés beaucoup plus à l'ouest. Ils sont plutôt cuivrés que noirs et ont l'air intelligent. Leur village, contenant environ 300 âmes, est à 3 ou 4 kilomètres du rivage. « Les maisons, dit le capitaine Moresby, sont grandes et propres ; ce sont de simples châssis de bois recouverts de chaume. Je ne saurais mieux en donner l'idée qu'en les représentant comme un grand panier renversé placé sur des perches de 6 pieds de haut, le panier ayant 40 pieds de long sur 12 de large, avec un plancher placé à 4 pieds au-dessous du bord, proprement recouvert de nattes. Nous trouvâmes là des traces du culte des mauvais esprits, ce que nous n'a-

vions vu nulle part auparavant. Ces gens possédaient de laides petites idoles, sculptées sur des bâtons et des bols de bois dur, qui, nous donnèrent-ils à entendre, avaient une grande puissance. Ces objets étaient tous à la garde des femmes, lesquelles se refusaient obstinément à rien échanger avec nous, tandis que les hommes nous eussent donné tout ce qu'ils possédaient pour nos étoffes rouges et nos couteaux, sauf une exception toutefois : les ornements faits avec les os des ennemis tués. Ces ornements se composaient de bracelets de mâchoires humaines, et comme nous examinions ces objets, ils nous firent comprendre qu'ils avaient mangé leurs premiers possesseurs. Les crânes de ces infortunés étaient appendus en grand nombre dans le village. »

En général, d'ailleurs, la confiance des indigènes était assez promptement gagnée. Quand le *Basilisk* approcha pour la première fois de la pointe de la Nouvelle-Guinée, des canots de toutes les dimensions, partis des villages de la baie et des îlots voisins, se montrèrent et vinrent rôder à quelque distance du navire. Il y en avait une vingtaine de grands. Les individus qui les montaient étaient armés de lances et de tomahawks de pierre. De temps à autre ils donnaient quelques coups de rames, comme pour se rapprocher, mais le cœur leur manquait toujours, et à la moindre alerte ils s'éloignaient en toute hâte. Quatre d'entre eux, cependant, formant l'équipage

d'un des plus petits canots, se risquèrent à venir recevoir, au bout de leurs pagaies, les présents qu'on leur offrait. Puis ils se rapprochèrent de plus en plus, et le plus hardi, encouragé par les signes d'amitié qu'on lui faisait, grimpa lentement l'échelle ; mais, une fois sur le pont, il s'arrêta court, comme frappé d'épouvante. « Alors, raconte le capitaine Moresby, d'une main il se serra spasmodiquement le nez entre l'index et le pouce, et de l'autre il fit simultanément le même geste sur son nombril. Supposant que ce pouvait être là une forme de salutation, nous répondîmes tous de la même manière. La scène était d'un haut comique, mais l'effet fut instantané : l'air effaré de l'indigène disparut pour faire place à un véritable ravissement et sa confiance fut complète. » Enchantés de leur découverte, les officiers anglais coururent se poster aux échelles, et renouvelant à qui mieux mieux le geste fascinateur, ils eurent bientôt fait monter à leur bord la bande tout entière.

Chaque nouvel objet qu'ils apercevaient jetait ces naïfs enfants de la nature dans une surprise extrême. Ainsi ce fut avec la plus grande difficulté qu'on parvint à leur persuader d'approcher des moutons qui étaient à bord ; ils croyaient évidemment avoir devant eux des bêtes féroces. Un de leurs grands amusements était de regarder les Européens manger. Assis en cercle, ils considéraient ce spectacle avec des rires interminables, se communiquant entre eux leurs im-

pressions et imitant, évidemment pour s'en moquer, l'emploi que les hommes blancs faisaient de la fourchette et du couteau. Ils acceptaient avec empressement, sous forme d'échanges, tout ce qui venait du navire. Pendant un moment les chapeaux à cornes faits avec de vieux journaux eurent près d'eux un grand succès. Quant aux images, ils ne les comprenaient guère, tout en les acceptant cependant. Mais ce qu'ils ambitionnaient surtout, c'étaient les fragments de fer à cercler, et à partir de ce moment ces morceaux de fer devinrent l'étalon monétaire pour les échanges ; car sur ce point de la grande île, les naturels, contrairement à leurs compatriotes de la baie de Redscar et d'autres points encore, appréciaient la valeur du fer. Dans la plupart de leurs villages on trouvait, en effet, soigneusement conservés, de grands clous et des boulons effilés, objets qu'ils tiraient probablement des îles orientales du groupe de la Louisiane, théâtre de plusieurs naufrages.

Les indigènes de cette partie de la côte sont, dit M. Moresby, une race petite et cuivrée, aux cheveux crépus qu'ils relèvent en une masse droite, haute de quelque 30 centimètres ; ils ont beaucoup de ressemblance avec ceux de Port-Moresby. Ils peignent leur personne d'une façon hideuse au moyen de couleurs noires et blanches et se parent de coquilles, de lambeaux d'écorce et de feuilles de palmier. Ils aiment à orner leurs coiffures de plumes de casoar

et d'oiseaux de paradis, et, comme les insulaires de Teste, ils portent en bracelets les os des ennemis qu'ils ont dévorés. Quelques uns des hommes avaient le corps noirci avec un mélange de charbon et d'huile de coco ; c'est leur manière de porter le deuil d'un parent. « Ils paraissaient bien traiter leurs femmes, dit le commandant anglais ; ils les laissaient venir librement à nous et prendre part aux échanges. »

Ces dames, d'ailleurs, ainsi qu'il arrive assez souvent dans notre beau pays de France, se montraient, généralement dans les marchés, plus difficiles à contenter que leurs époux. M. Moresby cite particulièrement à ce propos les femmes de l'île qu'il appelle « l'île Hayter », « plus laides, dit-il, qu'il est possible de le dire, avec leurs cheveux coupés ras, leur peau noircie, leur bouche défigurée par l'usage du bétel. »

Ces insulaires de l'île Hayter, soit dit en passant, avaient de magnifiques armes en pierre polie, une pierre verte dure, à grain très-fin, admirablement emmanchée. Ces civilisés d'un autre âge témoignèrent un profond dégoût pour les mets raffinés de notre civilisation européenne ; les viandes cuites, les pigeons et les conserves de l'état-major du *Basilisk* ne réussissaient qu'à leur faire faire d'horribles grimaces. En revanche, la peau blanche des européens les frappait d'admiration, et dans leur familiarité enfantine ils ouvraient les gilets et les chemises de leurs hôtes pour se rassasier de cette étonnante vue.

La coutume qu'ont les indigènes de se peindre la peau, se retrouve dans toutes les îles avoisinant la grande terre. Au groupe d'Entrecasteaux, les matelots du *Basilisk* s'étaient fait une grande popularité, et sans doute un grand renom artistique par la manière toute magistrale dont ils couvraient de peintures bizarres au goudron et au rouge les corps de leurs noirs amis qui montaient à bord. Les fortunés personnages ainsi badigeonnés devenaient à terre des objets d'admiration et d'envie, qui faisaient bientôt affluer sur le pont du navire une foule compacte d'aspirants aux honneurs de cette décoration d'un nouveau genre et à la portée de tout le monde.

Dans une de ces circonstances, les marins artistes furent, sans le vouloir, la cause d'une subite alarme chez leurs clients, en courant tout à coup larguer une voile. Les pauvres sauvages, pris de peur soudaine devant ce remue-ménage, se précipitèrent dans leurs canots, se bousculant et s'écrasant pour s'éloigner au plus vite. Une fois à 100 brasses du navire, voyant qu'on ne leur avait voulu aucun mal, ils revinrent avec le même empressement, riant eux-mêmes à gorge déployée de leurs vaines terreurs. Au bout de quelque temps, on reconnut qu'aucun des indigènes qui avait des bracelets de canne ne voulait se laisser peindre. Interrogés, ils en donnèrent l'explication en faisant comprendre qu'ils portaient le deuil d'un des leurs. Plusieurs officiers allèrent visiter le village de

la tribu. Il était situé à environ 450 mètres au-dessus de la mer, au sommet d'une colline, et était entouré de cultures. Les étrangers, toutefois, ne furent pas accueillis avec grande cordialité. Les femmes demeurèrent cachées, et les hommes montrèrent des signes non équivoques de satisfaction quand leurs visiteurs se retirèrent.

Le sifflet à vapeur de la machine fut, dans une autre occasion, le signal d'une panique qui se termina aussi fort gaiement. C'était à l'île de Teste, dont nous avons déjà parlé. Le lieutenant Smith, qui faisait des relevés hydrographiques, avait pris à la remorque de la pinasse quatorze ou quinze canots indigènes, à l'extrême joie des propriétaires, qui ne se lassaient point de pousser des cris d'admiration. Tout à coup le siflet à vapeur se fait entendre, et voilà la consternation la plus grande qui fait place chez les remorqués à leur allégresse première. Toutefois, ils ne tardèrent pas à se convaincre qu'on ne leur voulait point de mal, et ils tirèrent partie de cette fausse alarme pour se donner à eux-mêmes un plaisant spectacle. Une fois arrivés à terre, ils réunirent leurs femmes sur le rivage, et par leurs signes ils demandèrent qu'on fît jouer de nouveau le formidable sifflet. On se prêta à leur fantaisie, et ce fut alors chez les femmes un effarement et une débandade qui eurent pour résultat d'amuser énormément leurs facétieux époux.

Des paniques analogues se renouvelèrent naturellement plus d'une fois dans le voyage d'exploration du *Basilisk*. Ainsi en fut-il encore à la baie de la Découverte, échancrure de l'île « Hayter », qui fait face à la pointe est extrême de la Nouvelle-Guinée, dont elle est séparée par le fameux « détroit de la Chine » — tous noms nouveaux donnés par le capitaine Moresby. Les embarcations du *Basilisk* avaient été réunies sur ce point pour faire l'exercice à feu, et les indigènes, groupés sur le rivage, examinaient curieusement ce spectacle. Au premier feu de peloton, la terreur de l'assistance n'eut plus de bornes ; tous décampèrent au plus vite. Le village entier perdit la tête, et les habitants, s'emparant à la hâte de leurs objets les plus précieux, gagnèrent les bois. Toutefois, quelques femmes plus braves que le reste, ou simplement peut-être plus curieuses, voyant qu'il ne leur arrivait rien de fâcheux, demeurèrent et assisterent jusqu'à la fin aux exercices des canots. Des signaux d'amitié et quelques présents achevèrent de convaincre ces courageuses filles noires d'Ève la blonde — tous nos peintres ont fait d'Ève une blonde — des intentions pacifiques des étrangers. L'exemple fit des prosélytes ; les hommes revinrent peu à peu de leur alarme, et, avant la fin du jour, ils avaient réoccupé leurs domiciles.

Ces indigènes se montrèrent plus tard très-familiers.

« Ils ressemblaient, dit M. Moresby, à ceux que nous avions déjà vus sur cette côte. Ils entouraient parfois le navire au nombre de trois ou quatre cents. Les canots ici sont faits de trois troncs de cocotiers ou davantage, réunis ensemble et effilés aux extrémités. Quelques-uns ont au centre une petite plate-forme pour mettre au sec les vivres et les marchandises ; mais la plupart n'en ont pas et la vague passe librement par dessus. En règle générale, ces gens faisaient leur commerce honnêtement. Notre système était d'attacher au bout d'une corde un fragment de fer que nous jetions dans un canot. Les hommes de ce canot touchaient successivement chacun de leurs articles avec ce fragment de fer jusqu'à ce que nous fissions un signe de consentement ; alors, ils détachaient joyeusement le morceau de fer et attachaient à sa place le cochon, les ignames ou les ornements vendus, qui étaient aussitôt remontés à bord. Nos matelots, quand nous étions à terre, se mêlaient librement à eux et partageaient avec eux leur repas du soir, un menu d'ignames et de légumes, auquel on ajoutait quelquefois du porc assaisonné de cocos hachés et cuits dans de grandes terrines de terre. Ce menu, où l'on se servait de charmantes petites cuillers découpées dans une coquille de nacre, n'était pas à dédaigner. Les femmes, généralement, présidaient au festin, et les hommes paraissaient ravis de voir les enfants recevoir leurs parts dans de petites

tasses de noix de cocos ; en somme, tout leur ensemble montrait qu'ils traitaient bien leur progéniture. »

« Il ne faut cependant pas croire, ajoute plus loin l'officier anglais, que nos hommes fussent laissés à la merci des naturels ; car on ne doit jamais se fier aux sauvages. Les embarcations étaient toujours gardées et toutes les précautions prises pour un ralliement facile en cas de besoin. »

La nécessité de recourir aux armes ne se présenta d'ailleurs qu'une fois. C'était sur la côte nord de la grande île, vers le 8e degré de latitude, sur un point désigné sur les anciennes cartes par le nom d' « île Richie », bien que la terre prise pour une île par d'Entrecasteaux soit la côte même de la Nouvelle-Guinée, ainsi que s'en est assuré M. Moresby. Le *Basilisk* venait mouiller à un demi-mille du rivage en face d'un village considérable, quand un grand tumulte se manifesta chez les habitants assemblés en armes et en grand nombre. Le lendemain, le capitaine descendit dans son canot avec cinq hommes pour essayer d'entamer des rapports amicaux. Mais les dispositions, évidemment hostiles, des sauvages, l'obligèrent à s'éloigner. Le jour suivant, un détachement envoyé à terre pour faire du bois fut entouré par une troupe furieuse et ne dut son salut qu'aux secours qui lui arrivèrent juste en temps opportun du navire. Un seul coup de fusil, d'ailleurs, tiré sur le chef des

agresseurs, et qui transperça son bouclier sans même atteindre sa personne, suffit pour mettre toute l'armée noire en fuite, ce qui donna amplement le temps aux Anglais de regagner leurs embarcations.

L'effet des coups de fusil a été partout le même dans cette expédition du *Basilisk*. Ainsi, la cérémonie de prise de possession par le capitaine Moresby, au nom de l'Angleterre, du groupe d'îles situées en face de la pointe orientale de la Nouvelle-Guinée, commença par amuser fort les indigènes réunis sur le lieu ; mais quand le pavillon britannique, hissé au sommet d'un cocotier dépouillé de ses branches feuillues et improvisé mât pour la circonstance, reçut le salut militaire du détachement de matelots débarqué tout exprès, les pauvres insulaires frappés d'épouvante, déguerpirent à toutes jambes et allèrent se cacher le plus loin possible des terribles hommes blancs qui portaient avec eux le tonnerre.

Nous venons de voir ce que sont les canots des indigènes à la pointe orientale de la Nouvelle-Guinée ; mais, comme il est facile de s'y attendre, le mode de construction varie dans les différentes régions du vaste littoral de la grande île. Au détroit de Torrès, les embarcations n'ont pas ce caractère primitif de radeaux ; ce sont de vrais canots, d'assez grande dimension même. Ils sont faits d'un seul tronc d'arbre creusé, auquel sont ajoutées des fargues ou bordages supplémentaires reliés avec des cordes de fibres de

cocotier et auxquels se rattachent une pièce d'avant et une d'arrière. Ils sont pourvus extérieurement de très-longs espars, avec une plate-forme de chaque côté, sur laquelle sont fixées des cages d'osier pour contenir les armes. Ils portent sur des perches mobiles deux voiles de nattes et ont fréquemment à l'avant une courte perche au haut de laquelle se balance un bouquet d'herbes. Ces canots sont ornés de peintures à l'ocre et de dessins enlevés au feu. Ils ne sont pas à dédaigner autant qu'on pourrait le supposer.

Le chant maori, qui raconte l'histoire de l'expédition manaïenne qui alla dans les premières années du quinzième siècle coloniser la Nouvelle-Zélande, décrit en détail les embarcations des émigrants et montre que les Polynésiens étaient déjà à cette époque d'habiles constructeurs.

« C'étaient, dit en parlant d'elles M. de Quatrefages, autant de doubles pirogues formées par la réunion de deux longues pirogues simples unies par une plate-forme solide sur laquelle s'élevait une cabine dont le toit pouvait porter un observateur. On sait quels éloges tous les navigateurs ont donnés à ces embarcations. Cook les déclare très-propres aux voyages de long cours. A coup sûr, elles étaient bien supérieures aux caravelles de Christophe Colomb. Les grandes pirogues de Taïti armées en guerre portaient plus de cent quatre-vingts guerriers ou rameurs. »

Les canots de guerre à la baie de la Découverte (Nouvelle-Guinée) orientale étaient fort remarquables, au dire du capitaine Moresby, et ils étaient soigneusement gardés sous des abris entre les maisons. Ils avaient de 15 à 18 mètres de long et étaient creusés dans un seul arbre, avec une sorte de plancher en treillis. Les extrêmités étaient ornées d'une proue et d'une poupe mobiles très-élevées, grotesquement sculptées et peintes, et au haut desquelles flottaient des plumes de casoar ; aux bordages étaient appendus des chapelets de petits coquillages blancs.

Sur la côte nord de la grande île de la baie nouvellement baptisée du nom de « Collingwood », la pinasse à vapeur qui faisait le relevé de la baie se vit surveillée par un grand nombre de canots, ne contenant pas moins de trente ou quarante hommes chacun, et dont l'officier commandant la pinasse ne jugea pas prudent de se laisser approcher de trop près. Les indigènes de ces parages sont d'ailleurs d'un aspect peu engageant. Noirs, sales, complétement nus, et de nature farouche, ils menaçaient de leurs lances quand on cherchait à les approcher. Tout le long de cette côte, les habitants des grands villages semblaient plus civilisés que ceux des petits. Ils avaient sans doute prospéré en raison des meilleurs sites qu'ils avaient choisis.

« A la baie de Collingwood, écrit M. Moresby, les gens nous regardaient avec un étonnement si mani-

feste et ils tenaient entre eux de telles consultations sur notre compte, que nous restâmes convaincus que, comme leurs voisins de cette côte, ils n'avaient jamais vu d'hommes blancs. »

Hâtons-nous de dire que si, sur certains points, la population se montra d'humeur peu hospitalière pour les marins du *Basilisk*, ce fut l'exception. En général, ces sauvages, auxquels on a fait une réputation souvent aussi noire que leur peau, étaient de simples et bonnes créatures. Parmi eux, ceux du cap Est, pointe la plus orientale supérieure de la fourche qui termine la grande île à l'est, méritent une mention particulière.

« La côte que nous longions depuis plusieurs milles, dit le capitaine Moresby, offrait un paysage luxuriant et splendide. Au village du cap Est, où nous descendîmes, les naturels vinrent au-devant de nous en grand nombre, et, nous entourant comme l'eût fait une bande de joyeux enfants, ils nous conduisirent à leur village, où des nattes furent étendues à notre intention sous de grands cocotiers. Ils examinèrent ensuite minutieusement nos chapeaux et nos chaussures, s'émerveillant de chaque chose, surtout de nos peaux blanches. Les jeunes femmes, qui étaient d'un extérieur assez agréable et qui avaient des mains et des pieds charmants, prenaient à ce spectacle un intérêt particulier. Nous décorâmes quelques-uns des jeunes enfants de bandes d'indienne rouge, ce qui

nous valut une popularité immense ; toutes les mères nous entourèrent alors en nous tendant leurs bébés cuivrés aux yeux noirs. Nous prîmes part à leur souper et retournâmes au navire en déclarant les habitants du cap Est les plus aimables sauvages que nous eussions jamais rencontrés. »

Le *Basilisk*, en poursuivant sa route, fit une série de haltes auprès de villages aussi agréables que celui dont il vient d'être question, tous habités par des gens aussi doux, aussi affables. « Que de fois, dit encore le commandant, me suis-je surpris à comparer la saleté et la misère qu'on rencontre si souvent dans le prolétariat anglais avec l'abondance et la propreté qui frappaient nos regards à chaque pas dans cette grande île de l'Océanie où les petites maisons de canne sont construites dans des vallées riches comme l'Éden, où l'homme n'a qu'à aller à un jet de pierre de son habitation pour trouver toutes les nécessités de sa simple existence. Ces sauvages possèdent, de par la munificence de la nature, la noix de coco, le fruit de l'arbre à pain, le citron, l'orange, le sagou et ils cultivent l'igname, le taro, la banane et nombre d'autres racines ou fruits qui nous paraissaient d'un goût excellent, mais dont nous ignorions les noms. Ils sont grands pêcheurs et grands commerçants ; ils passent d'une île à l'autre dans de grands canots de 40 à 50 pieds de long creusés dans un tronc d'arbre, avec des bordages maintenus

par des courbes de bois et rattachés par des liens de canne. Ils se servent d'une grande voile ovale en natte et la manœuvrent si habilement, que, quand nous les rencontrions à la mer et que le *Basilisk* filait ses 5 nœuds, ils nous contournaient à leur gré et qu'il n'était pas toujours facile de les empêcher de nous aborder. Qu'est-ce que ces peuplades ont à gagner à la civilisation ? En réfléchissant au sort des autres races aborigènes, quand elles arrivent en contact avec les blancs, je me sentais disposé à souhaiter que les heureuses demeures des habitants de ce pays n'eussent jamais été vues par nous ! »

CHAPITRE VI

La côte sud et la côte nord. — La baie de Milne. — L'île Lesson et ses habitants. — Les naturels de la baie de Humboldt. — M. Micklukho Macklay au golfe de l'Astrolabe.

Le *Basilisk* avait étudié hydrographiquement toute la portion orientale des côtes de la Nouvelle-Guinée, il lui restait à examiner une longueur de quelque 300 milles à vol d'oiseau de la partie ouest de la côte septentrionale.

Nous avons signalé plus haut les différences principales qui existent entre la côte nord et la côte sud de la grande île. Au nord, il ne se trouve pas de barrière extérieure de récifs et les côtes, au lieu d'aller en s'abaissant vers la mer, sont à pic. Les montagnes arrivent généralement jusqu'à la mer et la bordent en falaises au pied desquelles on trouve 50 brasses d'eau. En règle générale, la ligne entière n'est que peu échancrée et n'offre que peu de ports, mais en revanche un certain nombre de mouillages. Du cap Est au cap Cretin, distance de 300 milles, elle présente une série de grands caps s'avançant de

30 à 60 kilomètres dans la mer, avec des baies profondes dans les intervalles.

A 20 milles à l'ouest du cap Est l'expédition anglaise trouva un bon mouillage, ce qui permit à son commandant d'explorer le pays d'alentour. « Les indigènes, écrit M. Moresby, avaient évidemment entendu parler de nous par leurs compatriotes de l'Est, car ils nous accueillirent joyeusement et nous apportèrent un grand nombre de porcs, dont un suffit par son volume pour le dîner de tout le navire. Avec quelques compagnons je descendis à terre et, après avoir grimpé les collines escarpées jusqu'à une hauteur de 2,000 pieds, j'eus une vue entière de la baie de Milne, qui s'étendait à leur base méridionale. Le sol d'une rive à l'autre était bien cultivé et arrosé de nombreux cours d'eau, et à l'ouest nous pouvions voir de grandes montagnes se découpant dans l'atmosphère limpide à une distance peut-être d'une centaine de milles. »

C'est en poursuivant son voyage à l'ouest que le capitaine Moresby rencontra plus tard, vers le 148e degré de longitude ouest (Gr.), cette tribu hostile dont nous avons parlé, où il dut faire usage de sa carabine, et qui valut au site le nom de « baie des Traîtres ». A une vingtaine de milles plus au nord-ouest, le *Basilisk* atteignait l'île de Longuerue, de d'Entrecasteaux, à l'entrée sud du golfe Huon, point à partir duquel la ligne côtière a été tracée plus ou

moins exactement par les anciens navigateurs. « Notre travail était virtuellement achevé, écrit alors l'officier anglais, mon grand désir était comblé ; à l'Angleterre revenait l'honneur d'avoir relevé la dernière étendue considérable de côte inconnue du monde habitable et complété l'œuvre commencée par Dampier vers 1699 et continuée par d'Entrecasteaux un siècle après. »

Le commandant du *Basilisk* n'en poussa pas moins des reconnaissances à partir de ce dernier mouillage jusqu'au golfe de l'Astrolabe, c'est-à-dire sur un développement de littoral de 400 kilomètres. Les vallées et les flancs de montagnes du golfe Huon sont bien habités et couverts de palmiers et de belles fougères arborescentes. Les vallées paraissent arrosées par de nombreux torrents de montagne. Nombre de canots vinrent entourer hardiment le navire anglais et proposer en vente des écailles de tortue, des yams et des cocos. Ils apportaient aussi des chiens ; mais les malheureuses bêtes ne furent pas sacrifiées.

« Ces indigènes, dit le capitaine Moresby, étaient de couleur brun-foncé avec des nez aplatis et des cheveux un peu laineux. Ils se rapprochaient plus du type nègre qu'aucun de ceux que nous avions vus auparavant. Ils nous parurent avoir déjà connaissance des hommes blancs, et ils n'avaient aucune hésitation à monter à bord. Leurs canots étaient d'une construction différente de ceux que nous connaissions

déjà. Le gréement extérieur, au lieu d'être un lourd espar aussi long que le canot, courant le long du bord et soutenu à chaque extrémité, était ici un espar léger soutenu seulement au centre à une distance du canot calculée pour faire contre-poids. »

A la hauteur du golfe de l'Astrolabe s'étend une ceinture d'îles volcaniques situées à une distance variable de 20 à 50 milles de la côte de la Nouvelle-Guinée. L'une d'elles, l'île Lesson, que longea le *Basilisk*, avait un cratère en activité ; cette île est très-peuplée. Les habitants vinrent en grand nombre autour du navire, très-désireux de se procurer des morceaux de fer ; leur coiffure était étrange. Leurs cheveux, qu'ils avaient laissé pousser aussi longs que des cheveux de femme, étaient introduits dans une sorte de cage conique de canne qu'ils dépassaient par le haut en boucles frisées. Cette cage, qui n'avait pas moins de 30 centimètres de longueur, était ornée de plumes et de coquillages et se portait à l'occiput, avec lequel elle faisait angle droit, ce qui lui donnait l'apparence d'une corne. Ces insulaires, à la peau cuivrée très-foncée, avaient l'air très-intelligents, et étaient d'ailleurs gais et affectueux.

Ce n'était pas par ces qualités que brillaient les naturels de la baie de Humboldt. Ces sauvages, turbulents, tapageurs, armés d'arcs et de flèches formidables, semblaient vouloir faire le siège du *Basilisk*. Comme on les connaissait de réputation pour leurs

attaques soudaines, l'équipage reçut l'ordre de se tenir sur la défensive et en armes. « Chose singulière, remarque le capitaine Moresby, plus nous approchions du pays habité par la race malaise propre dans la Nouvelle-Guinée, moins les indigènes de la côte se rapprochaient du type malais. Ceux de la baie de Humboldt sont presque noirs, avec des cheveux tendant à être laineux et le nez et les lèvres se rapprochant du type nègre. Les femmes avaient peu d'ornements ; elles portaient le ti-ti ou jupe courte de tissu d'herbes. Les hommes, qui étaient nus, avaient sur leur personne une profusion d'objets de parure barbares, parmi lesquels surtout une espèce de plastron décoré de dents de sanglier posées à plat et cousues sur un treillis de canne orné lui-même de graines rouges brillantes, ensemble qui produisait un bel effet. Une ou deux fois, il faillit y avoir bataille parmi les hommes des canots ; les arcs étaient tendus, les lances se brandissaient au milieu de cris furieux et nous eûmes toutes les peines du monde à mettre le holà. Dans une circonstance, un homme avait cédé du sagou pour une quantité de fer plus minime que sa tendre moitié ne le jugeait convenable et, sans autre forme de procès, la dame saisit sa pagaie et en fit pleuvoir à cœur joie des coups aussi drus que possible sur les épaules et la tête du malheureux époux, au grand amusement d'ailleurs des amis du pauvre homme. »

Les maisons aussi sont de type différent de celles de la portion orientale de l'île. Elles sont de forme conique, et le toit descend jusqu'au sol.

Non loin de là, sur l'île de la Providence et un peu plus à l'ouest sur le rivage même de la grande île, flottait le pavillon hollandais. Les habitants de la côte sont des Malais purs, descendants de ceux qui ont refoulé les aborigènes dans l'intérieur. Le radjah de Salouatti est le chef suprême de toute cette pointe de la Nouvelle-Guinée.

Sur sa route de la Nouvelle-Guinée à Singapore, le *Basilisk* relâcha à Amboine, où se trouvait alors (juin 1874), et dans un fort triste état de santé, M. Micklukho Macklay, le voyageur russe dont il a été question plus haut. M. M. Macklay venait de passer dix-huit mois au milieu des populations de la Nouvelle-Guinée, au golfe de l'Astrolabe. Il put donner au commandant anglais un certain nombre d'éclaircissements et de renseignements utiles sur les mœurs des indigènes. M. Moresby n'avait rencontré de tombeaux que deux fois — à la baie de la Découverte et à l'île du Squelette. Que pouvait-on bien faire des morts ? M. M. Macklay lui apprit que les indigènes enterraient leurs morts dans les maisons que ceux-ci avaient habitées, et qu'au bout de six mois ils les exhumaient et en suspendaient le crâne, moins le maxillaire inférieur, qui était conservé comme ornement. Toutefois, il faut se rappeler qu'à l'extrémité

est de l'île les crânes vus par l'expédition anglaise suspendus dans les habitations étaient complets et que les mâchoires dont étaient faits les bracelets portés par les hommes étaient positivement indiqués par ceux-ci comme ayant appartenu à des ennemis bel et bien tués et mangés par eux.

Les observations de l'explorateur russe corroboraient généralement d'ailleurs celles du capitaine Moresby et tendaient à prouver que les Papous menaient en somme une existence tranquille — les hommes pêchant, chassant, construisant des canots et fabricant des armes, et les femmes cultivant le sol, portant les fardeaux et s'occupant du ménage. M. Micklukho Macklay ne signalait ni guerres ni combats, ce qui semblerait indiquer que ces braves gens apprécient la vie et y tiennent. L'engagement, d'ailleurs si promptement terminé, des officiers du *Basilisk* avec la bande de la « baie des Traîtres » est, il ne faut pas l'oublier, un fait complétement isolé dont on ne saurait tirer de plus graves conséquences qu'il n'en comporte pour se prononcer sur le caractère général du reste de la population de la grande île, de la portion au moins qu'on en a pu voir jusqu'ici.

CHAPITRE VII.

Les Anglo-Australiens et leur goût d'annexions. — Théories diverses sur les résultats à attendre de colonisations en Nouvelle-Guinée. — Produits et ressources du pays. — Tentatives d'établissement. — Politique de l'Angleterre relative à la Nouvelle-Guinée.

L'écrivain de la *Quarterly Review*, auquel nous avons tant emprunté dans toute la partie de notre travail relative à la Nouvelle-Guinée se demande quel est le devoir de l'Angleterre à l'égard de ces races avec lesquelles les rapides progrès du commerce et de l'émigration mettent chaque année les Anglais en relations plus étroites. L'opinion en Australie est nettement favorable à une annexion générale. C'est voir les choses largement, on en conviendra, et la question a son importance alors qu'il ne s'agit plus seulement d'un groupe d'îlots plus ou moins profitables, comme il en a été des Fidji en 1859, mais d'une vaste étendue de territoires dont la possession peut créer des embarras de plus d'un genre. Le « reviewer » pèse le pour et le contre des arguments mis en avant et il n'hésite pas à se prononcer pour l'abstention et

le « statu quo »; ce qui semble être, en effet, le parti le plus raisonnable.

Il y a en Australie et aussi ailleurs, poursuit-il, nombre de gens qui exhortent l'Angleterre, en sa qualité de terre nourricière des hommes qui ont entrepris la croisade contre l'esclavage et comme protectrice naturelle de toutes les races faibles du globe, à annexer la Polynésie toute entière et à entreprendre l'éducation de ses habitants. La perspective de cette immense extension de leur futur empire, sans parler de leurs marchés actuels, a naturellement un puissant attrait pour les Australiens. La tâche est digne assurément d'occuper l'activité d'une grande puissance ; mais, pour l'accomplir avec succès, il faut que cette puissance soit maîtresse souveraine dans cette sphère d'action. Il ne serait pas juste d'inférer de la nomination récente d'un « haut commissaire » pour le Pacifique que le gouvernement britannique eût en vue un protectorat plus direct et plus exclusif. Si cependant jamais une semblable politique était décidée, la première mesure qu'on prendrait se bornerait probablement à une légère extension du mécanisme de l'acte législatif qui a créé ces fonctions. Le sujet de nouvelles annexions dans le Pacifique a dernièrement donné lieu à de vives discussions relativement à la Nouvelle-Guinée. De récentes découvertes faites dans l'île, suivies de bruits de son occupation probable par quelque puissance étrangère, ont causé une vive

agitation en Australie. Il y a eu une demande générale d'annexion, et des pétitions dans ce sens ont été adressées aux différents gouvernements coloniaux. Les colons semblent avoir eu tout à coup la réalisation qu'un vaste territoire, présumé, à tort ou à raison, doué de ressources sans bornes, se trouve à 80 milles de leurs côtes. Or, l'Australien a l'appétit exigeant. Jamais seigneur des montagnes d'Écosse n'a été plus jaloux de l'envahissement possible de ses domaines, ni plus impatient de les agrandir. L'Angleterre ne revendique de droit de juridiction que sur une étendue de 3 milles au delà du littoral ; dans le Queensland, on étend cette juridiction jusqu'à 60 milles en mer. Les habitants de cette colonie gardent encore du ressentiment de ce qu'ils appellent l'intrusion des Français dans la Nouvelle-Calédonie, et ce sont eux surtout qui ont pressé l'incorporation des îles Fidji, encore plus éloignées.

Ce sentiment semble instinctif et naturel au moins dans un sens; l'établissement d'autres puissances dans leur voisinage changerait, en effet, pour les Australiens les conditions de leur existence politique, et existence politique, pour l'Australie, a été jusqu'aprésent synonyme de prospérité. Les arguments qui, aux yeux des Australiens militent en faveur de l'annexion de la Nouvelle-Guinée ne peuvent point être mis de côté à la légère. Les partisans de la mesure insistent sur ce que les chose ne sau-

raient demeurer comme elles sont, maintenant que le pays commence à être connu Des aventuriers d'Australie et d'ailleurs vont certainement aller s'y établir ; il ne saurait manquer de s'ensuivre des disputes avec les indigènes[1], et l'Angleterre pourrait finir par avoir à intervenir, comme aux îles Fidji, dans des complications de possession de terres ou autres questions, embarras qu'elle éviterait en occupant le pays dès le principe.

D'autre part, on fait valoir que les frais de l'annexion n'égaleraient pas ce qu'il en coûterait pour la défense de l'Australie, si la Nouvelle-Guinée venait à être occupée par une puissance étrangère. On prétend que si l'Angleterre n'annexe pas cette grande île, quelque autre puissance le fera, et que la prise de possession du littoral septentrional du détroit de Torrès par les nouveaux venus mettrait en péril l'important commerce qui se fait par cette route et va sans cesse croissant entre l'Australie et l'Inde. On ajoute que le récent affaiblissement de l'influence des Anglais dans le détroit de Malacca, par l'abandon qu'ils ont fait de leur protectorat d'Achem, leur impose d'autant plus le besoin de se rendre maîtres de l'autre partie de la route. La pêche des perles, est

1. En 1876, deux naturalistes anglo-australiens MM. James et Thorngreen ont été assassinés dans l'île Yule par les indigènes au moment où ils se croyaient fort en sûreté au milieu d'une population hospitalière.

aujourd-hui une branche importante du commerce britannique, et les pêcheries s'étendent depuis les eaux de l'Australie jusqu'aux bancs qui bordent la côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée ; de fâcheuses complications, de la nature de celles qui se renouvellent si fréquemment à Terre-Neuve, peuvent surgir, si ces pêcheries tombent aux mains d'une autre puissance. On fait valoir aussi que tout accroissement des possessions anglaises dans ces mers accroît le contrôle du pavillon anglais sur le recrutement des travailleurs.

Ces divers arguments ne sont pas tous dénués de valeur ; mais ils sont surtout le résultat d'espérances exagérées, inspirées à tort par le manque de sang-froid et de prévoyance qui se remarque dans les écrits récemment publiés sur les ressources du pays et dans les conclusions qu'on en a tirées. Le volume même si attrayant du capitaine Moresby pèche un peu sous ce rapport. Tout en reconnaissant le point de vue élevé auquel il envisage les obligations de l'Angleterre, dans son éloquent plaidoyer en faveur de l'annexion, nous devons dire qu'il n'apprécie pas suffisamment les difficultés pratiques de l'entreprise. Il se rend bien compte des difficultés et des fatigues qu'il a rencontrées dans sa croisière, et qu'ont si bravement partagées les officiers et l'équipage de son navire, mais tout cela est, à son insu, adouci par l'esprit enthousiaste de l'écrivain. Il ne faut pas ou-

blier que le caractère uniformément agréable des rapports qu'il a eus avec les indigènes de la partie orientale de la Nouvelle-Guinée n'a pas toujours été rencontré par d'autres. En outre, la connaissance qu'il a réellement des ressources du pays est bornée, superficielle et ne justifie guère l'assertion, qu'il exprime avec tant de confiance, qu'on doit y trouver tous les éléments d'une colonisation avantageuse.

Les explorateurs semblent au contraire s'accorder à reconnaître, quoiqu'en aient pu dire les partisans d'entreprises hasardeuses, que le pays n'est pas productif. « Il est certainement fertile, une nature même luxuriante, comme toutes les régions intertropicales; mais la culture est réduite aux plus vulgaires procédés; la production, à peine suffisante à l'alimentation des indigènes ne pourrait pas compter dans l'exportation. « Ce n'est pas un Éden où la « beauté des fleurs se joint à l'abondance des fruits », dit M. Becari ; il n'y a souvent d'autres fruits sauvages que de petites prunes et quelques cocos. Les seuls fruits domestiques, la banane, les mangoustans, les ananas, l'yam, ne sont cultivés par les indigènes que dans les proportions seulement nécessaires pour leur consommation. Le cocotier abonde, il est vrai dans certains endroits privilégiés, mais il est tout à fait rare dans d'autres. Les forêts, là où elles ne sont pas inabordables sont dépouillées de leurs bois précieux. Le coton, le café, la canne à sucre, le riz peuvent

être cultivés, mais non sans peine ni travail, ni même sans certains dangers pour ceux qui défrichent les terres. Or, les bras manquent ; il n'y a pas à compter sur les indigènes, il faut aller chercher des coolies en chine. Il est vrai que dans plusieurs places on trouve le sagou, les épices, l'ébène, les bois de sandal et bien d'autres richesses naturelles, mais elles sont disséminées à de grandes distances où l'on ne peut pas toujours aller les chercher sans difficulté.

« Cependant, toutes ces terres sur lesquelles on a encore si peu de notions exactes sont visitées aujourd'hui par des traqueurs, des caboteurs aventuriers partis des ports d'Australie. Ils n'aiment pas à donner de renseignements précis sur leurs opérations, afin d'éviter toute surveillance et toute concurrence. Aussi ils sont expédiés de leurs ports d'armement avec cette destination vague : « South sea islands » (îles de la mer du sud). Il faut que ces entreprises hasardeuses rapportent quelque bénéfice puisqu'elles se renouvellent souvent. Les indigènes font aussi quelque trafic puisqu'il part tous les ans de Ternate sept ou huit grandes *pros* qui visitent la côte depuis Salvatti jusqu'à Papua-Telangdian; ils exportent ainsi des esclaves, des oiseaux de paradis, des cocos, de la résine, de la canelle, de l'écorce aromatique, des noix muscades, des bambous de l'Arfak, etc. On continue à faire une guerre acharnée aux oiseaux de paradis, qui sont toujours fort de-

mandés en Europe; une peau préparée suivant le mode trop élémentaire du pays, déformée et fumée, vaut une caisse contenant quinze bouteilles d'arack. M. Beccari affirme que, pendant l'année 1872, l'exportation des oiseaux de paradis à Dobbo s'est élevée à trois mille peaux [1]. »

Au point de vue réellement pratique, il est difficile d'admettre que des îles situées à 10 degrés de l'équateur puissent devenir, dans le vrai sens du mot, des « english homes », une sorte de seconde Angleterre! Au surplus, plusieurs sont déjà habitées, et cultivées avec soin peut-être, dans toute la portion susceptible d'être défrichée; et tel semble être aussi le cas, autant qu'on le sache, pour toute la presqu'île orientale, la seule partie qu'on se soit jamais proposé sérieusement d'occuper. Les indigènes des nombreux villages n'abandonneront certainement pas les terres qu'ils exploitent, et il faudrait défricher, à l'aide de bras étrangers, la forêt, qui est d'une épaisseur exceptionnelle. Mettant de côté l'idée de la possibilité pour les Européens de travailler sous un pareil climat, on n'a pas de raison de supposer que les indigènes se laisseraient engager au travail, lors même, ce qui est improbable, qu'ils s'abstiendraient d'inquiéter les nouveaux occupants. Il n'est pas probable non plus qu'ils aient un bien grand surcroît de

1. *Bulletin de la Société de Géographie*, n° de juin 1877.

produits à vendre, ou qu'on puisse facilement leur persuader de cultiver une denrée particulière en vue de faire du commerce avec les étrangers. Le planteur rencontrerait donc là de plus grands obstacles pour réussir que dans certaines parties du Queensland, ou aux îles Fidji, ou dans plusieurs des petites îles de l'océan Pacifique ; tandis que la question du transport de ses produits serait encore plus sérieuse.

Quoique, sous le rapport géographique, elle paraisse être une dépendance de l'Australie et se trouver placée sur la grande route du commerce de ce continent aux Indes et à la Chine, la partie sud-est de la Nouvelle-Guinée est singulièrement isolée pour des entreprises commerciales. Pendant plus de la moitié de l'année, les moussons du sud rendent difficile pour les navires à voiles qui quittent le golfe de Papoua de gagner les ports de l'est de l'Australie, et au fort de ces moussons un bâtiment à vapeur même ne peut pas toujours se frayer un chemin, dans la direction de l'est, à travers le détroit de Torrès, contre le vent et le courant réunis ; et pendant le reste de l'année, il n'est guère moins difficile de passer le détroit contre les moussons du nord-ouest.

Les distances de la côte sud-est de la Nouvelle-Guinée au port anglais le plus proche où l'on puisse faire des vivres et du charbon sont considérables ; Brisbane, en effet, n'est pas à moins de 1,000 milles, et Singapore ou Hongkong sont trois fois aussi loin.

Il n'y aurait pas, il est vrai, de sérieuses difficultés à établir une station d'approvisionnement de charbon ou de bois dans un port sûr de la belle partie visitée en dernier lieu par M. Macfarlane. Si l'on choisissait un poste de ce genre judicieusement, ce poste pourrait acquérir de l'importance non-seulement comme port de relâche, mais aussi comme entrepôt d'un commerce bien réglé avec les contrées environnantes; et le développement graduel des relations amicales avec les habitants pourrait pousser les choses plus loin, si cela devenait opportun.

M. Macfarlane, tout en s'étendant sur les attraits du pays, dissuade vivement l'émigration d'en essayer, comme étant une entreprise prématurée. Mais, bien que toute tentative de ce genre dût aboutir probablement à un échec, il n'est nullement improbable qu'il ne s'en organise une quelque jour, sous la forme d'une expédition de mineurs à la recherche d'or ou sous la forme plus ambitieuse d'une entreprise comme celle qui s'était annoncée en 1877 sous le nom d' « Association colonisatrice de la Nouvelle-Guinée ». Le prospectus de cette compagnie est une curiosité, et son plan ne laissait pas d'être un peu bien étonnant. L' « association » en question proposait d'envoyer une troupe de 250 hommes armés former une colonie. Ces hommes devaient être soumis à la discipline militaire ; ils devaient avoir des aumôniers, des médecins, et l'on espérait que les officiers (qui se

seraient donné eux-mêmes leurs grades) seraient pourvus par S. M. la reine d'Angleterre de commissions de juges de l'île de la Nouvelle-Guinée. Il devait y avoir le dimanche service divin, cérémonie qui, jointe à la suspension du travail ce jour-là, ne pouvait manquer, croyait-on, de faire une vive impression sur les indigènes. Les fonds nécessaires pour l'entreprise, jusqu'à ce qu'elle fût parvenue à se soutenir par elle-même, devaient être réalisés à l'aide de reconnaissances garanties sur la terre; faute de quoi il resterait toujours les « ustensiles d'or », décrits par l'organisateur de l'affaire (le lieutenant R.-H. Armit, de la marine royale) comme étant en usage chez les indigènes, mais que les autres voyageurs n'ont vus nulle part. L'état-major devait entrer en négociations avec les indigènes pour la vente de la terre, et, dans le cas où ils y consentiraient, etc., etc.

L'alternative saute aux yeux. La Société britannique pour la protection des aborigènes s'émut de ces projets; elle s'adressa au « Colonial Office », et celui-ci l'assura que, si des actes de violence venaient à être commis, le bras puissant du haut commissaire du Pacifique était assez fort pour avoir raison même des juges, des aumôniers, des médecins et autres agents de la fameuse Association colonisatrice. Cet avertissement très-net, en donnant à réfléchir aux promoteurs de l'affaire eut pour effet salutaire de refroidir considérablement leur zèle et

de leur faire ajourner indéfiniment la réalisation de leurs projets.

Il n'est pas du tout impossible assurément qu'une forte troupe d'hommes, bien disciplinés, habilement conduits et soutenus par de l'argent en abondance, ne parvienne à s'établir sur l'île et à obtenir de très-importants résultats. Mais pareille entreprise, quelque adroitement combinée qu'elle fût, serait évidemment prématurée, avant que l'intérieur ait été jusqu'à un certain point exploré, et il y a lieu d'espérer que cette exploration se fera avant longtemps par une expédition digne de confiance [1].

Quant à une prise de possession de territoires de la Nouvelle-Guinée par une puissance autre que l'Angleterre, cette éventualité est beaucoup moins imminente surtout qu'on s'est plu à le supposer, en ce sens qu'une occupation de cette nature d'un point de la côte méridionale en face de l'Australie aurait, après les récentes discussions qui ont eu lieu à ce sujet, l'apparence d'une menace pour les Anglais, et ceux-ci ne pourraient guère la permettre. Quoi qu'il

1. Les derniers journaux d'Australie (mai 1879) annonçaient le départ de Sydney d'une expédition australo-européenne qui allait tenter une exploration nouvelle dans la Nouvelle-Guinée. Parmi les savants qui en faisaient partie on citait : un italien, le chevalier Bruno; le voyageur russe Micklukho Macklay, et le capitaine Leman, ce dernier propriétaire d'un beau trois-mâts goëlette américaine dont l'armement avait coûté 60,000 fr. L'expédition, qui poursuivait un but à la fois scientifique et commercial se rendait directement à la baie de l'Astrobale.

en soit, le passage du détroit de Torrès leur serait assuré, s'ils prenaient possession des îles du Prince-de-Galles, et ils domineraient la côte située vis-à-vis en occupant une ou deux des îles adjacentes.

Il est difficile de voir, d'autre part, alors que la Hollande est déjà et de longue date en possession de comptoirs sur divers points de l'extrémité occidentale de la Nouvelle-Guinée, comment l'établissement de nouveaux postes étrangers sur la côte septentrionale pourrait porter une atteinte sensible aux intérêts de l'Australie; mais il est toujours sage d'envisager une pareille question, tant au point de vue du mouvement de l'opinion qu'au point de vue des intérêts matériels; or, l'occupation de la moitié orientale de la Nouvelle-Guinée par une puissance étrangère causerait dans une grande partie de l'Australie non-seulement un désappointement sérieux, et, il faut bien le reconnaître, naturel, mais aussi de la mauvaise humeur contre la mère-patrie. sentiment que l'Angleterre ne tient certainement pas à voir s'implanter dans ses riches colonies australiennes. Toutefois, ce n'est pas à la Nouvelle-Guinée seule que les Australiens bornent leurs vues : leur « dominion australien » devrait, au gré de leurs désirs, embrasser au moins toute la série des grands archipels qui s'étend de la côte est de la Nouvelle-Guinée aux îles Fidji.

« Crescit amor terræ quantum ipsa Australia crescit. »

Relativement à la Nouvelle-Guinée proprement

dite, l'opinion dominante en Angleterre, l'opinion, raisonnable, dirons-nous, est que la politique anglaise doit être formellement qu'on ne hâte rien, mais plutôt qu'on laisse les choses dans le « statu quo » aussi longtemps que faire se pourra ; pour qu'on encourage les explorations scientifiques ; pour qu'on réprime les actes de flibusterie ; pour qu'on évite, quant à présent, les responsabilités d'une annexion en forme et pour qu'en même temps il soit pris des mesures de précaution contre la possibilité d'une annexion par une puissance autre que la Grande-Bretagne.

L'avenir décidera du reste.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

II. — L'AFRIQUE ÉQUATORIALE. — STANLEY.

DE LA COTE ORIENTALE A LA COTE OCCIDENTALE PAR LE FLEUVE LIVINGSTONE.

III. — L'AVENIR DE L'AFRIQUE CENTRALE.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

IV. — LA NOUVELLE-GUINÉE.

LES PAPOUS ET LES POLYNÉSIENS.

FIN DE LA TABLE.

1063. — ABBEVILLE. — TYP. ET STÉR. GUSTAVE RETAUX.

CARTE GÉNÉRAL

indiquant la situation de la Nouvelle Guinée pa



Gravé par J. Geisendörfer, 12 r. de l'Abbaye. Paris

LIBRAIRI

DE LA POLYNESIE

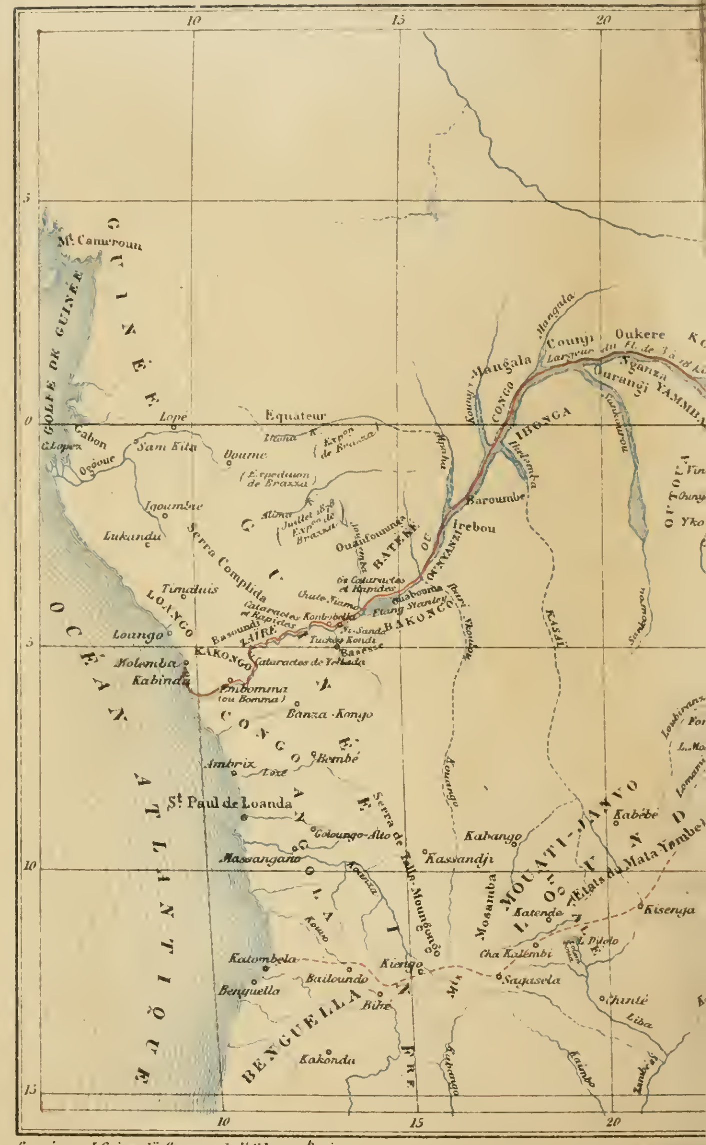
pport aux possessions anglaises environnantes.



DUCROCQ.

Imp. Lemercier et Cⁱᵉ

AFRIQUE É



LIBRAIRIE

UATORIALE.



CROCQ. Imp. Lemercier et Cie


UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 585 425 2

